FRANÇOIS COPPÉE

A Voix haute

DISCOURS ET ALLOCUTIONS

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

A Voix haute

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Volumes in-12 couronne, imprimés en caractères antiques sur papier teinté.

POÉSIES — (1864-1869). — *Le Reliquaire.* — *Intimités.* — *Poèmes modernes.* — *La Grève des Forgerons.* — 1 vol. avec portrait de l'auteur par RAJON . . . 5 fr.

POÉSIES — (1869-1874). — *Les Humbles.* — *Écrit pendant le Siège.* — *Plus de sang!* — *Promenades et Intérieurs.* — *Le Cahier rouge.* — 1 vol. . . . 5 fr.

POÉSIES — (1874-1878). — *Olivier.* — *Les Récits et les Élégies.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

POÉSIES — (1878-1886). — *Contes en vers et Poésies diverses.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

POÉSIES — (1886-1890). — *Arrière-Saison.* — *Les Paroles sincères.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1869-1872). — *Le Passant.* — *Deux Douleurs.* — *Fais ce que dois.* — *L'Abandonnée.* — *Les Bijoux de la Délivrance.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1872-1878). — *Le Rendez-vous.* — *Le Luthier de Crémone.* — *La Guerre de Cent ans.* — 1 v. 5 fr.

THÉATRE — (1878-1881). — *Le Trésor.* — *La Bataille d'Hernani.* — *La Maison de Molière.* — *Madame de Maintenon.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1881-1885). — *Severo Torelli.* — *Les Jacobites.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1885-1895). — *Le Pater.* — *Pour la Couronne.* — *L'Homme et la Fortune.* 1 vol. . . 5 fr.

PROSE. — Tome I^er^. — *Une Idylle pendant le Siège.* — *Contes en prose.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

PROSE. — Tome II. — *Vingt Contes nouveaux.* — 1 vol. 5 fr.

PROSE. — Tome III. — *Contes rapides.* — *Henriette.* — 1 vol . . . . . 5 fr.

PROSE. — Tome IV. — *Toute une Jeunesse.* — 1 vol. 5 fr.

PROSE. — Tome V. — *Longues et Brèves.* — 1 vol. 5 fr.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

FRANÇOIS COPPÉE

A Voix haute

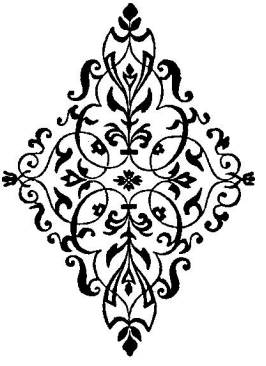
DISCOURS ET ALLOCUTIONS

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIX

AVERTISSEMENT

J'AI *dû souvent parler en public, parler le papier à la main, — car je n'ai aucune prétention à l'art de l'orateur, — et voici quelques-uns de ces discours, ceux qui ne m'ont pas paru tout à fait indignes d'être conservés. Sauf trois harangues académiques, qui m'ont coûté quelque effort, presque toutes les allocutions qu'on va lire ont été composées à la hâte, soit pour une distribution de prix, soit pour l'inauguration d'un*



Discours de réception à l'Académie Française

(18 décembre 1884)

Messieurs,

Au moment où j'ai le redoutable honneur de parler devant vous, je suis assurément très ému; mais mon cœur, pénétré de gratitude, n'éprouve pourtant aucune crainte. Il circule autour de moi un effluve de sympathie qui m'échauffe et m'encourage. L'Aca-

démie, qui est une des rares et glorieuses institutions encore intactes et debout parmi les ruines de la vieille France, tient à ses anciens privilèges, et, en faveur du poète, à peu près banni de la société moderne, elle exerce généreusement le droit d'asile. Chez elle, il se sent en sûreté, dans une atmosphère de bienveillante protection, comme le fugitif des temps mérovingiens sous le cloître paisible de Saint-Martin de Tours. Je me lève donc plein de confiance, me rappelant quel culte vous gardez pour la poésie, confus sans doute d'être un de ses moindres serviteurs, mais certain que vous m'avez choisi comme un des plus fidèles.

Vous m'avez élu pour succéder à M. de Laprade, qui lui-même occupait au milieu de vous la place d'Alfred de Musset; et rarement, me semble-t-il, vous avez mieux prouvé que par ces élections successives votre goût hospitalier pour les poètes et la libérale variété de vos choix. Je diffère autant de mon prédécesseur qu'il ressemblait peu au sien ; mais vous vous plaisez à ces

contrastes. Après le grave contemplateur des glaciers et des hautes futaies, vous appelez à vous un rêveur des rues de Paris ; ayant entendu le rossignol des Alpes emplir de sa voix puissante les solitudes du vallon nocturne, vous écoutez la petite chanson du bouvreuil en cage sur une fenêtre de faubourg. Il vous suffit que les deux oiseaux chantent à votre gré, et vous faites le même accueil aux deux poètes.

Une fois seulement, j'ai eu le bonheur d'approcher M. de Laprade, pendant un des courts voyages à Paris que sa santé lui permettait, il y a quelques années ; une heure seulement, j'ai pu voir ce doux et noble visage, qui est encore présent à vos souvenirs. Mais, je puis le dire, nous nous connaissions de longue date. Écolier de vingt ans, j'avais plus d'une fois suivi, un de ses livres à la main, les allées tournantes de cette pépinière du Luxembourg où, comme il l'a dit dans une de ses plus gracieuses poésies :

On feuilletait un jeune cœur,
On s'absorbait dans un vieux livre.

Quand mes premières rimes furent imprimées, je les lui offris en élève timide, il les lut en maître indulgent ; et l'unique poignée de main que nous échangeâmes plus tard ne fit que mieux unir mon respect filial à sa paternelle sympathie. Il m'en a donné plus d'un témoignage. Je conserve précieusement et souvent je relis avec émotion une lettre de M. de Laprade dans laquelle il me remercie d'une page bien sincère écrite sur ses œuvres, et « conçoit l'espérance » — ce sont ses propres expressions — « d'être un jour loué « par moi dans un lieu plus retentissant et plus « solennel ». Ce désir, il l'a confié à plusieurs d'entre vous ; il l'exprimait encore, dans les derniers jours de sa vie, devant sa chère famille. J'éprouve une grande douceur à croire que son suffrage ne me manque pas aujourd'hui, et j'aime la tâche que vous m'imposez de faire l'éloge d'un poète de race qui fut excellent pour moi ; car je suis soutenu dans ce devoir par deux sentiments, l'admiration et la reconnaissance.

Issu d'une noble et ancienne famille du Forez, Pierre-Marin-Victor Richard de Laprade naquit en 1812, à Montbrison, contrée montagneuse et boisée. Deux veuves, ses aïeules, le bercèrent avec de tragiques histoires du temps de la Terreur. L'une d'elles, sa grand'mère du côté maternel, portait sur son cœur, comme une relique, l'admirable testament de son mari, M. Chavassieu, maire de Montbrison, fusillé à Feurs, avec dix autres parents des Laprade, dans un massacre de vingt-huit victimes ordonné par Javogne, un des plus hideux proconsuls d'alors. L'aïeul paternel du poète, M. Marin de Laprade, soldat et savant, qui avait vaillamment porté l'épée de cadet, avant d'exercer avec talent la carrière médicale à Montbrison, avait comparu, le même jour que son ami M. Chavassieu, devant le tribunal de sang. Absous par hasard, il avait peu survécu à cette terrible journée. Ainsi entrèrent dans l'âme du poète, dès ses premières années, les deux convictions qu'il conserva toute sa vie ; il puisa dans la vue sublime des montagnes l'amour de la

liberté, et dans les sinistres légendes de son foyer l'horreur de la Révolution.

Dès lors, dans cette libre poussée au milieu d'un beau paysage, son esprit reçut aussi, je le crois, le germe de ce sentiment de la nature qu'il devait répandre, si intense et si grandiose, dans tous ses poèmes. Je veux me reporter par l'imagination, comme il l'a fait si souvent par le souvenir, au temps de sa rustique enfance. La famille, une famille de cadets, déjà médiocrement pourvue avant 89, est absolument ruinée ; elle ne possède plus guère que la vieille maison, débris d'une demeure seigneuriale, avec sa tourelle d'angle et son mur où les saxifrages détruisent, en les fleurissant, quelques vestiges d'anciens ornements sculptés. Le père, médecin comme l'aïeul, est loin d'être encore devenu le professeur de clinique qui fera plus tard de savants élèves à l'École de médecine de Lyon ; à l'heure qu'il est, il ressemble beaucoup au bon docteur de *Pernette*. C'est un praticien de province, qui va dès le matin visiter ses malades, au trot d'une jument

paysanne. La mère et l'aïeule consacrent les longues heures de la journée aux soins du logis, mais surtout au nouveau-né. Quand le ciel sourit, elles l'emportent dans la campagne, qui est tout proche, au bout de quelque ruelle solitaire. On fait halte bientôt, sur la lisière d'un bois, devant un large horizon. Là, l'enfant se roule dans l'herbe, essaye ses premiers pas sous les chênes, tourne vaguement ses regards du côté des cimes lointaines. On ne revient qu'au coucher du soleil, pour le repas du soir; et lorsque le père rentre à son tour et présente à sa jeune femme une poignée de fleurs alpestres, qu'il a cueillies, en conduisant son cheval par la bride, le long d'un chemin escarpé, la mère les pose en souriant sur le berceau du petit garçon, endormi déjà, et le futur poète des sommets respire jusque dans ses premiers rêves l'enivrant et salubre parfum des montagnes.

Ce parfum, qu'il aima toute sa vie et qui embaume toute son œuvre, il en eut la nostalgie pendant son séjour entre les hautes murailles du

lugubre lycée de Lyon. Celui qui devait écrire, sous le titre de *l'Éducation homicide*, des pages brûlantes d'indignation contre les dangers de l'internat, souffrit plus que tout autre de ces années de caserne imposées à l'enfance. Animé de l'esprit du devoir et de la discipline, il fit de fortes et excellentes études ; mais il était surtout soutenu par l'espoir des vacances dans ses chères montagnes foréziennes, où celui qui devait être le poète de la nature se retrempait dans la nature.

Il sortit épuisé, presque mourant, de sa prison scolaire, et il fallut le généreux soleil du Midi pour lui rendre la santé et la force de son âge. M. de Laprade fit son droit à Aix-en-Provence, où il vécut quatre ans, et tous les témoins de cette époque de sa vie le représentent comme un étudiant laborieux, mais d'un caractère expansif, parfois même d'une gaieté débordante. N'aimez-vous pas cette joyeuse jeunesse précédant une vie de hautes vertus et une œuvre austère ? Le fleuve coule majestueusement entre deux calmes rives ;

mais remontez à la source, vous la découvrirez où il y a des gazouillements et de la verdure. On peut dire que M. de Laprade ignorait alors sa vocation. Sans doute, cette Provence qui ressemble à la Grèce, ces paysages arides, mais aux lignes magnifiquement harmonieuses, ces côtes, ces promontoires de la Méditerranée qui se découpent sur le bleu du ciel et se reflètent dans le bleu de la mer, éveillaient sourdement l'inspiration chez un lecteur enthousiaste d'Homère et d'André Chénier. Mais, sincèrement humble de cœur, il s'estimait assez heureux de comprendre, d'admirer les poètes, et n'osait croire qu'il en fût un lui-même. Ses amis lui révélèrent son noble pouvoir. Il en comptait beaucoup parmi les Lyonnais, ses compatriotes, et aussi dans un groupe d'étudiants appartenant à la noblesse polonaise, réfugiés en France depuis la récente proscription. L'un de ces jeunes gens insista pour que M. de Laprade écrivît quelques strophes sur son album. C'en était fait ; le vase avait débordé. Depuis ce jour, l'élève en droit fit des vers ; mais toujours

modeste, il les faisait seulement pour lui, pour ses camarades, sans l'ombre d'une ambition littéraire, sans rêve de succès et de gloire. N'avais-je pas raison de comparer la poésie de M. de Laprade à une source? Elle jaillissait de lui, naturellement, sans effort, limpide et chantante au départ comme l'eau d'une source dans les bois, mais, comme elle aussi, discrète d'abord et cachée.

Ses études de droit terminées, gardant toujours une grande défiance du goût impérieux qui l'entraînait vers les lettres, M. de Laprade se fit inscrire au barreau de Lyon, plaida quelque peu, remplit auprès d'un avocat en vogue les fonctions de secrétaire, songea même un instant à entrer dans la magistrature. Celui qui fut par la suite un professeur éloquent et disert, prenait ainsi l'habitude de la parole, quand un voyage en Suisse et en Savoie, qui lui révéla les grandes Alpes, exalta jusqu'à l'enivrement ses facultés poétiques. Il sentit sa pensée s'élever avec sa personne dans l'ascension des pics blancs de neige, et la vue des aigles qui passaient lui fit

comprendre qu'il avait le grand coup d'aile. Il revint cependant, quelque temps encore, dans la sombre étude du quartier Saint-Jean où il feuilletait, d'un doigt distrait, les paperasses judiciaires; mais quand il en sortit, à la fin de son stage, quand il se décida à venir à Paris tenter la fortune de la publicité, il emportait une grande partie des *Odes et Poèmes,* des *Poèmes évangéliques,* et sa *Psyché* tout entière.

J'ai dit qu'il n'était pas un ambitieux. Rien en lui de ces grands hommes de province, si fortement dépeints par Balzac, dans sa *Comédie humaine*, qui se ruent sur Paris en berçant leurs rêves de domination au trot des lourdes diligences et jettent à l'énorme capitale, du haut de quelque mansarde de la montagne Sainte-Geneviève, le défi du conquérant. M. de Laprade, pour nous servir d'un mot qui aurait plu à son tempérament religieux, ne vient à Paris qu'en pèlerinage. Hadji littéraire, il foulera le sol de la Mecque intellectuelle; mais, cette fois-ci comme les autres, il n'y fera qu'un séjour limité. Bientôt

il repartira, non seulement pour se replonger dans la nature où il puise ses meilleures inspirations, mais aussi pour revoir sa patrie adoptive, cette ville de Lyon qu'il aime, qu'il préfère au tumultueux, au fiévreux Paris, cette ville de Lyon, grandiose et triste, un peu brumeuse aussi parfois, comme la pensée du poète, et que domine l'autel aérien de Notre-Dame-de-Fourvières, ainsi que l'œuvre de M. de Laprade est dominée par l'idée de Dieu.

Je puis évoquer devant vous l'image de l'auteur de *Psyché* à ce moment de sa jeunesse déjà mûrie et devenue grave, tel qu'il fut introduit à Paris dans quelques sociétés d'élite, tel qu'il fut présenté notamment, par son compatriote Ballanche, à l'Abbaye-aux-Bois, où il s'inclina devant le majestueux silence de Chateaubriand. Ce portrait est signé du nom de notre maître à nous tous, les poètes, d'un maître qui fut particulièrement celui de M. de Laprade, du nom cher et vénéré de Lamartine :

Il était grand, dit-il, en parlant du jeune homme qui vint

le saluer à Saint-Point, il était grand, élancé, la tête chargée de modestie, un peu inclinée en avant, le regard bleu et nuancé de blanches visions comme une eau de golfe traversée par beaucoup de voiles, le front plein, les traits mâles, quoique avec une expression générale mélancolique, le teint pâli par la lampe, la physionomie pieuse, si l'on peut se servir de cette expression, c'est-à-dire la physionomie d'un jeune homme qui écoute les voix célestes entendues de lui seul, et dont la pensée, consumée du doux feu de l'encensoir, monte habituellement en haut plus qu'elle ne se répand sur les choses visibles d'ici-bas.

Il y a, dans ces lignes magistrales, plus qu'un portrait idéalisé du poète; il y a la définition même de son génie poétique, qui venait de se révéler alors au monde littéraire par la publication de *Psyché*.

Vous l'admirez tous, cette pure fleur de poésie éclose dans un esprit pénétré par Platon, ébloui par Phidias, mais resté, malgré sa juvénile témérité, sincèrement, absolument chrétien; vous le connaissez, ce poème charmant et profond, où l'auteur, employant le plus gracieux des symboles, montre, dans la légende de cette jeune fille devenant l'épouse d'Éros, la destinée de

l'âme humaine s'unissant à Dieu dans l'éternité; où le poète, éclairant, rajeunissant en quelque sorte aux lueurs de la philosophie la mythologie antique, en dégage la signification morale, le spiritualisme supérieur, l'idée profondément religieuse. Conception nouvelle et hardie, où se trouve une fois de plus posé l'insoluble problème qui a inquiété et inquiètera le monde jusqu'à son dernier soir : car toujours Ève regarde d'un œil plein de désir les fruits de l'arbre de la Science; toujours Psyché allume en tremblant sa lampe pour contempler le visage de son divin amant; toujours l'épouse de Lohengrin a sur les lèvres la question interdite; et, jusque dans les Contes de berceuses, toujours la femme de Barbe-Bleue serre dans sa main frémissante la clef de la chambre défendue. Toujours le mystère! Toujours Isis sous son voile! Toujours l'inflexible et désespérante consigne passée à l'homme d'âge en âge : Aimer et croire sans connaître!

Ce poème de *Psyché*, dont je ne puis qu'indi-

quer le sens philosophique, mais dont je ne saurais trop louer la forme impeccable, où le dessin classique s'allie à la couleur moderne, fut bientôt suivi des *Odes et Poèmes*. C'est là, je n'hésite pas à le dire, que M. de Laprade, dans toute la force de son talent, a fait sa plus riche et sa plus féconde moisson lyrique; c'est là qu'il a chanté avec cet enthousiasme, cette exubérance de jeunesse que les poètes eux-mêmes n'éprouvent qu'une fois dans la vie, son cantique à la gloire de l'univers visible, son hymne à la nature.

Aucune analyse ne vaut la vue d'un chef-d'œuvre, et l'éloge doit ici faire place à la citation. Relisons donc ensemble, si vous le voulez bien, un fragment de ce *Poème de l'Arbre*, où est exprimée, avec une poésie supérieure à toutes les éloquences, la fusion de l'âme humaine et des choses; relisons ces vers impérissables, qui rayonneront dans le trésor des anthologies comme les planètes dans le ciel d'une nuit étoilée :

A UN GRAND ARBRE

L'esprit calme des dieux habite dans les plantes.
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais;
Dans son corps large et sain la sève coule en paix,
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

A la croupe du mont tu sièges comme un roi;
Sur ce trône abrité, je t'aime et je t'envie;
Je voudrais échanger ton être avec ma vie,
Et me dresser tranquille et sage comme toi.

Le vent n'effleure pas le sol où tu m'accueilles;
L'orage y descendrait sans pouvoir t'ébranler;
Sur tes plus hauts rameaux, que seuls on voit trembler,
Comme une eau lente, à peine il fait gémir tes feuilles.

L'aube, un instant, les touche avec son doigt vermeil;
Sur tes obscurs réseaux semant sa lueur blanche,
La lune aux pieds d'argent descend de branche en branche,
Et midi baigne en plein ton front dans le soleil.

L'éternelle Cybèle embrasse tes pieds fermes;
Les secrets de son sein, tu les sens, tu les vois;
Au commun réservoir en silence tu bois,
Enlacé dans ces flancs où dorment tous les germes.

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré!
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile, a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

Ah! moi je sens qu'une âme est là sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu;
Ton immobilité repose sur ta force.

Salut! Un charme agit et s'échange entre nous.
Arbre, je suis peu fier de l'humaine nature;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble aussi puissant que le nôtre et plus doux.

Verse à flots sur mon front ton ombre qui m'apaise;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaisser;
Que j'existe un moment sans vouloir ni penser :
La volonté me trouble, et la raison me pèse.

Je souffre du désir, orage intérieur,
Mais tu ne connais, toi, ni l'espoir ni le doute,
Et tu n'as su jamais ce que le plaisir coûte;
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

Quand un beau jour commence et quand le mal fait trêve,
Les promesses du ciel ne valent pas l'oubli;
Dieu même ne peut rien sur le temps accompli;
Nul songe n'est si doux qu'un long sommeil sans rêve.

Le chêne a le repos, l'homme a la liberté...
Que ne puis-je en ce lieu prendre avec toi racines !
Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être dieu soi-même, et c'est ta volupté.

Verse, ah ! verse dans moi tes fraîcheurs printanières,
Les bruits mélodieux des essaims et des nids,
Et le frissonnement des songes infinis ;
Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères.

Si j'avais, comme toi, tout un mont pour soutien,
Si mes deux pieds trempaient dans la source des choses,
Si l'Aurore humectait mes cheveux de ses roses,
Si mon cœur recélait toute la paix du tien ;

Si j'étais un grand chêne avec ta sève pure,
Pour tous, ainsi que toi, bon, riche, hospitalier,
J'abriterais l'abeille et l'oiseau familier
Qui, sur ton front touffu, répandent le murmure ;

Mes feuilles verseraient l'oubli sacré du mal,
Le sommeil, à mes pieds, monterait de la mousse ;
Et là viendraient tous ceux que la cité repousse
Écouter ce silence où parle l'idéal.

Nourri par la nature, au destin résignée,
Des esprits qu'elle aspire et qui la font rêver,
Sans trembler devant lui, comme sans le braver,
Du bûcheron divin j'attendrais la cognée.

Cette ivresse, cette exaltation du poète devant la nature ont trompé des critiques superficiels ; ils ont cru y discerner un penchant vers le panthéisme mystique, vers cet espoir vague, mais passionné, de s'unir à Dieu dans les choses, de s'ensevelir ainsi, de s'anéantir dans son sein. M. de Laprade a été très sensible à cette accusation, car elle offensait ses plus chères croyances. Mais son œuvre est là qui proteste. Jamais, dans ses plus complètes extases, dans les heures où il unit plus intimement son âme à l'univers, il n'oublie celui qui en est l'auteur ; jamais dans ses vers la personne humaine ne cesse d'être distincte de la personne divine, dont le monde est l'ouvrage et dont les spectacles les plus enchanteurs ne sont que la manifestation. Il y a dans les doctrines panthéistes, une très séduisante et, par conséquent, très dangereuse embûche tendue à notre raison pour la faire choir dans l'adoration de la matière. L'auteur d'*Hermia*, — je cite à dessein le titre de ce poème, le plus mystique de tous ceux de M. de Laprade, — n'y est point

tombé. Sa pensée se mêle un moment à la Création, mais pour remonter aussitôt vers le Créateur : elle est pareille à l'eau du ciel, qui est absorbée par la terre, mais pour reparaître bientôt dans le flot des sources, dont le murmure est une prière, dans la rosée des fleurs, dont le parfum est un encens.

Les *Poèmes évangéliques*, ainsi que les recueils qui les suivirent, prouvèrent d'ailleurs que le besoin de solitude du poète avait été sans danger pour sa foi chrétienne, que le démon du doute n'était pas venu le tenter dans ses retraites au désert, et qu'il n'y avait pas été pris, comme les gymnosophystes de l'Inde, par le dégoût de la vie et par le vertige du néant. Maintenant c'est Dieu, toujours Dieu, qu'il adore dans la nature; il garde pour elle le même ardent amour, mais, sous toutes ses apparences, il ne cesse de voir distinctement l'idéal divin; il lui emprunte des symboles, mais à l'imitation de Celui qui parlait si délicieusement sur la montagne des lis des champs et des oiseaux du ciel. De par son pouvoir

de magicien lyrique, il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il anime les chênes et les roses; mais toute cette symphonie n'éclate que pour la plus grande gloire du Maître vivant et créateur et monte tout droit vers le ciel. Sacrifiant sur les hauts lieux et oubliant peut-être un peu trop l'humanité qui s'agite et souffre dans les vallées, M. de Laprade approche alors, autant que le permet le siècle, de l'idéal qu'il s'est fait du poète des temps primitifs, de l'antique Orphée; il devient, selon la belle expression de Lamartine, un véritable prêtre de la parole chantée. Le mot *Dieu* est celui qui jaillit le plus souvent de sa plume; et, dans ses vers harmonieux et limpides, le nom sacré retentit sans cesse, ainsi que résonne, le soir, au milieu des bruits de la campagne, la voix d'une cloche de village appelant obstinément les fidèles à la prière.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant : mes paroles auraient étrangement trahi ma pensée si je vous avais représenté M. de Laprade comme un rêveur en dehors de toute humanité, un muez-

zin criant sans relâche le nom d'Allah, du haut des minarets, un hiérophante toujours absorbé dans les mystères. Il n'a point cette monotonie sacerdotale; il est beaucoup plus humain. Dans les *Symphonies,* par exemple, livre qui marque, selon moi, le point culminant de son œuvre, bien des poèmes, tels que *Rosa mystica* et la *Tour d'Ivoire,* contiennent un élément déjà plus vivant, plus dramatique, sont écrits sous la dictée de la passion. De plus, le poète excelle dans l'expression de beaucoup de sentiments intimes, des sentiments de famille surtout, et les vers par lui dédiés à sa mère, à son père, à ses aïeux, sont pleins de tendresse respectueuse et font prévoir qu'il trouvera plus tard les accents si touchants du *Livre d'un Père.* Dans ce domaine de la sensibilité, il abonde en mots de la plus pénétrante émotion, en vers tout entiers jaillis du cœur. Qui osera lui reprocher d'avoir gardé pour lui seul certains secrets de son âme, ou du moins de ne les avoir laissé deviner qu'à travers le brouillard de l'abstraction ou sous le voile de l'allégo-

rie? Sans doute, la plupart des poètes modernes ne nous ont pas habitués à tant de réserve; ils ont un besoin, un abandon de confidence, parfois bien indiscret, mais dont, moins que tout autre, j'aurais le droit de leur faire un crime, ayant moi-même à confesser quelques fautes vénielles sur ce point. N'est-ce pas un motif de plus pour que je respecte, pour que j'admire le chaste silence de M. de Laprade, qui lui était imposé par le plus délicat des sentiments, par la pudeur?

Tant d'ouvrages d'une inspiration si haute et si pure, d'une forme si parfaite, avaient désigné M. de Laprade à l'attention, aux récompenses de l'Académie Française. Parlant à M. de Laprade de ces lauréats qui deviennent des candidats, puis des élus, M. Vitet a comparé spirituellement l'Académie à une mère de famille prévoyante qui songe d'avance aux alliances possibles. On peut donc dire que, depuis longtemps, M. de Laprade était pour l'Académie plus qu'un prétendant, mais une sorte de fiancé. Il augmen-

tait ses titres à votre suprême faveur par ses remarquables leçons à la Faculté des lettres de Lyon, où l'avait appelé, dès 1847, la bienveillance de M. de Salvandy et où il commentait, en poète et en philosophe, les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale. Admis, encore jeune, à l'honneur de siéger parmi vous, goûtant la douceur d'une heureuse union et voyant grandir autour de lui une belle et nombreuse famille, aimant cette noble profession de l'Enseignement supérieur, qui laissait assez de loisir au rêveur, assez de vacances au montagnard, sans richesses mais sans besoins, satisfait de sa renommée parmi les lecteurs choisis, renommée que n'avait même pas souhaitée cet artiste vraiment désintéressé, M. de Laprade vécut alors des jours calmes et prospères, que le travail et les joies du foyer suffisaient à remplir. Ce ciel était trop pur; un orage, un orage politique, y éclata.

Profondément attaché à ses convictions monarchiques et religieuses, M. de Laprade n'avait pas été sans partager les espérances, les illusions,

pour mieux dire, qui naquirent dans beaucoup d'esprits à la suite de l'inexplicable révolution de Février, et il fut de ceux qu'assombrit le coup d'État du 2 décembre. Néanmoins, il ne manifesta pas tout d'abord son antipathie contre le nouveau régime, estimant sans doute, et avec raison, que le poète est libre de ne se point jeter dans les tumultes. Mais, vers 1860, quand les conséquences de la guerre d'Italie inquiétèrent les catholiques, il publia, sur les choses du temps, quelques satires, plutôt morales que politiques, dont l'une, intitulée les *Muses d'État,* fit destituer son auteur. L'émotion fut grande, la fonction de professeur de Faculté ayant été considérée jusque-là comme à peu près inamovible.

Permettez-moi de ne pas m'étendre sur les satires de M. de Laprade. Ce n'est pas qu'on n'y puisse rencontrer beaucoup de bon, et même de l'excellent; on y remarque surtout une puissance d'ironie, une verve mordante qu'on ne soupçonnerait pas chez l'auteur de *Psyché,* et cette main, habituée à toucher la lyre virgilienne, a su faire

Celtes comme lui et que leurs pères ont lutté jusqu'au bout contre les légions romaines; où le montagnard, qui a sans doute dans les veines une goutte du sang de Vercingétorix, crie éperdument : Aux armes! vers le pays de Beaumanoir et de Du Guesclin ?

Allez donc, ô géants, ô Bretagne, ô Vendée!
Allez, saints de l'Anjou!
De sauvages impurs la France est inondée;
Peuple chrétien, debout!

C'est notre Dieu saignant qui vous appelle aux armes,
Qui vous commande ici.
Saint Louis, Jeanne d'Arc, les yeux baignés de larmes,
Vous adjurent aussi.

Il s'agit de leur France et de son âme entière;
Car le Teuton vainqueur
Veut moins, dans son orgueil, rogner notre frontière
Qu'égorger notre honneur!

Il rêve d'effacer la France de l'histoire,
Par le fer, par le feu,
Et de faire servir son infâme victoire
A nier notre Dieu.

Il rêve de fonder un droit contraire au nôtre,
D'affirmer hautement
Que le Peuple Français n'est plus le peuple apôtre,
Que la liberté ment.

Aux armes, fiers Bretons, fils de libres ancêtres,
Qui, seuls dans l'univers,
N'avez jamais fléchi sous Rome et sous des maîtres,
Jamais porté de fers !

Aux armes, Vendéens, dont la race héroïque
De paysans-soldats,
Quand l'Europe tremblait devant la République,
Seule ne tremblait pas !

Bretons et Vendéens, famille encor meurtrie
De nos injustes coups,
Vengez-vous, ô martyrs, en sauvant la patrie :
Les Bleus comptent sur vous.

. . . . . .
. . . . . .

C'est à vous, paysans, d'achever l'œuvre sainte ;
Debout les vieux Gaulois !
Et fauchons l'étranger sous cette ferme enceinte
Du temple de nos lois.

Lutèce vous attend, l'Europe vous regarde,
O guerriers de l'Arvor !
Que Dieu, pour vous guider, suscite un puissant barde
Dont la harpe soit d'or ;

Qu'il réveille vos morts au fond de leurs cavernes,
Vos aïeux en courroux !
Je vous jette ce cri du pied des monts arvernes,
Moi, Celte comme vous !

Après les suprêmes défaites, la ville de Lyon choisit M. de Laprade comme un de ses représentants à l'Assemblée nationale. Aucune main plus pure ne signa la paix douloureuse, et le patriote resta à son poste jusqu'à la fin du danger. Mais son état maladif s'aggravait chaque jour et, de plus, il avait été pris tout de suite d'une singulière répugnance pour la vie parlementaire. Au milieu de cette agitation, de ces intrigues, il regrettait ses *templa serena*, le calme de la famille, le recueillement du travail, les méditations en pleine nature. Dès 1873, il donna sa démission ; quelques ambitieux, toujours occupés à compter les voix d'un parti, s'en plaignirent ;

et cependant rien n'était plus légitime que cet acte d'un homme de pensée et d'étude reconquérant sa liberté, et il aurait pu répondre à ceux qui le blâmaient que le meilleur moyen offert au poète de prouver qu'il est un bon citoyen, c'est encore d'enrichir de quelques belles œuvres le trésor littéraire de son pays.

Rentré dans sa studieuse retraite, M. de Laprade se remit à l'œuvre, et, dans les rares heures où il n'était pas obsédé par la maladie, il composa celui de ses livres où se manifestent le plus directement ses sentiments intimes, cette suite de courts et charmants chefs-d'œuvre qui forment le *Livre d'un Père*. Qu'elles sont nobles et touchantes, dans leur simplicité d'expression, les paroles que prononce le vieillard devant ses enfants groupés autour de son fauteuil, devant ces fronts inégaux où il dépose de si mâles conseils et sur lesquels il appuie de si tendres baisers! « *Soyez des hommes!* » leur dit-il; car il songe que, nés dans une époque troublée, ils sont destinés à la lutte; car il se reproche presque

d'avoir lui-même négligé l'action pour le rêve : « Soyez des hommes! »

J'aimais à cueillir, à genoux,
Au bord des neiges les fleurs roses,
Sous mes doigts exprimant pour vous
Les parfums intimes des choses.

Je voulais, seul, dans ces beaux lieux,
Loin du monde, à côté des nues,
Nourrir vos cœurs purs et joyeux
Du miel des plantes inconnues;

Et dans le calme des forêts,
Aux feux des aurores vermeilles,
Vous faire adorer de plus près
Le Dieu qui créa ces merveilles.

Ce Dieu nous appelle, aujourd'hui,
Autre part que dans la nature;
Il nous faut pour marcher à lui
Revêtir une forte armure.

Notre poste est dans les cités,
Dans ces combats à toute outrance
Où l'on blesse des deux côtés,
O Christ! votre soldat... LA FRANCE.

Déserts visités en rêvant,
J'aspirai, du moins, sur vos cimes,
Dans le souffle du Dieu vivant
L'espoir et les désirs sublimes.

C'est lui que nous allions chercher
Sous les sapins, sur la bruyère;
Nous grandissions sur le rocher,
Dans l'art sacré de la prière;

Et nous rapportions des sommets
Mieux que des vers et des fleurs vaines,
Une foi qui ne meurt jamais,
Et l'amour, ce sang de nos veines.

En cueillant les lis frais éclos,
Ma muse, à ces heures champêtres,
Taillait aussi des javelots
Dans les frênes et dans les hêtres.

Montrez, amis, à quoi vous sert
D'avoir habité son domaine:
Sortis plus vaillants du désert,
Entrez dans la bataille humaine.

Élevez vos cœurs et vos yeux
Vers les sommets de notre histoire;
Saluez l'œuvre des aïeux
Et leurs noms rayonnants de gloire.

Pour exciter votre vigueur
Nourrissez-vous de leurs exemples;
Humbles comme eux près du Seigneur,
Soyez fiers au sortir des temples.

Fuyez, oubliez pour toujours,
Tout prêts à de sanglants baptêmes,
Les fleurs, les chansons, les amours,
Mes chères Alpes elles-mêmes,

Le bleu des lacs si doux à voir,
Les bois, ma vieille idolâtrie...
Tout ce qui n'est pas LE DEVOIR,
Tout ce qui n'est pas LA PATRIE,

Ne soupirons plus mollement.
Fuyons toute lyre énervante.
Arrière le faux sentiment!
Place à la foi ferme et vivante!

Il faut de plus mâles sauveurs
Dans l'affreux orage où nous sommes.
Nous avons eu trop de rêveurs.
Soyez des hommes!

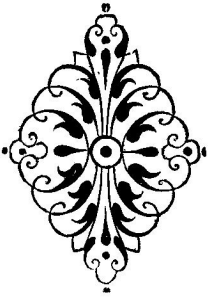
Ces beaux vers, que j'ai tenu à vous relire, me semblent bien résumer la pensée générale du dernier ouvrage de M. de Laprade. Jamais le

sentiment paternel, dont ici chaque page est brûlante, ne tombe dans l'attendrissement sénile et maladif. C'est bien le livre d'un père, d'un père au cœur rempli d'amour, d'un père prodigue de caresses, mais qui, tout en adorant ses enfants, prétend leur souffler le haut et sévère idéal et la passion des grands devoirs qu'il tient lui-même de ses aïeux.

Vers la fin de la vie de M. de Laprade, l'ironique fortune lui donna les richesses de ce monde qu'il avait toujours méprisées. Il eut du moins la satisfaction de les laisser à sa famille, dont les soins pieux et le tendre respect ont adouci le martyre de ses dernières années. Martyre subi avec un admirable courage, et je puis même dire, en me rappelant les lettres écrites par le malade de son lit de torture, avec une surprenante gaieté. Quand la mort mit un terme à ses souffrances, ce chrétien qui les avait supportées avec tant de résignation, cet homme de foi et de vertu eut la fin dont il était digne : il s'éteignit avec la sérénité d'un saint.

J'ai accompli mon pieux devoir. J'ai essayé de retracer devant vous, autant qu'il était possible de le faire dans les étroites limites d'un discours, la vie et l'œuvre d'un poète qui a suivi la route de l'Art, les yeux toujours fixés, comme un berger de l'Écriture, sur l'étoile de l'Idéal; d'un poète qui serait au premier rang, s'il n'était pas né dans un siècle qui a donné à la France Alfred de Musset, Lamartine et Victor Hugo, et dans lequel vous avez eu, Messieurs, l'orgueil de compter de tels hommes dans vos rangs. Nous pouvons encore contempler l'admirable vieillesse de l'auteur de la *Légende des Siècles,* mais ceux qui ont écrit *Jocelyn* et *les Nuits* ne sont plus. Après de pareils génies, qui ont mis la poésie française au-dessus de toutes les autres, il se produit, dans la pensée d'un peuple, une sorte de lassitude et d'épuisement, de même que, dans une marée montante, les petits flots succèdent aux grosses lames. Les yeux éblouis d'un sublime coucher de soleil, vous vous tournez vers l'avenir, vers le levant, vous regardez avec mélancolie les

tremblantes étoiles qui palpitent encore dans le ciel poétique. Vos choix deviennent donc forcément indulgents. Mais, fidèles à votre passé et respectueux de vos anciennes gloires, vous conservez ici leurs places aux poètes, aux seuls poètes de bonne foi et de bonne volonté; et vous ne tenez pour tels que ceux qui, comme M. de Laprade, cherchent dans la poésie l'expression la plus noble de la pensée et ne la mettent au service que de ce qu'il y a dans le cœur humain d'héroïque, de tendre et de généreux.



Rapport
sur les Prix de Vertu

(Académie Française, le 16 novembre 1893)

Messieurs,

Si, nouvel Épiménide, M. de Montyon se réveillait du sommeil de la tombe, il serait exposé, j'en ai peur, à quelques surprises désagréables; car il entendrait, à droite et à gauche, dire du mal de la charité. Des gens graves, ayant étudié la question du paupérisme, lui prouveraient que, loin de soulager et

de détruire la misère, la bienfaisance privée la développe au contraire et la perpétue ; et, devant la grimace avec laquelle de nombreux pauvres accueilleraient son obole, sans la refuser toutefois, l'illustre philanthrope serait forcé de reconnaître qu'elle n'est pas reçue de bon cœur. Devant le tapis vert des commissions administratives, de savants économistes lui démontreraient que, dans l'intérêt même des misérables, il ne faut leur venir en aide qu'en s'entourant de toutes sortes de précautions et de garanties, et que l'action de saint Martin, voyant un mendiant tout nu et lui donnant, sans enquête, la moitié de son manteau, n'est pas du tout sage. Si, d'autre part, M. de Montyon pénétrait dans un club populaire, il y trouverait sans doute, à la tribune, un orateur au verbe plein d'âpreté, déclarant aux meurt-de-faim qu'ils ont droit au bien-être, que les repus ne font en leur faveur que des sacrifices dérisoires, et qu'ils n'ont pas à être reconnaissants d'une aumône qui les avilit.

De pareils discours causeraient, vous n'en

doutez pas, une peine profonde au grand homme de bien. Comment ose-t-on lui parler de sagesse et de circonspection en matière de charité ? Celle qu'il a voulu surtout qu'on honorât, c'est la plus folle et la plus imprudente de toutes, celle du pauvre envers un plus pauvre. Quant à cet odieux paradoxe qui prétend qu'un bienfait irrite et dégrade celui qui le reçoit, il en aurait horreur. Car, fidèle à l'optimisme et à la facile sensibilité de son temps, qui le faisaient fondre en larmes devant toutes les infortunes et lui montraient un ami dans chaque malheureux qu'il avait soulagé, Montyon ressuscité serait toujours convaincu que les hommes sont naturellement bons. On a donc changé tout cela. Est-il possible que, dans l'espace de si peu d'années, les esprits soient devenus si faux et les cœurs si durs ?

Il faut le dire cependant, les gens d'expérience, qui pensent que la charité est parfois capricieuse et souvent inefficace et qui étudient les moyens d'atténuer graduellement et même de supprimer l'indigence par des règlements parfaits sur le

travail, sur l'épargne, sur l'assistance publique, font une œuvre utile; et ce ne sont pas tous non plus de dangereux sophistes, ceux qui, révoltés par le spectacle de l'inégalité des conditions humaines, réclament une moins inique distribution des biens de ce monde. Partis de deux points différents, ils vont, les uns et les autres, vers le même but, et ils sont tous poussés par le sentiment de la justice et par l'amour de l'humanité. Leur idéal, en somme, est le même : ils veulent un état de civilisation où l'excès du malheur soit impossible, où la société intervienne comme une sorte d'infaillible Providence. Si la perfection est de ce monde et si le progrès y mène, ils préparent l'avènement d'un nouvel âge d'or. Il n'est pas de plus noble rêve.

Mais le monde est vieux, et ce rêve est aussi vieux que lui. Celui dont la sublime morale avait donné aux hommes le meilleur moyen de le réaliser, Celui qui parlait sur la Montagne, a laissé tomber de ses lèvres cette parole, la plus mélancolique qu'on ait jamais entendue : « Il y aura

toujours des pauvres parmi vous. » Rien n'est venu la démentir, et, deux mille ans après qu'elle a été prononcée, il existe encore des lois — hélas! probablement nécessaires — qui considèrent et punissent comme un délit l'action d'un malheureux sans pain ni gîte, qui tend la main ou qui dort à la belle étoile. Qu'ils ne se hâtent donc pas de faire le procès de la charité, tous les réformateurs, calmes ou impatients, qui rêvent d'abolir la misère. Contre cette maladie sociale, nous n'aurons point, d'ici à bien longtemps, d'autre spécifique. Et, quand même les problèmes qui se posent si impérieusement aujourd'hui seraient résolus, quand même les rapports de celui qui possède et de celui qui travaille, de celui qui jouit et de celui qui souffre, seraient réglés à la satisfaction de tous, quand même un code nouveau, code de prévoyance et de réparation, protecteur de l'enfance, pieux pour la vieillesse, indulgent pour toutes les infirmités de l'homme, veillerait paternellement sur lui du début à la fin de son existence, il y aurait encore, de par le

monde, bien des infortunes et bien des injustices. Les Solons de l'avenir ne pourront jamais inscrire sur leurs programmes et voter dans leurs assemblées le désintéressement et la bonté obligatoires, ni remédier, par décrets, à l'égoïsme des uns et aux faiblesses des autres. Il y aura toujours des pauvres parmi nous. Et, grâce au ciel, il y aura toujours des riches qui s'appauvriront pour les secourir, et, spectacle plus consolant encore, des pauvres qui, n'ayant à donner que leur temps, leurs soins, leur dévouement, leur tendresse, les donneront spontanément à leurs frères en indigence et feront apparaître aux yeux de tous la vertu dans ce qu'elle a de plus admirable et de plus touchant.

C'est à ces pauvres au cœur si prodigue que M. de Montyon et ses généreux imitateurs ont légué des récompenses, et c'est le plus honorable et le plus doux privilège de notre Compagnie d'avoir à les leur décerner.

De toutes les œuvres de miséricorde qu'ils accomplissent, les plus urgentes et les plus

essentielles sont assurément celles qui s'adressent à l'enfance et à la vieillesse. Rien de plus douloureux que de voir dans le dénuement et dans l'abandon ceux qui ne peuvent pas encore et ceux qui ne peuvent plus gagner leur pain. Ce spectacle a été intolérable pour M. l'abbé Colombier, à Albi, et pour Mlle Marie Danesi, à Bastia. Il s'est dévoué aux orphelins, elle s'est dévouée aux vieillards. En donnant à chacun d'eux un prix de deux mille cinq cents francs sur la fondation Montyon, vous ne pouviez rêver de lauréats plus dignes et plus intéressants.

L'abbé Colombier n'a que trente-trois ans, mais ce jeune prêtre a derrière lui un long passé de vertu chrétienne. Pour moi, je ne puis me le représenter que sous les traits du saint Vincent de Paul des images populaires ramassant des enfants tout nus dans l'angle des murailles. Dès 1886, il en recueille un, sans famille, puis un autre, pauvre martyr qu'une marâtre torturait, puis un autre encore, que sa mère, venue de Paris très malade et morte à Albi, laissait sans

protection aucune. L'abbé Colombier n'a que de très modestes ressources. C'est déjà pour lui une charge très lourde, pensez-vous, que d'élever trois petits garçons. Mais, comme dit le proverbe, quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Aujourd'hui, chez l'abbé Colombier, il y en a pour quatre-vingts. C'est un miracle qui a, sur bien des miracles, la supériorité d'être incontestable.

L'abbé Colombier a commencé par se faire prêter une petite maison; puis des dons sont arrivés, le nombre des enfants s'est accrû. L'abbé s'adjoignit alors, pour l'aider, d'abord ses parents, puis quatre religieuses, puis un autre prêtre, qui rivalisèrent avec lui de zèle et de dévouement. Un des caractères de la charité, c'est qu'elle est contagieuse. Cela se gagne. L'abbé Colombier l'a donnée à tout le département du Tarn. Vous auriez plaisir à lire les nombreuses signatures qui le recommandent à l'Académie. Vous y verriez pêle-mêle des noms de personnages officiels et de réactionnaires bien reconnus

pour tels. Sa petite république d'orphelins ne compte que des ralliés. N'est-ce pas encore un autre miracle ? A sa façon, l'abbé Colombier travaille à l'apaisement politique ; il réconcilie, au moins momentanément, tous les partis dans la bienfaisance. Les enfants d'adoption de ce digne homme possèdent à présent une maison, des terres qu'ils cultivent, des ateliers où ils font leur apprentissage, et Albi, qui n'avait point d'orphelinat pour les garçons, est à présent très fier du sien et peut le donner pour modèle.

A Bastia, c'était un hospice pour les vieillards qui faisait défaut. Comme M. l'abbé Colombier, M^lle^ Marie Danesi n'a pas mis plus de six ans à combler cette lacune, et, par son initiative, par ses tenaces et constants efforts, elle a doté sa ville natale de l'établissement qui lui manquait. A la mort de son père, M^lle^ Danesi hérite de sept mille francs : c'est toute sa fortune. Sans hésiter, elle la consacre immédiatement à la vieillesse sans asile. Tout d'abord, elle loue un appartement de sept pièces, moyennant dix-huit

francs par mois, — nous sommes loin, comme vous le voyez, des prix de l'avenue de l'Opéra, — et s'y installe avec une dizaine de vieux indigents des deux sexes, vivant avec eux, les servant, subvenant à tous leurs besoins.

Ce qu'il y a de particulièrement touchant dans ce genre de bonnes œuvres, ce sont leurs débuts, toujours médiocres et cachés, et l'admirable témérité de ceux qui les entreprennent. Quand on imagine cette excellente fille, dans son étroit logis, soignant de ses mains maternelles sa famille de vieux enfants, certes on est attendri; mais, si l'on songe qu'elle n'a que sept mille francs dans son tiroir, on ne peut s'empêcher de se dire : « Cela ne durera pas! C'est absurde! » Eh bien, non! C'est très raisonnable. Car il n'y a pas que le mal qui finisse par se savoir : le bien aussi, poussé à cette limite, est, en quelque sorte, scandaleux. Toute la ville apprit la sublime imprudence de M^lle^ Danesi. On lui vint en aide. Mais, comme toutes ses pareilles, elle était atteinte du délire des grandeurs. Dès que ses

ressources furent augmentées, elle ne se contenta plus d'un appartement et de quelques hôtes : ce fut une maison tout entière, et vingt, puis bientôt trente vieillards qu'il lui fallut. Le croiriez-vous ? Ceux qui l'avaient soutenue jusqu'alors de leurs sympathies et de leurs subsides ne se découragèrent pas. Que dis-je ? Ils partagèrent sa folie ambitieuse, si bien que Bastia possède maintenant un hospice qui compte quarante pensionnaires. Ce n'est encore qu'un pavillon, mais construit de façon à devenir, un jour, l'annexe d'un établissement plus considérable; et soyez sûrs que l'infatigable Mlle Danesi, qui a créé dans toute la contrée une rivalité de dévouement et de sacrifices, une véritable passion pour le bien, ne perd pas de vue ses projets d'agrandissement. Je ne serais nullement surpris d'apprendre qu'elle n'attendait plus que vos deux mille cinq cents francs pour appeler les maçons.

J'ai le devoir, Messieurs, de rendre en votre nom un éclatant hommage à ceux qui mettent

au service de la charité leur esprit d'entreprise et de propagande, leur besoin de fonder des établissement durables; mais je suis peut-être encore plus ému, je l'avoue, et je voudrais vous faire partager mon émotion, devant ceux qui, plus faibles et plus timides, ne réclament, pour faire le bien, aucune assistance, n'y consacrent que leur effort personnel, et qui, pourtant, accomplissent à eux tout seuls, modestement et discrètement, des actes de vertu d'une beauté suprême. Je vous en citerai quelques exemples.

En 1866, un Wurtembourgeois, du nom de Louis Weisser, vint s'établir à Lonze, dans le département de la Haute-Marne, avec sa femme et quatre filles, et il avait su gagner l'estime de tous par sa douceur hypocrite. Mais, au moment de l'invasion, cet abject personnage, jetant le masque, devint un de ces louches trafiquants qui suivent les armées et partit avec les fourgons allemands, en abandonnant pour toujours sa famille. Quelle situation pour la mère! Elle est Française, mais mariée à un ennemi, à un espion

peut-être : personne ne voudra la secourir. Si fait! La magnanime pitié habite dans le cœur d'un ouvrier maçon et de sa femme, les époux Coiffier. Grâce à eux, l'abandonnée, qui tombe malade de chagrin et meurt deux ans plus tard, ne manque de rien jusqu'au dernier jour. Elle laisse quatre orphelines. Sans hésiter, les époux Coiffier en prennent deux, bien qu'ils aient eux-mêmes quatre enfants. Et leur dévouement ne s'est jamais démenti, car voilà vingt ans de cela, et, l'année dernière, ils mariaient celle de leurs deux filles d'adoption qui vit encore, et qui est devenue une sage et laborieuse personne, à un brave compagnon charpentier qui l'aimait depuis son enfance. J'ai tenu à vous conter cette émouvante anecdote, entre tant d'autres, parce que j'y trouve une preuve de la générosité de notre race. Voilà ce qu'on a fait, dans un village de France, pour la famille d'un vagabond allemand!

Ce n'est pas seulement au village que fleurit la vertu : nous allons la découvrir, s'il vous plaît, dans une des plus sombres et des plus étroites

ruelles du vieux Paris, dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Il y a quelques années, les époux Bourzat, celui-ci infirme, celle-là maladive, avaient ouvert là une petite crêmerie. Tous les flâneurs connaissent bien la physionomie de ce genre d'établissement, avec sa vitrine invariablement ornée de deux grandes terrines, l'une de riz au lait et l'autre de crême au chocolat. Dans la plupart des crêmeries, le chiffre d'affaires est généralement très médiocre. Il était presque nul dans la boutique de la rue de l'Hôtel-de-Ville, parce que les Bourzat, comme on dit vulgairement, étaient trop bons. Ils avaient pour convives habituels des pauvres, des infirmes, des enfants affamés, à qui l'on ne refusait jamais la nourriture; et le fils de la maison, le jeune Louis Bourzat, qui tient de ses parents les sentiments les plus charitables, leur amenait sans cesse de nouvelles pratiques et augmentait ainsi cette onéreuse clientèle. Ce fut d'abord une vieille femme, puis un vieux professeur qui avait donné à Louis des leçons de grammaire et qui, tombé dans la pire détresse, mena-

çait de se suicider. L'enfant supplia sa mère de le garder à la maison : on l'y conserva six mois, partageant avec lui le peu qu'on avait. Au vieux professeur succéda une femme aveugle. Louis l'aidait à manger, lui découpait ses morceaux, lui glissait parfois dans la main quelques sous, ses économies d'écolier. On recueillit encore, chez ces bonnes gens, une pauvre fille à jambe de bois, atteinte d'une maladie incurable. Je n'ai pas la prétention de vous étonner, Messieurs, en vous apprenant que les Bourzat n'ont pas fait fortune; tout au contraire, ils durent fermer leur crêmerie. Ce fut la misère. Mais, aujourd'hui, Louis a dix-sept ans; il est menuisier, gagne sa journée. Modèle de piété filiale, il fait vivre ses parents ruinés, tout en restant fidèle à leurs traditions de dévouement et de bonté. Dans ces temps derniers, il a installé dans sa chambre et soigné jusqu'à la dernière heure un de ses camarades, un ouvrier comme lui, à qui jadis il avait appris à lire et qui se mourait de la poitrine. Aujourd'hui, il prend soin du tombeau de son ami.

Ces petits crêmiers de la rue de l'Hôtel-de-Ville qui furent de si détestables commerçants, mais qui soulagèrent tant d'infortunes dans leur voisinage, méritaient, certes, un prix de vertu : vous avez cru mieux faire et les récompenser encore plus en attribuant ce prix à leur excellent fils, malgré son extrême jeunesse. Ces âmes délicates comprendront votre intention. Vous encouragez ainsi ce jeune homme à marcher toujours dans la bonne voie, et vous honorez le père et la mère qui lui ont enseigné de tels principes et donné de tels exemples.

Ne quittons pas encore Paris, notre cher Paris, si calomnié parce qu'il est si charmant. Ses ennemis y viennent chercher des plaisirs, pas toujours innocents; puis, de retour dans leurs mornes foyers, où désormais ils ne pratiquent apparemment que la vertu, ils ne parlent plus qu'avec une extrême sévérité de ce lieu de perdition. Paris, du reste, ne s'en émeut guère, sachant qu'il en est des villes comme des femmes, que la plus aimable et la plus belle est la plus exposée aux

médisances, et que le vice n'est nullement incompatible avec la laideur et l'ennui. Dans le livre d'or où vous enregistrez tant de bonnes actions, votre rapporteur, qui est un vieux Parisien, a eu la fierté de rencontrer le nom de son pays natal sur bien des pages : permettez-lui de vous en lire encore une.

Mme Baube, née Madeleine Poulalion, n'avait que dix-sept ans quand elle entra au service d'une de ses parentes, Mlle Morand, qui dirigeait un petit pensionnat de la rue Lacépède. C'est, vous le savez, un quartier de très pauvres gens. L'institutrice était âgée déjà, et l'établissement ne prospéra point. Tout de suite, les gages de Madeleine furent supprimés. Loin de s'en plaindre, elle donna tout ce qu'elle possédait, apprit le métier de brodeuse afin de gagner du pain pour deux, puis, l'ouvrage lui manquant dans ce métier, se remit en place ailleurs, sans jamais abandonner sa maîtresse. Un honnête employé, M. Baube, épousa Madeleine. D'accord avec lui, elle prit alors chez elle, dans son très

modeste ménage, Mlle Morand, qui venait d'être frappée de paralysie, et lui prodigua des soins incessants. La pauvre vieille s'est éteinte, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans les bras de son ancienne servante, devenue sa filiale amie.

Remarquez ici, Messieurs, ce caractère de persévérance dans le bien que vous exigez avec raison de vos lauréats. Les Espagnols, qui se connaissent en bravoure, disent rarement : « Un tel est brave », mais bien : « Un tel a été brave, tel jour, en telle circonstance. » Ils n'ont pas tort d'être si réservés. Les grandes vertus, le courage comme la bienfaisance, ne valent que si elles durent et si elles sont toujours prêtes. Combien peu sont bons comme le Cid était brave, toujours ! Mais vous pouvez dire de l'humble femme dont je viens de vous parler qu'elle est bonne, parfaitement et continuellement bonne. Son dévouement, qui n'a connu aucune lassitude, aucune défaillance, et qui lui coûte aujourd'hui la santé, a duré pendant vingt-six ans.

Au moment où je dévoile devant vous, pour une minute, tant de belles actions cachées, où je résume en trois lignes tant d'infatigable bonté et de patience héroïque, où je consacre le temps que dure une phrase à toute une longue vie d'abnégation, je ne me dissimule pas, Messieurs, combien, malgré sa sincérité, l'éloge est insuffisant que je donne à ces gens de bien, et je me demande aussi ce qu'ils en penseront. La plupart d'entre eux seront, je le suppose, très surpris d'avoir été loués publiquement pour des actes qui leur semblent tout naturels; et, comme ils ne savent pas, au moins pour la grande majorité, ce que c'est que l'Académie française, ils s'en informeront. On leur répondra que c'est une réunion de lettrés, de savants, de grands seigneurs, et leur modestie sera sans doute confuse que de tels personnages aient daigné s'occuper d'eux.

Car ils sont tous ou presque tous des ignorants. Par exemple, Gasparde Bovagnet, à la

Bridoire (Savoie), dont le père est aveugle, la mère folle, dont les trois frères, devenus veufs, sont rentrés à la maison paternelle avec leurs enfants au nombre de dix, Gasparde Bovagnet, qui est la providence de tout ce petit monde, ne lit sans doute que ses prières. Olympe Flajollet, à Audruicq (Pas-de-Calais), dont le père, incorrigible ivrogne, gaspillait son salaire, et qui a passé ses jours et ses nuits à rempailler des chaises au chevet de sa mère gémissant sans cesse d'une maladie intolérable, Olympe Flajollet pourrait bien ne pas savoir signer son nom; et Louis-Adolphe Chartier, à Pecqueuse (Seine-et-Oise), pauvre homme d'équipe sur le chemin de fer, qui, bien que chargé de famille, a gardé, élevé, marié un nourrisson abandonné par les parents et qui, encore aujourd'hui, en entretient un autre, Louis-Adolphe Chartier est indifférent, je le crains, à nos discussions sur la réforme de l'orthographe. Quand ils apprendront quelle célèbre et docte compagnie a la mission de les récompenser solennellement, ils trouveront, dans

leur naïveté, que nous leur faisons beaucoup d'honneur.

Ce qu'ils ne soupçonneront pas, c'est que votre rapporteur, en ce moment même, se demande s'il est digne de les louer, et que beaucoup d'entre vous, devant qui je retrace ces belles existences, éprouveraient, à ma place, le même scrupule. Car ces simples d'esprit possèdent ce que nous n'avons pas, nous, ce que ne peut donner l'art ni le savoir, c'est-à-dire la certitude absolue d'avoir toujours été bienfaisants et utiles. Hélas! Nous vivons dans un temps de trouble et d'inquiétude, où les fruits de l'arbre de science sont parfois bien amers. Dans tous les ordres d'idées, que d'illusions perdues! que de rêves évanouis! Les doctrines pour lesquelles nous nous sommes passionnés, les opinions que nous avons défendues avec tant d'ardeur étaient-elles vraiment bonnes et salutaires? Qui de nous se flatte d'avoir atteint l'idéal de vérité ou de beauté toujours poursuivi? Dans notre œuvre, que d'imperfections et que d'er-

reurs? Tel philosophe renie douloureusement ses croyances d'autrefois. Tel écrivain rougit d'une page de sa jeunesse; et cet homme d'État se frappe en secret la poitrine et s'avoue avec désespoir qu'il a mal servi son pays.

Quelle paix délicieuse, au contraire, chez ces pauvres gens dont chaque journée et chaque heure de la journée furent toujours consacrées à ce qui est incontestablement le devoir. Ils sont sûrs, absolument sûrs d'avoir fait le bien. Et, en les admirant, nous en arrivons à les envier, ces pures consciences que n'assombrit jamais l'ombre d'un regret, d'un mauvais souvenir. Nous les envions... Oui, jusqu'à ces vieilles domestiques qui non seulement ont fait abandon de leurs gages quand le malheur a frappé les maîtres, mais qui les aident dans leur détresse en tirant l'aiguille ou en filant le rouet.

Qu'ils le sachent bien, tous ces êtres qui n'ont jamais vécu que pour autrui, loin de nous croire leurs supérieurs, c'est nous, les hommes d'étude et de pensée, qui sommes honorés d'avoir à sa-

luer leurs vertus, et qui le faisons avec mélancolie; car ils nous enseignent que le cœur a le pas sur l'esprit; car nous découvrons dans leur âme ce calme moral que ne nous ont pas donné toutes les ressources de l'intelligence et qu'ils ont trouvé dans le simple exercice d'un instinct.

J'ai prononcé le mot, mais gardez-vous bien de le prendre en mauvaise part. Le propre de l'instinct, c'est d'abord de ne pas raisonner et puis de ne se tromper jamais. Cette définition convient parfaitement à la charité. Je viens de le dire, et j'y insiste. Si l'on consulte la philanthropie ordinaire, elle répond presque toujours par un veto, tout au moins par beaucoup de restrictions, à toute velléité charitable. Elle veut que le soulagement de la misère individuelle soit subordonné à un plan d'ensemble; elle exige chez les vaincus de la vie tant de qualités que, s'ils en possédaient seulement une ou deux, comme la tempérance et l'amour du travail, ils auraient remporté la victoire. On pourrait parodier ici la célèbre phrase de Figaro : « A toutes

les vertus qu'on exige d'un pauvre, combien peu de riches seraient dignes de recevoir l'aumône! »

La charité, au contraire, ne fait pas d'enquête préliminaire; elle ne cherche pas les causes de la souffrance qu'elle rencontre. Elle trouve un infirme, et elle l'adopte, sans se demander si l'inconduite n'est pas la cause première de ses infirmités. Comme ces ménagères pour qui le désordre et la négligence sont des ennemis personnels, et qui, devant un meuble déplacé ou un parquet terni, rangent et brossent avant de rechercher qui, dans la maison, a péché contre la propreté, il y a des natures qui ne peuvent voir la souffrance sans essayer de la soulager. Si vous leur demandez pourquoi, elles vous répondront simplement que c'est plus fort qu'elles. Elles ont raison : une force supérieure les pousse, obscure et divine, comme toutes les forces naturelles. N'essayez pas de discuter avec ces natures-là, de les convaincre qu'elles ont tort de céder ainsi à l'inconnaissable, de leur dire que la raison doit tout dominer et tout expliquer. La raison

est courte et la foi est sans limites; à se mesurer avec certains mystères, l'esprit humain est toujours vaincu.

Grâce à la munificence de nos donateurs, nous sommes, comme vous le savez, particulièrement riches en récompenses pour les vertus de famille. De la lecture des dossiers qui s'y rapportent, j'ai gardé l'impression la plus douce et la plus fortifiante. Quelqu'un à qui j'essayais de la faire partager m'opposa quelque résistance. Selon lui, le mérite était mince d'obéir à l'antique commandement : « Tes père et mère honoreras », et l'esprit de famille n'avait rien d'extraordinaire. Pourquoi ce témoignage public de satisfaction à ceux qui n'avaient fait, en somme, que leur devoir? Il me fut aisé de confondre cet homme si difficile à contenter. Je n'ai eu qu'à lui laisser parcourir, entre autres, les notices concernant les personnes à qui vous avez décerné les vingt-sept médailles de cinq cents francs instituées par le testament de M^lle^ Camille Favre. Il s'agit seule-

ment ici de piété filiale, et les pires détracteurs de l'humanité sont bien forcés de reconnaître que cette vertu est, par bonheur, très commune et très répandue. Mais vos lauréats, Messieurs, en ont donné des preuves si éclatantes et si nombreuses, l'ont pratiquée dans des circonstances si pénibles et au prix de tels sacrifices, que mon austère contradicteur n'a pas pu y tenir. Quand il a bien voulu m'accorder que j'avais raison et que les actions les plus naturelles peuvent être aussi les plus admirables, il avait les yeux humides, et nous avons clos la discussion par le beau vers de Musset :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Comment, en effet, n'être pas attendri devant la conduite de Martin Luquet? C'est dans un village perdu des Basses-Alpes, à Estoublon, que cet homme de chétive santé, souvent malade, n'a cessé, depuis l'adolescence jusqu'à l'âge de vingt-six ans, de travailler afin de soulager ses

parents dans l'indigence. Il allait se marier quand son père mourut, et, sur-le-champ, il renonça à s'établir, pour ne pas quitter sa mère, déjà vieille. A force de labeur, il avait amené un peu de bien-être au logis, lorsque, il y a huit ans, sa mère fut atteinte de paralysie générale. Son état exige des soins continuels et répugnants; elle est d'une humeur chagrine, gémit sans cesse, blesse son fils à chaque instant par un reproche injuste, par une parole dure. Mais, toujours travaillant et soignant sa chère malade, ce fils exemplaire ne la quitte que pour aller ramasser du bois dans la forêt ou laver, comme une femme, à la rivière, le peu de linge qu'il possède; car la paralytique doit très souvent être changée. Elle a maintenant quatre-vingts ans, et son fils en a quarante et un. Dans une masure délabrée, ouverte à tous les vents, où ne brûle, par les plus grands froids, qu'un maigre tison, il reste nuit et jour au chevet de sa mère. Il gagne fort peu, étant continuellement interrompu par ses fonctions de garde-malade. Privé de nourriture et de sommeil, il

voit chaque jour ses forces diminuer. Rien ne l'abat, rien ne le décourage. Fier, il ne demande assistance à personne; modeste, il s'étonne des louanges qu'on lui adresse; résigné, il ne se plaint jamais. Ce pauvre homme en guenilles est du moins paré de l'estime générale, et, dans la pétition couverte de signatures qui le signale à l'Académie, je relève cette phrase, dont la naïveté vous plaira : « Il n'est pas, dans la commune, jusqu'au plus méchant qui ne lui donne un mot de félicitation. »

Martin Luquet est admirable; mais que dites-vous d'Adeline Visine, à Haraucourt (Meurthe-et-Moselle), qui n'a jamais voulu qu'on enfermât sa mère folle et qui la surveille et l'entoure de tendresse depuis trente-deux ans? Que dites-vous de Brigitte Camfranc, à Laruns (Basses-Pyrénées), qui, pendant l'été, est fille de bains aux Eaux-Chaudes, qui, l'hiver, ne gagne que quatre-vingt centimes par jour à fabriquer des chapelets, et qui, cependant, avec ces quelques sous, fait vivre depuis vingt-cinq ans sa mère aveugle et sa sœur

épileptique et amputée des deux pieds ? Pour se consacrer entièrement au devoir filial, Adeline Visine et Brigitte Camfranc ont refusé de se marier, ainsi d'ailleurs que Mlle Irma Bridault, une Parisienne, celle-là, qui appartient à une famille d'artistes, et qui, elle aussi, s'est toute sa vie sacrifiée pour les siens.

D'abord elle console la vieillesse de son père, pauvre et infirme. Son frère et la femme de son frère, peu aisés, sont retenus toute la journée hors de chez eux par leur travail : c'est Mlle Bridault qui élève leurs enfants et qui leur tient lieu de mère. L'un d'eux meurt à vingt-quatre ans, constamment soigné par elle pendant une longue maladie. Puis, c'est sur sa belle-sœur, devenue impotente et incurablement atteinte, qu'elle veille pendant quatre années. Aujourd'hui, très âgée, Mlle Bridault vient encore de se consacrer à l'éducation de deux des orphelins laissés par le bon aquafortiste Lerat, mort récemment : l'aîné a cinq ans, le dernier dix-huit mois. Avec la confiance des fortes âmes, Mlle Bridault entreprend cette

tâche nouvelle. Et elle a soixante-seize ans! Souhaitons, n'est-ce pas? que cette noble femme devienne centenaire.

C'est presque au hasard, et je me le reproche, que je vous cite ces noms et ces faits. En feuilletant notre livret annuel, Messieurs, vous y lirez le récit d'un grand nombre d'existences semblables; vous constaterez qu'elles s'écoulent dans les milieux les plus différents, et vous aurez comme moi, je l'espère, un sourire de sympathie en découvrant, parmi ces cœurs d'or, un brave gendarme.

Les vertus de famille sont pour le gendarme un besoin et une habitude. Dans le mélange singulier de vie de caserne et de ménage qui constitue son existence, entre son brigadier et son cheval, sa femme et ses enfants, il prend facilement le parti d'être le modèle des époux et des pères, comme il est celui des soldats. Le gendarme célibataire est une exception. Voyez ces maisons régulières et propres comme un uniforme qui s'alignent sous le drapeau, à la lisière des villages.

Au fond de la cour, dans l'écurie, sonne le piaffement des chevaux; à la porte, en blouse de toile et en képi, le gendarme, revenu de la « correspondance », astique son harnachement ou sa buffleterie, et, autour de lui, jouent des enfants, beaucoup d'enfants. La dépopulation de la France n'est pas son fait; au contraire. La femme et l'enfant du gendarme ont leur physionomie. Ils sont propres, bien tenus; ils ont quelque chose de la rectitude et de l'élégance militaires; ils reçoivent, dans la mesure de leur sexe ou de leur âge, cette empreinte que donne le « métier ». Donc, nous voyons bien le gendarme époux et père, nous ne le voyons même que comme cela. Il est plus difficile de nous imaginer cet homme mûr comme soutien de vieux parents. Sa solde n'est pas forte; s'il peut entretenir une famille, comment pourrait-il suffire à deux, celle d'où il sort et celle qu'il crée?

C'est pourtant ce qu'a fait Dominique-André Suzzoni, maréchal-des-logis, à Avapessa (Corse). Depuis 1858, il a été le fidèle soutien de son

père. Ce père est très pauvre ; il a trois autres enfants à élever, et la situation devient un jour si pénible que le fils aîné, qui a déjà vingt-quatre ans, prend une résolution héroïque. A cette époque, le remplacement militaire existait encore. Suzzoni, selon l'énergique expression des casernes, vend sa peau pour douze cents francs et part en laissant ce petit capital à sa famille, sans en détourner un écu. Plus tard le père est atteint de rhumatismes, puis de cécité complète. Son fils cadet l'abandonne. Deux filles, qui lui restent, lui sont plutôt une charge qu'un soulagement. Mais l'aîné, soldat d'élite, est devenu gendarme; il veille toujours de loin sur le vieillard. A force de privations et par des merveilles d'économie, il envoie de temps à autre au pays des sommes dont le chiffre étonne, deux cents francs, trois cents francs, et, grâce à cet excellent fils, l'aveugle, qui est mort, l'année dernière, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, n'a jamais été dans le besoin.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici, Messieurs, que des œuvres de bonté : je ne dois pas oublier que vous récompensez aussi les actions héroïques.

Quelle est la source mystérieuse et sacrée d'où jaillissent l'élan irrésistible, l'impulsion souveraine, qui provoquent ce genre de dévouement ? Il y a là, vraiment, un problème attirant et insoluble. Ni la raison, ni l'analyse psychologique ne parviennent à l'expliquer ; le seul sentiment du devoir n'y suffit pas non plus comme cause. L'homme qui se dévoue, celui dont toutes les forces physiques et morales vont s'appliquer à un si prodigieux effort tente presque toujours un résultat impossible, et il ne réussit qu'en raison même de cette impossibilité. C'est comme un défi de nos muscles débiles aux puissances de la nature, une lutte rapide et triomphante avec la chimère. Le marin qui « nage » vers le navire en perdition, le sauveteur qui monte à travers les flammes vers la fenêtre où une grappe de créa-

tures humaines est suspendue dans le vide, le passant qui se jette à la tête du cheval emporté, ne prennent pas le temps de réfléchir, car, s'ils réfléchissaient, ils ne bougeraient pas ; ils ne consultent pas leurs forces, car elles sont nécessairement inférieures à de tels adversaires, l'eau, le feu, l'élan de la bête furieuse. Non ! le danger exerce sur eux une sorte de fascination, et, sitôt aperçu, ils courent vers lui. Tout les retient : instinct de la conservation, vision d'abandon et de misère pour ceux qu'ils aiment. Un mobile plus fort les pousse en avant ; on ne sait quelle ivresse, l'attrait du danger, le besoin de se mesurer avec la mort ; et ils ramènent la vie avec eux. Et remarquez, Messieurs, que de telles actions sont le plus souvent individuelles. Elles n'ont pas, d'ordinaire, le soutien puissant de ces forces organisées qui s'appellent un régiment et un équipage, où l'héroïsme collectif est relativement facile ; car un commandement, sur une nature disciplinée, supprime la réflexion. Ici, presque toujours, c'est le courage personnel qui voit et

décide en un clin d'œil, c'est une seule volonté qui s'affirme et se déploie.

Un psychologue aujourd'hui fort à la mode, qui fut, chose rare, homme d'action et d'observation, et qui avait été élevé à la plus forte école d'énergie que le monde ait connue, l'armée de l'Empereur, Stendhal, raconte quelque part un de ces petits faits qu'il aimait tant et qui, dans le problème qui nous occupe, apportent sinon une solution, au moins une indication instructive.

Un ancien lieutenant de la Grande-Armée, approchant de la cinquantaine, sortait des Invalides par un froid rigoureux. Il relevait de maladie et traînait le long du quai ses jambes raidies par les rhumatismes, lorsqu'il entend des cris : un homme se noie dans la Seine ! Le lieutenant poursuit son chemin en se disant qu'on va sans doute sauver l'homme, qu'il y a là des gens plus jeunes et mieux portants que lui. Oui, mais il est excellent nageur et fameux comme tel. Sans doute, mais un bain dans la Seine, par cette tem-

pérature, c'est une rechute, six mois à la chambre. Alors, le lieutenant entend distinctement une voix : « Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche ! » C'était sa conscience qui parlait. Il court sur la berge, se jette à l'eau, sauve l'homme et rentre à l'hôpital. Je ne crois pas que sa conscience ait pris la peine de parler encore pour lui dire : « Lieutenant Louaut, vous êtes un brave ! »

Voilà bien ce me semble, Messieurs, sous la forme probante de l'anecdote, une explication de l'héroïsme propre au sauveteur : une voix mystérieuse qui commande, une lutte morale, une résistance rapide comme l'éclair, puis l'acte soudain. De telles natures agissent sur l'ordre de ce qu'il y a de plus noble en nous, le besoin de dévouement. Si elles n'obéissaient pas, ce serait pour elles un remords immédiat ; non pas le remords du mal accompli, mais du bien non tenté.

A défaut de lieutenant de la Grande-Armée, je puis vous présenter, parmi plusieurs intrépides

marins, le subrécargue Édouard Levasseur, de Fécamp, à qui plus de vingt-cinq personnes doivent la vie, et qui, le 29 janvier de l'année dernière, a accompli le sauvetage de douze marins, du capitaine, de sa femme et de son enfant de trois ans, qui se trouvaient à bord du trois-mâts russe le *Finland*, jeté à la côte sur les rochers. Levasseur est marié, père de quatre enfants, il aide ses frères et sœurs à soutenir la vieille mère ; nulle existence n'est plus précieuse que la sienne. C'est une raison de plus pour qu'il la risque au premier signe, et tenez pour certain que le prix Lange, de mille francs, qu'il vient d'obtenir, ne le corrigera pas de sa témérité.

Aimé-François-Joseph Pagnez, à qui vous avez avec justice attribué le prix Gémond, est un homme de la même trempe.

Cet ancien soldat, aujourd'hui très modeste employé à la Chambre des Députés, a positivement l'âme d'un héros. Quand il y a un danger à courir, quand il faut exposer sa vie pour celle

d'autrui, Pagnez est toujours prêt. Un cheval prend-il le mors aux dents et répand-il, dans une rue populeuse, le désordre et l'effroi, Pagnez lui saute aux naseaux et se fait traîner par l'animal affolé jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu maître. S'il voit des flammes sinistres se tordre dans le ciel, il accourt et se jette au feu, comme il l'a fait lors de l'effroyable incendie de l'Opéra-Comique, où il a sauvé un homme et deux femmes. Il faut dire aussi que, à son point de vue, Pagnez a de la chance : les occasions de montrer son intrépidité se multiplient pour lui et semblent le chercher. En 1886, dans un restaurant où il prenait son repas, il a dû lutter contre un fou furieux et lui arracher le couteau de la main. Plus récemment, dans la salle d'attente du Palais-Bourbon, un aliéné brandissait un bâton, sans doute avec l'intention d'assommer un ministre ou un député qui ne représentait pas exactement sa nuance politique. Pagnez l'a désarmé, mais en recevant lui-même un coup qui lui a brisé le poignet. Félicitons cet homme cou-

rageux de s'être opposé, dans la mesure de ses forces, à l'introduction des voies de fait dans nos mœurs parlementaires.

Mon devoir est accompli. Captif des étroites limites d'un rapport, je vous ai rappelé, trop laconiquement et en trop petit nombre, quelques-uns des traits de bravoure, de bonté, de désintéressement, que vous avez eu la joie de récompenser. Cependant, au moment où je termine ma tâche, deux pensées me sollicitent : l'une est toute de consolation, car je viens d'acquérir la preuve qu'il est encore bien des grands cœurs; mais l'autre, je vous l'avoue, est profondément triste, car, afin de vous dire où et comment ces grands cœurs se sont prodigués, j'ai dû remuer devant vous beaucoup de misère, et de misère innocente. Ainsi, malgré tant de mains pieuses qui essaient de la panser et de la guérir, elle n'est pas fermée, la vieille plaie; elle est toujours à vif et saignante, et, bien des symptômes nous l'indiquent, ceux qu'elle dévore

n'ont jamais enduré leurs souffrances moins patiemment qu'aujourd'hui.

Devant ce spectacle navrant et ces plaintes exaspérées, il est nécessaire de se recueillir.

Nous en avons tous la sensation ; il y a là un péril. La foule des déshérités du sort, que berçait jadis la prière, et qui s'enivra, du temps de nos aïeux et de nos pères, de gloire et de liberté, a été gagnée — et nul n'a le droit de le lui reprocher — par l'esprit positif de ce siècle qui finit. Loin de moi la pensée que le prolétaire soit désormais incapable de s'enthousiasmer pour une noble cause ou même pour une belle chimère! Je ne me résignerai jamais à admettre chez le peuple de France la décadence de l'idéal. Mais, pour le moment, les revendications des classes pauvres ont un caractère pratique. Ce qu'elles réclament, c'est, après tout, ce que l'humanité leur devrait : un peu moins de peine dans l'âge du travail, quelque sécurité pour la vieillesse ; et, qu'on y prenne garde, les voix deviennent chaque jour plus impérieuses.

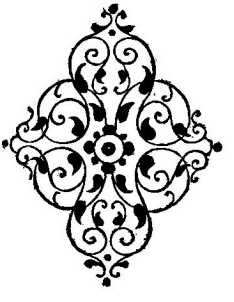
En vain criera-t-on à l'impossible devant certaines réformes qui semblent exorbitantes à nos préjugés et à nos habitudes. Tout arrive. Un courtisan de l'Œil-de-Bœuf à qui un prophète serait venu dire, en 1788, que, soixante ans plus tard, le suffrage de son petit-fils ne pèserait pas plus, dans les balances du pays, que le vote d'un rustre ou d'un laquais, aurait levé les épaules en pirouettant sur son talon rouge. Instruite par le passé, la société moderne sera, j'en ai le ferme espoir, moins aveugle et moins légère.

D'ailleurs, soyons optimistes. A l'heure des concessions, les privilégiés de ce monde n'écouteront pas seulement les conseils de la prudence : ils entendront surtout l'appel fait à leur cœur. Déjà il a été poussé, et de tous les côtés, par des bouches éloquentes; il a retenti à la tribune des assemblées et dans la chaire chrétienne; il a trouvé un écho chez les croyants et chez les sceptiques, chez les plus autoritaires et chez les plus indépendants. La question de la misère —

car il n'y a pas d'autre question sociale — est aujourd'hui solennellement posée, et ce qui est dans tous les esprits ne tarde pas à passer dans les lois. Laissez-moi, Messieurs, le jeter à mon tour, ce cri de pitié; laissez-moi déclarer bien haut que c'est, pour les gens de cœur, une souffrance aiguë, insupportable, de se dire, chaque fois que la nuit tombe, qu'elle enveloppe de son ombre le désespoir de tant de misérables. Certes, il y aura toujours des infortunes; mais, si le nombre en diminuait sans cesse, s'il n'en était plus du moins d'imméritées, quelle gloire et quel triomphe pour la civilisation!

Non, nous ne conseillons à personne de céder aux menaces d'en bas; nous rappelons seulement qu'il y a les pauvres, les pauvres sacrés, ceux que l'Église appelle, par une expression si forte, les membres souffrants de Jésus-Christ. Nous venons de vous en montrer quelques-uns, comme il y en a tant, doux et résignés, s'aimant et se portant secours, partageant entre eux leur

dernier morceau de pain. Que leur souvenir et leur exemple exaltent nos bonnes volontés, épanouissent nos cœurs, nous préparent aux sacrifices et nous emportent dans un grand courant de justice et de fraternité!



Réponse au discours de réception

de M. de Heredia

(Académie Française, le 30 mai 1895)

Monsieur,

Si nous étions encore au XVII^e^ siècle, au temps où les harangues académiques étaient fort courtes, nous aurions pu, puisque un heureux coup du sort met deux poètes en présence, nous borner à échanger deux sonnets; et, non contents de résumer en quatorze vers, vous, l'éloge de votre prédécesseur,

moi, mon compliment de bienvenue, nous aurions encore fait tenir, dans cet espace exigu, afin de nous conformer à la tradition, une parole flatteuse pour le roi et une allusion reconnaissante à la mémoire du grand cardinal.

Mais l'usage ne nous permet plus d'être si laconiques; laissez-moi m'en féliciter. Et cela, pour trois raisons. D'abord, dans ce duel au sonnet, j'eusse été certainement vaincu. Puis l'assemblée n'aurait pas entendu l'éloquent discours que vous venez de prononcer. Enfin, je serais privé du plaisir de parler de ce que tous les deux nous aimons le plus au monde, c'est-à-dire de la poésie, et de ce que nous regrettons chaque jour davantage, c'est-à-dire de notre jeunesse.

Il y a une trentaine d'années, un groupe de poètes, dont vous faisiez partie, se donnait rendez-vous, tous les samedis soirs, chez un de leurs aînés qu'ils admiraient entre tous. Victor Hugo étant encore en exil, ils allaient chez celui qui représentait le plus hautement la poésie, devançant ainsi, d'instinct, le jugement de l'Aca-

démie française; car elle devait, par la suite, donner la place de l'auteur de la *Légende des Siècles* à l'auteur des *Poèmes barbares*. De même qu'un pieux musulman de Tunis ou de Sfax, à qui des raisons majeures interdisent le voyage de la Mecque, va souvent faire ses dévotions à Kairouan, la ville sainte la plus proche, de même, Guernesey étant trop loin, ces fervents de l'art accomplissaient du moins un pèlerinage périodique au logis hospitalier de M. Leconte de Lisle.

Au début de votre discours, vous avez évoqué sa mémoire, et vous avez eu raison. En attendant que son œuvre et sa vie soient louées ici même avec ampleur, la place de disciple favori, d'ami tendre et dévoué, que vous avez toujours occupée auprès de lui, vous donnait le droit de le rappeler dès aujourd'hui à nos souvenirs, et vos paroles discrètement émues ont trouvé, n'en doutez pas, un écho dans nos cœurs qui gardent le deuil du noble poète.

Ces soirées chez M. Leconte de Lisle sont

comptées, pour tous ceux qui s'en étaient fait alors une chère habitude, parmi les plus belles heures de leur jeunesse. Assisté de sa gracieuse femme, notablement plus jeune que lui, et qu'il traitait avec une paternelle et touchante douceur, le maître, alors dans toute la force de l'âge, accueillait cordialement ses amis, et son sourire, ironique en d'autres occasions, se faisait bienveillant pour eux. En lui, tout était imposant, son visage olympien, sa vie étroite, sévère et si dignement acceptée, tout, jusqu'à cette demi-obscurité dans laquelle le laissait un public trop frivole. L'honneur de réparer cette injustice et de mettre Leconte de Lisle au rang qu'il méritait d'occuper, c'est-à-dire au premier rang, était réservé à notre Compagnie. Mais de cette coupable indifférence de l'opinion, il était dès lors vengé par le respect et l'affection de ses jeunes admirateurs, parmi lesquels vous étiez l'un des plus ardents. Aujourd'hui, sous les cheveux gris, vous gardez et ils gardent tous la joie de penser que l'enthousiasme de leurs vingt ans ne se trompait

pas et qu'il a consolé, en des heures amères, le talent méconnu.

Les membres de ce petit cénacle sont demeurés fidèles à la poésie. La plupart occupent à présent, dans le monde littéraire, une place distinguée, et j'en compte jusqu'à trois sous cette coupole. Je vois d'abord, et je salue, assis auprès de vous, le poète au cœur si tendre, à l'âme si pure et si haute, qui est, lui aussi, un maître du sonnet et qui a fixé, en des vers impérissables, l'idéal de justice et de bonheur qu'il rêve pour l'humanité; et le hasard, qui n'a pas toujours de si bons caprices, m'a choisi pour vous accueillir. Ainsi, trois Parnassiens, — puisqu'on s'obtine à nous désigner ainsi, — trois Parnassiens sont devenus académiciens — pour le plus grand triomphe de la rime riche.

Je voudrais essayer de fixer quelques traits de votre physionomie d'alors. Vous me pardonnerez cette fantaisie; car la mélancolie n'est pas sans douceur qu'on éprouve à revoir un vieux portrait de soi-même, du temps qu'on avait vingt

ans. Je m'empresse d'ajouter que vous ressemblez toujours à ce portait, et que, par un heureux privilège de votre caractère et de votre tempérament, vous êtes resté jeune.

Le mot sympathique est insuffisant pour exprimer le sentiment que vous inspiriez à vos camarades; vous exerciez sur eux une véritable séduction. Bon, franc, généreux, vous aviez cette loyauté du regard, cette cordiale chaleur de la poignée de main qui gagnent d'abord tous les cœurs. Chez vous, l'enthousiasme et la gaieté s'épanouissaient avec une exubérance pour ainsi dire tropicale. Vous aviez ce charme particulier que votre entrain fougueux, votre belle humeur intarissable gardaient toujours le ton de la meilleure compagnie, et qu'en vous s'alliaient, le plus naturellement du monde, un gentilhomme accompli et un bon garçon. Les poètes, vos amis, n'ignoraient pas que vous étiez issu de la meilleure noblesse d'Espagne, que vous sortiez d'une antique souche dont une branche avait pris racine et fleuri dans le sol brûlant de l'île de Cuba. Ils le

savaient, et ils vous aimaient avec cette nuance qu'ils étaient fiers de vous. Non pas, certes, par mesquine vanité. Mais ces néo-romantiques éprouvaient un plaisir extrême à prononcer votre nom exotique et sonore, qui aurait fait si bonne figure dans les tirades blasonnées de *Ruy Blas* et d'*Hernani;* et, tous, ayant une origine plus humble et moins pittoresque, se réjouissaient qu'un des leurs comptât parmi ses ancêtres des conquérants du Nouveau-Monde et des Grands Inquisiteurs.

Cependant il n'y avait pas seulement dans votre personne et dans votre esprit la noblesse de l'hidalgo et la grâce du créole, et il était facile de reconnaître que, par des liens intimes et profonds,vous apparteniez au cher pays qui, en vous adoptant, vient d'ajouter à sa parure. Vous y étiez venu dès l'enfance, avec votre digne mère, elle-même française par le sang, avec l'admirable femme qui vous a tant aimé et pour qui vous fûtes un fils si pieux et si tendre. C'est aux portes de Paris, à Senlis, chez de bons et savants

prêtres, que vous aviez fait de fortes humanités. Vous sortiez enfin de notre École des Chartes, et vous aviez soulevé cette féconde poussière des archives, d'où s'évoque et ressuscite le spectacle du passé. Là, certainement, vous avez contracté ce besoin d'exactitude, ce respect de la vérité, qui font que le poète est, chez vous, doublé d'un historien.

Mais ce qui, plus que tout le reste et dès vos débuts, prouvait que vous étiez Français, sinon par la naissance, du moins par votre nature même, c'était une qualité qui, nous pouvons le dire, est essentiellement nationale, c'était le goût. Il est assez rare chez les jeunes écrivains. Leur imagination ardente, leur généreuse admiration des maîtres dont ils imitent d'abord les défauts, leur désir très légitime de découvrir du neuf et de l'original, les exposent à tomber dans la manière et dans l'outrance. Mieux et plus tôt que quiconque, vous avez évité cet écueil, et dès vos premiers essais, votre goût se révéla, infaillible et exquis. Il se manifestait, du reste, dans

tous vos actes, dans votre conversation dont la verve charmante ne se dissipait pas en vains paradoxes, jusque dans la libre, mais toujours correcte élégance de votre personne. Vous eûtes vraiment, Monsieur, une admirable jeunesse; car vous ne viviez que pour l'art et pour la beauté. Quand vous lisiez une page, quand vous étiez en présence d'une statue ou d'un tableau, quand vous touchiez seulement l'ivoire ou le bronze d'un bibelot de prix, l'émotion de votre voix, l'épanouissement voluptueux de votre regard, la crispation caressante de vos doigts, tout trahissait en vous le plus délicat et le plus passionné des amateurs.

J'ai dit le mot, mais il n'a, dans ma pensée, soyez-en convaincu, rien que de flatteur pour vous. D'ailleurs un dérivé du mot « amour » saurait-il jamais être pris en mauvais part?

Tel que je le conçois, le poète amateur — quand il a du talent, bien entendu — m'apparaît comme le plus pur des poètes. Le culte de son art est chez lui tout à fait désintéressé. Il écrit pour

lui seul, pour sa propre joie, et ne montre ses vers qu'à un cercle restreint de connaisseurs et d'amis. Ne songeant point à publier, il ne s'inquiète pas du succès, est incapable de la moindre concession à la mode et au public. Sans nulle ambition, même celle de la gloire, il ignore l'envie, le plus hideux des vices littéraires. Il n'a, par conséquent, aucun des travers et des ridicules du professionnel, et il est précisément le contraire de ce qu'on appelait jadis un auteur fieffé. Il attend l'inspiration, ne rime jamais malgré Minerve. Tout ce qu'on pourrait lui plus reprocher, c'est d'être un peu paresseux. Mais cette paresse même est féconde; elle favorise l'éclosion normale de la pensée et laisse à la forme le temps de se cristalliser autour d'elle. C'est avec lenteur qu'on taille les diamants.

Sans doute, il y a le précepte cher à Victor Hugo : *Nulla dies sine linea*, et l'on nous a conté que lord Byron composait cinquante vers tous les matins, en se faisant la barbe. Ce sont là des disciplines de travail bonnes seulement pour les

hommes de génie. Le poète amateur, ou — si le mot vous déplaît — le poète exclusivement artiste, adopte une tout autre méthode. Il n'est pas pressé. Le mot et la pensée tombent de sa plume lentement, difficilement, comme d'un compte-gouttes, mais c'est le mot juste et rare, c'est la pensée précieuse et essentielle. Les courts poèmes où il condense beaucoup de poésie sont pareils à ces étroits flacons d'Orient, pleins d'un parfum si puissant qu'il embaume à travers le cristal. Alceste a raison. Le temps ne fait rien à l'affaire. Qu'importe que la plaque de cuivre traîne pendant des mois sur l'établi, pourvu que l'artiste reprenne de temps en temps son pinceau et sa lampe et fixe dans l'émail des images d'un magnifique et durable éclat. C'est un merveilleux don chez un poète que l'abondance; mais le seul but de l'art, c'est la perfection. A toutes les pages de votre unique livre de vers, Monsieur, vous l'avez atteinte.

La qualité d'un voyageur, pas plus que celle d'un académicien, ne se mesure au poids de son

bagage. Il ne semblait jamais trop mince, s'il faut en croire la légende, à nos prédécesseurs de l'autre siècle, pour peu que le candidat fût bien en cour et eût le cordon bleu; et le marquis de de Saint-Aulaire fut des nôtres, dit-on, pour un quatrain, d'ailleurs charmant, mais dont je ne me charge pas d'expliquer, devant les dames, le galant sous-entendu.

Heureux temps, où l'on pouvait devenir fameux pour une épigramme ou pour un madrigal! Vous le fûtes presque, Monsieur, à notre époque plus exigeante, dès vos premiers sonnets.

C'est une chose remarquable que vous ne songiez même pas alors à les publier. A peine en aviez-vous donné quelques-uns à des revues rédigées par des jeunes gens, feuilles printanières que fait vite choir un automne prématuré. Mais entre amis, vous lisiez volontiers vos vers. C'était assez pour qu'ils se répandissent. Ceux qui les avaient lus ou entendus les gardaient dans leur mémoire, et les faisaient connaître autour d'eux,

les mettaient en circulation. Vous eûtes longtemps ceci de commun avec les aèdes primitifs, que vos poésies n'étaient célèbres que par la transmission orale. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, à moi qui vous parle, de demander à un poète dont je faisais rencontre : « Connaissez-vous le dernier sonnet de Heredia ? » Et quand il me répondait non, de le lui dire, de le lui répéter, avec le plaisir du collectionneur qui montre et fait admirer sa récente trouvaille. Les lettrés ont connu vos vers avant qu'ils fussent imprimés, et vous ne les aviez pas encore réunis en volume que déjà la presse s'en préoccupait, jugeait et admirait votre œuvre éparse. Selon l'expression d'un critique d'infiniment d'esprit, qui, dès lors, vous consacra lui-même quelques-unes de ses pages les plus délicates, vous avez été pendant de longues années, à la fois célèbre et inédit.

C'était une fortune extraordinaire, mais non pas sans danger. Sans rappeler l'histoire du bonhomme Chapelain, dont très probablement nous

n'avons lu les œuvres ni l'un ni l'autre, la publication d'un livre très annoncé, très loué d'avance, offre toujours un certain péril. Sans doute, vous étiez tout à fait innocent du bruit soulevé autour de votre œuvre, et la seule beauté des fragments connus en était cause. Vous n'en étiez pas moins inquiet. De plus, cette forme du sonnet, que vous aviez adoptée presque exclusivement, vous inspirait un autre souci. Tant de sonnets à la fois! Vous redoutiez le reproche de monotonie. Ces scrupules, je le crois bien, vous ont longtemps empêché d'écrire l'*imprimatur* sur votre manuscrit. Mais vos craintes étaient chimériques. Les médailles que vous frappez ne sont semblables que par le diamètre et le titre du métal. Avec une maîtrise puissante et subtile, vous savez en varier les ornements et les effigies. Quand vous avez mis sous les yeux de tous ce trésor poétique, on a bien constaté que les pièces étaient du même prix et d'un or aussi pur, mais encore qu'il n'y en avait pas deux pareilles et que chacune d'elles était un parfait objet d'art.

Le succès de vos *Trophées* fut, comme le titre, triomphal.

Non, ce n'était pas trop de trente ans pour produire ce livre splendide comme un vitrail. Car non seulement chacun de vos sonnets, par la conception héroïque, par la richesse et l'éclat des images, par la magnificence du verbe, par le choix exquis des rimes, par la musique des moindres syllabes, non seulement, je le répète, chacun de vos sonnets est un chef-d'œuvre, mais leur ensemble présente une composition qui, pour n'avoir pas été cherchée, n'en est pas moins harmonieuse. Vos *Trophées,* c'est une sorte de *Légende des Siècles* en sonnets. Ce voyage à travers les âges que Victor Hugo fit à vol d'aigle, vous l'accomplissez à votre tour avec les courtes haltes d'un oiseau migrateur. Vous ne peignez pas à fresque; mais, en vos cadres étroits, vous ressuscitez toute la beauté d'un mythe aboli, toute l'âme d'un siècle mort, tout le pittoresque d'une civilisation disparue. Après la Grèce et la Sicile, voici Rome, voici les Barbares, le Moyen

Age, la Renaissance. Le cycle est complet; vous avez fait le tour de l'histoire.

J'aimerais ici à feuilleter votre livre et à en relire quelques pages, à refaire avec vous cette course poétique dans le passé, à admirer les exploits d'Hercule, à bondir derrière la chasse d'Artémis, à suivre au ciel le vol silencieux du cheval ailé emportant à travers les astres le groupe des amants héroïques, Persée et Andromède. Pénétrant dans l'intimité du monde antique, nous ferions ensemble, sur la tombe d'une sauterelle,

Une libation de gouttes de rosée,

et nous sacrifierions un jeune bouc au dieu des jardins. Je vous suivrais à Rome, et jusque sur la galère de Cléopâtre, où vous me montreriez, reflété dans les yeux de la reine d'Égypte, tout le désastre d'Actium. Puis vous déchiffreriez pour moi les caractères effacés d'inscriptions deux fois séculaires. Franchissant les siècles, vous me mèneriez ensuite à Florence, et, devant l'étal d'un

orfèvre du Ponte-Vecchio, nous choisirions une aiguière ou un stylet. Enfin, embarqués sur la caravelle de votre aïeul le Conquistador, nous regarderions monter dans les espaces mystérieux du ciel occidental

Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

Mais pour citer, il faudrait choisir; et tous vos sonnets se valent. Si je commençais, je ne m'arrêterais plus. Ce serait renouveler l'aventure du panier de cerises dont parle Mme de Sévigné, avec cette différence que tous les fruits de votre inspiration sont égaux en saveur et en beauté. Ah! Monsieur, vous mettrez un jour dans un cruel embarras les faiseurs de florilèges!

Il est impossible pourtant que, dans cette fête littéraire, qui vous est consacrée, quelques-uns de vos vers ne retentissent point. Mais je ne veux pas choisir. Je ne chercherai pas à devancer le travail d'abeille de l'anthologie. Comme un Arabe ouvre le Coran avec son sabre, sûr d'y trouver toujours la solution du cas de conscience

qui l'embarrasse, c'est au hasard que j'ouvrirai vos *Trophées*, certain de tomber toujours sur une belle page.

LE RÉVEIL D'UN DIEU

La chevelure éparse et la gorge meurtrie,
Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos, en lugubres accents,
Mènent la funéraire et lente théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie
Où la Mort avait clos ses longs yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur s'est lamenté.
Mais voici qu'il s'éveille à l'appel d'Astarté,
L'époux mystérieux que le cinname arrose.

Il est ressuscité, l'antique adolescent!
Et le Ciel tout en fleur semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinte de son sang.

Après l'évocation de ce beau mythe, je rencontre, toujours sans choisir, cette épitaphe, où

est exprimée délicieusement la tristesse de l'âme antique devant les ténèbres de la mort.

LA JEUNE MORTE

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où git ma cendre inconsolée;
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes ? Un chant de colombe a gémi.
Non ! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée !
Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée.
La vie est si douce, ah ! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu ? sous le myrte enguirlandant la porte,
Épouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte,
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais,
L'inexorable Érèbe et la Nuit Ténébreuse.

Il est moins à plaindre, l'orfèvre florentin dont le voluptueux génie a jadis compromis le salut éternel. Car il peut, sur le tard, expier ses beaux péchés par une œuvre pie.

LE VIEIL ORFÈVRE

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix et du saint sur le gril,
O honte! Bacchus ivre ou Danaé surbrise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle Vie.

Aussi, voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

Mais je dois me borner. Et puis, en considérant l'auditoire d'élite qui nous entoure, je me rappelle que les beaux vers que je viens de relire chantent certainement dans tous les souvenirs. Si j'avais, tout à l'heure, bronché sur une seule rime, on me l'eût immédiatement soufflée.

Je constate ici ce privilège du sonnet. On le sait par cœur. Deux quatrains suivis de deux tercets, cela se grave facilement dans toutes les mémoires. J'irai plus loin que le vieux Despréaux. Même avec une petite tache ou deux, un sonnet vaut beaucoup mieux et beaucoup plus qu'un long poème, du moins au point de vue du succès et de la durée. L'ennui, gardien sévère, veille au seuil de la *Henriade,* tandis que tous les lettrés peuvent réciter le fameux sonnet de Desbarreaux, qui commence par ce vers :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité.

Ils sont rares ceux qui connaissent le seul titre de la *Mérovéide* ou de la *Panhupocrisiade* de Lemercier. Mais aucun de nous n'a oublié la jolie plainte de son contemporain Arvers. Sans doute, nous ne sommes plus au siècle de Benserade et de Voiture, où deux sonnets divisaient la Ville et la Cour, où la maison de Conti était jobeline, et l'hôtel de Longueville uranien. Nous ne nous passionnons plus à ce point pour des sonnets.

Pourtant, sans parler des vôtres, il en est, à notre époque prosaïque, qui sont allés très vite et très loin sur le chemin de la renommée. Au collège, on m'a donné comme matière de vers latins — car nous sommes du temps des vers latins — les *Rêves ambitieux* de Soulary, dont le livre venait de paraître à peine; et comme j'étais fort malhabile à piller le *Gradus,* j'ai failli alors prendre très injustement en grippe ce sonnettiste accompli. Je vénère, nous vénérons tous comme de grands ancêtres les hommes de la Pléiade. Cependant, — disons-le tout bas, — nous reculons parfois devant leurs œuvres in-quarto. Mais tout amoureux aux tempes grises est pénétré d'une émotion profonde, en se répétant le délicieux sonnet de Ronsard vieillissant à sa jeune amie.

Gloire poétique, fortune de mer! Combien de livres de haut bord, de poèmes à trois ponts, firent piteusement naufrage! Souvent, une seule chaloupe se sauve, épave et témoin du désastre. C'est la pièce courte, le sonnet. Vous en avez armé toute une escadrille, et, à la façon dont elle

tient la mer, elle est sur la bonne route pour aborder aux lointains rivages de la postérité.

Vos compagnons de jeunesse auront-ils le même bonheur? Rien n'est plus dangereux que de faire le prophète, et je ne sais quel jugement porteront les critiques du XX^e^ siècle sur le groupe des poètes qui publièrent leurs premiers vers, en 1866, dans le recueil intitulé le *Parnasse contemporain*. Tout ce qu'on peut prévoir, hélas! avec la certitude de ne pas se tromper, c'est que, pour ceux-là comme pour tous, la postérité sera sévère. Quoi de plus mélancolique qu'un regard en arrière jeté sur la littérature? Partout des ruines, et celles qui datent d'hier ne sont pas toujours les moins écroulées.

On peut espérer cependant qu'il restera quelques vestiges du monument poétique qu'érigèrent les Parnassiens. Ils arrivaient tard, au déclin d'un siècle où le génie français avait certainement donné sa plus belle et sa plus opulente moisson de lyrisme. Était-il possible à ces ouvriers de la dernière heure d'aller plus loin dans

l'idéal que Lamartine, dans l'imagination que Victor Hugo, dans la passion qu'Alfred de Musset ? Non, certes. Mais le génie n'a pas toujours le temps ni la patience de concentrer son effort et de le diriger vers la perfection absolue. Et Lamartine est souvent bien vague, Hugo bien obscur, Musset bien négligé. Les poètes des générations suivantes, Gautier, Banville, Baudelaire, Leconte de Lisle, et, après eux, les Parnassiens, leurs disciples, désespérant d'atteindre jusqu'aux sommets quelquefois voilés de brumes, se sont arrêtés à mi-côte, dans une région moins sublime sans doute, mais toujours baignée de clarté. Leur œuvre, exécutée en plein jour, fut pure et précise. Gardant une admiration enthousiaste pour les grands initiateurs de la poésie moderne, mais n'ayant pas leur magnifique impétuosité, ils s'efforcèrent du moins de n'exprimer que l'essentiel de leur pensée en des vers aussi parfaits que possible. Ils acceptèrent dans toute leur sévérité les lois du style et de la métrique, vouèrent à la forme un culte attentif et

constant. C'est ce qui les distingue, et ce qui les honore.

L'excellence d'une discipline intellectuelle qui a produit *Émaux et Camées,* les *Poèmes antiques* et tant de pages des *Cariatides* et des *Fleurs du mal,* n'a, depuis longtemps, plus besoin d'être démontrée. Les Parnassiens l'adoptèrent; et, tout d'abord, la critique leur en fit un crime. Elle leur enjoignit durement d'avoir du génie, — ordre plus facile à donner qu'à suivre; — et, avec cette bonne foi qui s'étonne de ne pas voir des prunes sur les cerisiers, elle blâma ces irréprochables artistes de n'être pas des improvisateurs désordonnés. Elle ne leur épargna pas non plus ses ironies, leur infligea, par dérision, ce nom de Parnassiens, qui n'a aucun sens, et dont leur juvénile fierté se para comme d'un titre d'honneur. On les traita surtout d'impassibles; car la gloire posthume de Musset brillait alors de tout son éclat et le monde retentissait de ses harmonieux sanglots. Le goût du moment n'admettait guère que la poésie confidentielle, l'inspiration née de

l'amour et de la douleur. Ce n'est certes pas moi qui me permettrai la moindre parole désagréable pour les vers élégiaques. Il ne faut jamais tirer sur ses troupes. Je conviens de bonne grâce que si les amants n'éprouvaient plus, par impossible, le besoin de se plaindre des trahisons de leur maîtresse, le nombre des volumes de vers diminuerait considérablement. Mais ne peut-on pas être poète sans raconter ses peines de cœur?

Par une pudeur qui n'est pas sans courage, ou plutôt par une délicatesse d'artiste qui leur faisait souhaiter qu'on n'admirât dans un poème que sa beauté intrinsèque, la plupart des Parnassiens répugnaient à exciter, en pleurant sur eux-mêmes, un attendrissement facile. Ils se consacrèrent donc à la poésie impersonnelle, descriptive et plastique, puisèrent presque uniquement leurs sujets dans la mythologie, dans l'histoire, dans la légende. Impassibles, a-t-on dit? Ils ne l'étaient point, dans tous les cas, devant la beauté; et rien ne fut plus injuste que l'accusation d'insensibilité portée contre ces poètes moins inspirés

que scrupuleux, mais dont les œuvres prouvent qu'ils ont vibré d'émotion en présence de tous les spectacles de la nature et de l'humanité, et dont le très noble effort marque une étape dans la marche de la littérature française.

D'ailleurs, est-il besoin de les défendre contre une critique si superficielle et si générale? Bien qu'appartenant à la même école, ils diffèrent tellement les uns des autres. A peine leur trouverait-on cette vague ressemblance, cet air de famille qui existent entre plusieurs portraits de gens d'une même époque. Mais chacun d'eux ou du moins chacun de ceux qui méritent d'arrêter l'attention, a son visage particulier, sa physionomie personnelle et spéciale. Ce mot même d'école ne vous déplaît-il pas comme à moi, Monsieur? Il implique l'idée de professeurs et d'élèves, et il ne saurait y en avoir dans le seul des arts qui ne s'apprend ni ne s'enseigne. Il n'est pas aisé de connaître à fond le contre-point et l'harmonie, et le musicien est une sorte de savant. Avant de se manifester comme artiste, le

peintre ou le sculpteur doit savoir très bien son métier. Peut-on dire qu'il en soit de même pour le poète ? Dans toutes les langues, et à coup sûr dans la nôtre, les règles de la parole rythmée sont extrêmement simples. Sans vanité, nous pourrions, vous et moi, Monsieur, suspendre, comme les maîtres d'écriture, une pancarte à la porte de notre logis, où nous offririons aux passants de leur enseigner la poésie en vingt-cinq leçons. Que dis-je ? Nous serions capables, dans un cours supplémentaire, d'initier nos écoliers à toutes les gentillesses parnassiennes, y compris l'allitération et la rime en prétérit; et pour peu qu'ils eussent des dispositions, ils exécuteraient bientôt des tours de force de prosodie comparables aux chefs-d'œuvre calligraphiques qu'on exposait jadis à tous les coins de carrefours, et où nous admirions le portrait de Béranger ou la « Prise de la Bastille » en paraphes. Non, non, le versificateur le plus adroit, le rimeur le plus subtil ne mérite pas, pour si peu, le titre de poète. Il lui faut, de plus et surtout, le don, « l'influence

secrète », le génie enfin, — dans le sens latin du mot, — c'est-à-dire la puissance d'inventer et de donner dans ses vers — long poème ou brève chanson — une sensation nouvelle de la vie.

A cet égard, nous avons renoncé l'un et l'autre à certains préjugés de notre jeunesse, et, chez vous, je n'en veux pour preuve que les belles et justes paroles que vous nous avez dites sur Lamartine, à qui, cependant, vous ne devez rien. Nous estimons aujourd'hui que tous les procédés de style et de versification, que tout ce que Théophile Gautier appelait spirituellement ses « gaufriers », n'a pas grande importance. L'essentiel, c'est la pâte qu'on y met, et nous exigeons qu'elle ait une saveur spéciale et surprenante. Nous pensons que si quelques poètes de notre génération ont chance de se survivre, ce n'est pas parce qu'ils auront ingénieusement choisi leurs rimes et respecté toujours la règle de la consonne d'appui, mais bien à cause de la liberté et surtout de la variété de leur inspiration. Contemporains et vieux camarades, nous nous aimons

comme à vingt ans; mais, entre nous, ce classement des hommes d'une même époque en groupes et en écoles nous fait sourire, et nous sentons tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'artificiel. Une réunion de poètes n'est pas un orchestre. Si modeste virtuose qu'il soit, chacun d'eux est trop fier pour se contenter d'une place de chef de pupitre. Le poète est un violon solo et ne joue que sa propre musique. Il doit chanter seul. C'est dans la paix et la solitude de la nuit, quand tous les nids se sont tus, qu'on entend bien le rossignol.

Mais je perds mon temps et je proteste en vain contre l'ordinaire manie de classer les œuvres de l'esprit. Parce que les poètes qui eurent vingt ans vers 1860 partagèrent tous — le philosophe aussi bien que l'élégiaque ou le descriptif — ce goût de la pensée lumineuse, de l'image suivie et de la rime sonore, on continuera à les désigner par la même étiquette, on leur appliquera la théorie du « bloc », qui ne vaut pourtant pas mieux, à mon humble avis, en critique littéraire

qu'en politique. Parnassiens ils furent, parnassiens ils resteront. Et, par un retour auquel ils devaient s'attendre, voici maintenant que ce nom, dont on essaya de ridiculiser leurs débuts, leur est encore jeté avec dédain par une partie de la génération montante.

On ne sait quel vent d'est, chargé de brume germanique, a soufflé sur un groupe de poètes récents. Ils produisent fort peu; mais, la poésie de demain, la poésie de tout à l'heure, qu'ils annoncent par de nombreux oracles, ne sera plus, à les en croire, qu'une musique confuse où quelques initiés pourront seuls entrevoir des symboles obscurs. Ces jeunes gens se montrent particulièrement sévères pour les Parnassiens, qui, restés fidèles à la tradition française, avaient la modeste ambition d'exprimer clairement leur pensée. On m'assure que l'absolue perfection de votre œuvre a trouvé grâce devant ces esthètes impitoyables. Mais ils montrent, à l'égard de quelques-uns de vos contemporains, la férocité des peuplades sauvages envers les vieillards en-

combrants. Ces mœurs de Caraïbes littéraires nous étonnent un peu, nous qui avions, dans notre jeunesse, le respect de nos maîtres et de nos anciens.

Cependant ayons de l'indulgence. La jeunesse, même quand elle est violente et injuste, n'a jamais tout à fait tort. Puisse-t-il sortir, de cette agitation, une œuvre vraiment originale et belle. Nous l'applaudirons de tout notre cœur. Il est vrai qne nous l'attendons depuis de longues années déjà. Mais elle surgira, n'en doutez pas, et alors — s'il faut dire toute ma pensée, — nous nous apercevrons qu'elle ne sera pas très sensiblement différente, quant à la forme, des poèmes d'hier et d'aujourd'hui. Il n'y a jamais, en art, de brutale révolution. Une forme ne se substitue pas brusquement à une autre comme le chemin de fer aux pataches et le télégraphe à la petite poste. L'évolution — car, en pareille matière, le mot progrès serait une hérésie — se fait lentement, par nuances légères. Nous serons éblouis, dans le chef-d'œuvre poétique qui triom-

phera demain — ou plus tard, — par la nouveauté de l'inspiration. Mais je suis bien tranquille, nous n'y trouverons ni rythme boiteux, ni vagues assonances. Le poète aura pu, je le veux bien, assouplir et perfectionner quelque peu le vieux et admirable outil que nous a légué le XVI^e siècle; mais ces beaux vers ressembleront à tous les beaux vers, et auront quand même bien des traits de parenté avec ceux de Ronsard, de Malherbe, de Chénier et de Victor Hugo.

Jeune homme maigre et pâle, qui t'épuises maintenant, chaque nuit, sous ta lampe, à fixer en paroles harmonieuses un nouveau rêve de la vie, génial enfant qu'on saluera bientôt du nom de grand poète, sois sans mépris pour tes aînés. Ne leur rappelle pas — car ils le savent trop bien — que tous les lauriers se flétrissent. Songe, au contraire, qu'ils n'ont vécu que pour cette noble récompense, qu'ils ont pratiqué leur art avec fidélité, tendresse et désintéressement, et que chacun d'eux, au seuil de la vieillesse et dans la mélancolie du déclin, a pourtant le droit de se

dire : « J'ai fait de mon mieux et j'ai beaucoup travaillé. »

Travail et conscience. Ces deux mots résument la destinée de l'homme de lettres exemplaire qui fut votre prédécesseur, et dont vous venez de faire un éloge excellent. Sur son œuvre d'historien et d'écrivain politique, qui vous a permis d'éloquentes digressions, vous ne me laissez rien à ajouter, et vous avez retracé en des termes définitifs son labeur imposant, sa vie honorable et pure. J'ai cependant le devoir d'évoquer encore une fois devant l'Académie la physionomie en même temps si simple et si distinguée de M. de Mazade. Il jouissait parmi nous de l'affectueuse estime de tous, et nous avions plaisir à revoir, chaque semaine, son loyal visage dans nos réunions. Il y venait assidûment. Elles étaient même, je le crois bien, la seule récréation que s'accordât cet infatigable travailleur. Son libre esprit, sa modestie charmante, son goût sûr et fin, ses connaissances étendues, son entretien plein de grâce et d'urbanité nous l'avaient rendu

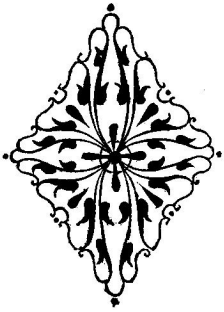
précieux et cher, et il aimait ce milieu où il se sentait aimé.

Vous nous avez surtout entretenus de ses livres, sans insister sur sa persévérante besogne de journaliste. Faut-il en conclure que vous trouvez décevant et même un peu vain le travail des Danaïdes politiques qui versent périodiquement, dans le puits sans fond d'un journal ou d'une revue, leur urne de prose? Vous ne seriez pas seul de votre avis; et l'utilité de cet exercice, surtout en matière de politique extérieure, n'est pas bien évidente. Les Nestors du premier-Paris eux-mêmes, je le gagerais, ne se font pas beaucoup d'illusions sur l'efficacité des conseils quotidiens qu'ils donnent à l'Angleterre ou à la Russie; et l'on ne peut songer sans sourire que, tout récemment, la paix était déjà conclue entre les deux puissances belligérantes de l'extrême Orient, lorsque le paquebot des Messageries maritimes jeta sur les quais de Yokohama les journaux européens qui adjuraient le Japon de ne pas abuser de sa victoire.

Quant à l'influence d'une presse absolument libre sur les affaires intérieures d'un pays, nous savons assez, et plus qu'assez, qu'elle est, au contraire, incalculable. C'est l'honneur de M. de Mazade d'avoir eu entre ses mains une partie de ce redoutable pouvoir, et de n'en avoir jamais usé qu'avec modération, sagesse, indépendance et probité. Collaborateur d'un illustre recueil, qui donne à l'Europe et au monde entier la moyenne de l'opinion en France, il s'inspira toujours, dans ses jugements sur les hommes et sur les faits, des principes les plus libéraux et du patriotisme le plus sincère et le plus éclairé. C'est ce besoin d'équité, c'est ce sentiment profondément et ardemment national, qui donnent aux écrits politiques de notre regretté confrère une valeur durable. Quand les futurs historiens se sentiront égarés au milieu des discours contradictoires, des polémiques violentes, des calomnies et des outrages échangés par l'injustice des partis, ils consulteront les articles de M. de Mazade et ils y verront quelle fut, à notre époque

troublée, la pensée des honnêtes gens et des bons citoyens.

Cet esprit sérieux, grave même, qui ne cherchait qu'à convaincre, avait le goût plus vif pour ceux qui prétendent émouvoir et charmer. Il avait modestement condamné les poèmes de sa jeunesse, mais il garda toujours l'amour des beaux vers. Il avait lu les vôtres et les admirait; et je suis heureux, au moment où vous prenez sa place dans notre Compagnie, de vous apporter, pour ainsi dire, le suffrage posthume de cet écrivain de talent et de ce galant homme.



Aux Élèves
du Lycée Saint-Louis

(5 août 1884)

Jeunes et chers camarades,

PERMETTEZ-MOI de vous appeler ainsi ; car c'est certainement à mon titre d'ancien élève du lycée Saint-Louis que je dois l'honneur d'avoir été désigné par votre excellent proviseur, M. Joubin, et choisi par M. le ministre de l'Instruction publique pour présider cette solennité. Cet honneur, dont je sens tout le

prix, me cause, je vous l'avoue, un peu d'embarras. D'abord, je débute dans ce rôle de Président. Académicien d'hier, je n'ai point l'habitude du fauteuil. De plus, M. Grégoire, dans son discours plein de science aimable et de spirituelle érudition, ne vous a parlé que de tourisme, de voyage et de vacances ; il a, par conséquent, excité votre légitime désir de repos et de liberté. Il faut cependant que, par mon allocution, je retarde encore l'heure où vous pourrez prendre votre volée. Mais rassurez-vous, je vous parlerai bien moins en orateur, que je ne suis pas, qu'en ancien collégien qui n'a pas oublié combien étaient longues quelquefois les harangues de distributions de prix. Je m'engage donc, mes jeunes amis, à être aussi court que possible et à causer quelques minutes seulement avec vous, vivement, rondement, à la française.

Avant tout, j'ai un devoir très doux à remplir. J'ai à vous féliciter de vos succès de l'année dernière, qui sont considérables. Je les ai appris au dernier banquet de l'Association amicale des an-

ciens élèves de notre lycée, où nous en avons salué la nouvelle en levant nos coupes de vin de Champagne. Mais je dois aujourd'hui les proclamer officiellement devant vous. Je vous rappellerai donc que, l'an passé, le Lycée Saint-Louis a obtenu : cinquante admissions à l'École Polytechnique — dont le chef de promotion, le major, comme on dit, et cinq sergents ; — quarante admissions à l'École de Saint-Cyr; cinq à l'École des Mines ; trois à l'École des Ponts ; huit à l'École normale supérieure (section des sciences) ; une à l'École navale ; et quarante-trois à l'École centrale. Au total, cent cinquante élèves, la plupart reçus en très bon rang, ont prouvé une fois de plus que les grandes écoles du Gouvernement sont sûres de toujours trouver au Lycée Saint-Louis de nombreuses et excellentes recrues.

Vous ne vous êtes pas moins distingués au Concours général de cette année. Les vingt-cinq nominations que vous avez obtenues hier, quatre prix, dont deux premiers en mathématiques spéciales ; vingt et un accessits, dont un grand nom-

bre dans l'ordre des sciences, ont montré que vous souteniez dignement la vieille réputation de notre Lycée. Je remarque avec plaisir que la classe de troisième a remporté dix nominations ; c'est d'un bon augure pour l'avenir, et j'adresse mes cordiales félicitations aux maîtres et aux élèves.

Vous le voyez, vos triomphes sont toujours aussi éclatants ; et c'est pour moi une grande joie et une grande fierté de vous en faire part.

Une fierté, ai-je dit, mais à ma fierté se mêle un peu de confusion, car, en ce moment, mes souvenirs d'enfance me reviennent en foule ; car je me rappelle que, lorsque j'étais écolier, j'ai très rarement reçu l'accolade des gros personnages qui présidaient les distributions d'alors, et à l'heure qu'il est, je crois faire un rêve, quand je pense que c'est moi qui suis devenu le gros personnage, chargé de vous distribuer ces prix et ces couronnes. Eh bien, puisque le passé me revient à la mémoire, laissez-moi vous en parler et vous dire comment il se fait que le médiocre élève, dont vous trouveriez difficilement

le nom dans les vieux palmarès, ait gardé une si profonde reconnaissance pour ses maîtres et une si vive tendresse pour la maison où il a grandi.

Ceci se passait, mes jeunes camarades, il y a bien longtemps ; ni le quartier latin, ni le Lycée Saint-Louis ne ressemblaient à ce qu'ils sont à présent. Notre vieux collège d'Harcourt n'avait pas de façade monumentale ; son mur et sa porte d'entrée, tristes comme une prison, se trouvaient dans la rue de la Harpe, une voie étroite, escarpée comme un chemin de montagne, et dont le silence n'était guère troublé qu'aux heures de l'arrivée ou de la sortie des externes. A quelques pas de là, sur une petite place qui n'existe plus, s'élevait l'ancienne fontaine Saint-Michel, dans le goût du dix-septième siècle, sculptée et vermiculée comme une écorce de melon, où je vois encore, sur une plaque de marbre, ce distique de de Santeuil, composé à la gloire de la savante montagne Sainte-Geneviève :

Hoc sub monte suos reserat sapientia fontes ;
Ne tamen hanc puri respue fontis aquam.

C'était là du vieux, du très vieux Paris, et tout le quartier, où restaient beaucoup de maisons à toit pointu et à tourelle d'angle, sentait le moyen-âge. Faut-il le dire ? On retrouvait un peu cette impression d'archaïsme dans l'intérieur du collège, et même jusque dans les études. Nos professeurs, parmi lesquels on comptait beaucoup de vieilles gens, étaient tous très respectueux des traditions, grands observateurs des formes ; ils faisaient leurs cours, la toque sur la tête et drapés dans la robe noire. On cultivait avec amour le vers latin ; le *Jardin des Racines grecques* fleurissait encore.

Je n'évoque point ces choses disparues pour les railler, croyez-le bien. Elles avaient beaucoup de bon. Ces vieux maîtres, aux manières surannées, étaient pleins de bonté paternelle. Si j'ai encore quelques bribes de grec dans un coin de la mémoire, c'est que j'ai su par cœur mes décades ; et c'est peut-être pour avoir inutilement « pioché » mon *Gradus* et fait de détestables vers latins, que j'ai fini par me décider, comme

dit Pancrace, dans le *Mariage forcé,* pour la langue vulgaire et maternelle, et que j'ai écrit en vers français.

Dans ce milieu patriarcal, mon enfance s'est écoulée. Externe paresseux, mais un peu excusable d'être paresseux, parce que j'étais un enfant débile et maladif, je venais, deux fois par jour, au lycée, ayant à peu près fini mes devoirs; mais, toujours en retard, je ne savais pas mes leçons et je promettais à mes parents de les apprendre en traversant le Luxembourg. L'intention était bonne, mais le jardin était délicieux et invitait à la flânerie. Il y avait là, au printemps, de si beaux feux d'artifice de fleurs, et, à l'automne, de si merveilleux couchers de soleil derrière les arbres dépouillés! Ah! le Luxembourg a bien nui à mes études! Les étalages des bouquinistes leur ont aussi fait beaucoup de tort. On en trouvait partout, des casiers bondés de livres, dans ces antiques ruelles du pays latin; et c'est là que j'ai feuilleté, que j'ai lu les poètes, tous les poètes; car alors je n'avais que les joies de l'enthou-

siasme, et pas encore les tristesses du goût. Bref, j'arrivais au lycée avec l'éblouissement de vingt vers de Victor Hugo ou d'Alfred de Musset, admirés à la hâte dans un volume entrebâillé, ou avec une branche de lilas « chipée » à la Pépinière et écrasée entre les pages de ma grammaire de Burnouf. Mais, lorsque j'étais en classe et qu'on me priait de décliner mon verbe grec ou de passer au tableau, plus personne. Je gardais le silence d'un « cancre » ! Et M. Pierron, le bon traducteur des tragiques grecs, qui m'estimait quand même, à cause d'une ode d'Horace, *O fons Bandusiæ, splendidior vitro,* traduite un jour par moi en vers passables, levait les bras au ciel en disant : « Ah ! si vous vouliez ! » Et notre savant professeur de mathématiques s'écriait, avec une conviction profonde et un fort accent du Midi : « Mon *povre* M. Coppée, il vaudrait mieux pour « vous n'avoir pas fait votre première commu- « nion que de ne pas savoir la géométrie ! »

Vous le voyez, mes jeunes amis, je n'ai pas de bien brillants souvenirs de collège à vous racon-

ter; et cependant j'aime mon vieux lycée, je garde un sentiment attendri pour mes professeurs. Pourquoi ? C'est qu'il m'a fallu, par la suite, regagner le temps perdu, reprendre en sous-œuvre l'édifice peu solide de mon instruction, veiller près de la lampe devant les livres jadis dédaignés, et conquérir avec sujétion, pas une studieuse jeunesse, ce que mon enfance, moins négligente, eût pu s'assimiler facilement et comme par jeu. Depuis lors seulement, j'ai compris que, dans toute intelligence, même dans celle d'un artiste, le travail doit être le frère du rêve, et j'ai béni mes anciens maîtres; alors je leur ai été reconnaissant de leurs remontrances, faites d'une voix que leur indulgence naturelle avait peine à rendre sévère; alors surtout j'ai senti germer et fleurir dans mon esprit les semences qu'ils y avaient jetées. Et aujourd'hui, dans mes heures les plus rudes de travail littéraire, quand je me sens succomber dans ma lutte avec la pensée et avec le style, bien souvent une noble et belle page, jadis éloquemment commentée devant moi, mais, hélas ! écoutée

d'une oreille distraite, surgit dans ma mémoire. Le fragment classique, — pure et ferme prose ou vers harmonieux, — est pour moi un précepte et un modèle à la fois ; tout en me décourageant par sa beauté, il m'exalte, me remplit d'ardeur, et ranime l'inspiration défaillante. Je songe alors que ce sont mes vieux maîtres qui ont semé en moi ces admirables fleurs de la pensée humaine et je sens mon cœur déborder pour eux d'une gratitude infinie.

C'est moins à vous que je m'adresse, triomphateurs d'aujourd'hui, qui allez être justement récompensés des efforts de votre laborieuse adolescence, qu'à vos condisciples, moins méritants ou moins heureux. Je voudrais que mon exemple leur fût une leçon d'abord, mais surtout une espérance ; et, tout en les exhortant à finir le mieux possible leurs études, je tiens à leur répéter que des études, même faibles et médiocres, ne sont jamais vaines et infécondes.

Mais je vous ai promis de ne pas vous retenir longtemps, mes jeunes amis, et voilà que je m'ou-

blie à faire presque le pédagogue. Excusez-moi et permettez-moi seulement de vous adresser encore une prière. Le lycée Saint-Louis, je le sais, ne ressemble plus à la vieille maison dont je vous ai parlé tout à l'heure; maintenant c'est chez lui que se recrutent les grandes écoles du Gouvernement; c'est une pépinière de jeunes savants. Faites donc de la science ; faites donc des mathématiques ; faites-en avec passion, avec ivresse ; faites-en jusqu'à la manie. Quand on me dira que l'un de vous, ayant pris, comme l'illustre Ampère, le cuir d'un fiacre arrêté pour un tableau noir, et, ayant commencé à y tracer un problème à la craie, s'est mis à courir après la voiture pour achever sa démonstration, j'applaudirai des deux mains. Faites de la science, mais ne négligez pas absolument les lettres. Gardez dans votre esprit une place pour elles ; gardez-leur, pour me servir de la jolie expression anglaise, le « coin vert », le petit coin où poussent les fleurs de l'imagination, qui parfument la vie et qui l'embellissent. Vous le saurez plus tard, quand vous aurez fait le

rude apprentissage de l'existence. Le bonheur n'est point dans les certitudes ; l'idéal seul, l'idéal qu'on ne peut, hélas ! concevoir et contempler que dans de trop rares moments, en donne l'illusion, et il suffit d'un peu de poésie mêlée à nos sentiments et à nos actes pour accomplir ce miracle consolant. Mettez donc, mes amis, pour le grand voyage que vous commencez à peine, mettez ce viatique de la poésie dans vos pensées et dans vos cœurs. C'est un poète, c'est votre vieux camarade qui vous en prie.

Aux

Orphelines d'Alsace-Lorraine

(Orphelinat du Vésinet. — Mai 1885)

Mes chères enfants,

Vous n'êtes pas pour moi des inconnues. D'abord, je n'ignorais pas l'existence de cet orphelinat; et puis, je vous ai déjà vues, portant ces mêmes costumes qu'aucun de nous ne peut regarder sans un douloureux serrement de cœur, et qui nous font songer qu'ayant perdu vos parents et votre pays, vous êtes deux fois orphelines.

C'était le jour des obsèques de votre bienfaiteur à jamais regretté, M. le comte d'Haussonville. Tout ce que la société française a d'illustre et de choisi était représenté là. Derrière les princes de la maison de France, se pressaient des grands seigneurs, des hommes politiques, une foule de gens considérables à bien des titres. Mais, au milieu de cette imposante réunion, votre présence était, j'ose le dire, ce qu'il y avait de plus touchant. A ceux qui venaient honorer le gentilhomme fidèle à ses convictions, l'historien de haute vue, l'écrivain de la première élite, vos larmes naïves disaient éloquemment que le comte d'Haussonville avait été de plus un ardent patriote et un chrétien d'une inépuisable charité!

Pardonnez-moi d'évoquer dans un jour de fête ce souvenir funèbre. Je devais le faire pour payer de votre part ce tribut de reconnaissance à la mémoire de votre bienfaiteur; je devais le faire encore pour rappeler que si, le jour où vous l'avez perdu, pauvres enfants sans famille

et sans patrie, vous avez pu redouter un surcroît d'infortune et d'abandon, vos craintes ont été bientôt dissipées. Celui que vous pleuriez laissait un fils, en qui revivent ses talents et sa bonté. C'est toujours un comte d'Haussonville dont vous avez à bénir le nom. Il est plus jeune que l'autre, voilà tout; mais autant que l'autre, il mérite que vous l'aimiez comme un père.

Après avoir salué ce protecteur généreux, cet ami qui vous sera fidèle, je tiens à incliner profondément mon respect devant les bonnes sœurs de Saint-Charles, vos chères institutrices. Je ne ferai pas leur éloge, sachant combien leur dévouement est désintéressé et voulant ménager leur modestie. Je leur demanderai seulement la permission de vous parler à ma manière de l'excellente éducation qu'elles vous donnent.

Elles désirent tout simplement faire de vous de bonnes ménagères, et, au premier abord, cela semble assez facile. Mais je sais, moi qui vous parle, ce qu'il faut de mérites de toute espèce et de tout instant pour être une bonne ménagère,

car j'en ai connu une, que j'ai tendrement aimée, et, si vous le voulez bien, je vous parlerai un peu d'elle.

C'était la femme d'un modeste employé de ministère. Elle avait eu huit enfants et il lui en restait quatre : trois grandes filles et un petit garçon. Faire vivre tout le monde avec les modestes appointements du père, quel problème! Car on voulait garder son rang malgré tout; on était fière, on voulait rester une bourgeoise, une « dame ». Eh bien, le courage et les doigts de fée de l'excellente mère suffisaient à tout. Les fillettes avaient des robes fraîches; le petit bonhomme était bien tenu. Il existe encore, ce petit bonhomme, et, bien qu'il ait aujourd'hui dépassé la quarantaine, il se souvient toujours d'un certain caban en étoffe écossaise, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle, dont il était très fier et qui faisait l'envie et l'admiration de ses camarades de la pension Hortus. C'était merveilleux, ce que cette bonne ménagère déployait d'économie, de patience, d'invention, d'activité pour

que sa maison et sa famille lui fissent honneur. Celle qui, lorsqu'on n'était pas trop pauvre, aimait à recevoir quelques parents, quelques amis de son mari, et leur servait le thé avec grâce, s'était levée à cinq heures du matin, comme une servante, et avait quelquefois fait elle-même un petit savonnage, pour que ses filles eussent des collerettes blanches. Il y avait de mauvais moments. Vers la fin du mois, le dîner était souvent très court et très maigre; mais on le servait toujours sur une nappe éclatante, et, en été, on mettait un petit bouquet sur la table, pour la parfumer et la fleurir. Je vous parlerais jusqu'à demain, si je vous racontais tous les tours de force qu'a faits cette pauvre femme, plus encore avec son vaillant cœur qu'avec ses mains laborieuses. Et elle était toujours gaie; elle riait en travaillant, pour communiquer aux siens la confiance et l'énergie dont elle débordait. Que dis-je? aux jours de grande pauvreté, elle redoublait de bonne humeur; et ce logis, où souvent on n'aurait pas trouvé deux écus à faire tinter l'un contre

l'autre, était plein de chansons du matin au soir.

J'ai été le témoin de cette simple et noble vie; et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme, qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est un jour épanouie dans mon cœur et dans mon imagination et que je suis devenu poète. Car, vous l'avez sans doute deviné déjà, le petit bonhomme dont je vous parlais tout à l'heure et qui était si fier de son caban écossais, n'est pas un autre que celui qui a l'honneur de présider votre distribution des prix; et c'est en voyant à l'œuvre sa bien aimée mère qu'il a compris, dès sa première enfance, tout ce que le devoir de la bonne femme de ménage a d'auguste et de touchant.

Pour vous mettre en état de bien remplir ce devoir, les sœurs de Saint-Charles, qui ont pour vous des sentiments maternels, vous donnent de très bons enseignements pratiques. Mais elles font mieux et plus, ces saintes filles, en vous ins-

pirant les vertus essentielles dont elles vous offrent aussi l'exemple.

Elles vous apprennent d'abord à croire en Dieu; elles joignent vos petites mains sous les leurs et elles vous font répéter de belles prières, où vos âmes d'orphelines s'adressent à un père qui est éternel, à une mère qui vous sourit du haut des cieux. Elles vous apprennent encore à avoir confiance dans le lendemain; et ce don sublime de l'espoir, facile à votre âge, jette de profondes racines dans votre cœur, afin de vous soutenir dans les luttes de l'existence, de vous consoler dans ses misères. Elles vous apprennent enfin — et c'est leur œuvre la plus exquise — à vous aimer entre vous, et elles vous préparent à donner plus tard, quand vous vous retrouverez dans la vie, le spectacle le plus doux qui soit au monde, celui de l'amitié d'un humble pour un humble comme lui, celui de la pitié d'un pauvre s'exerçant envers un plus pauvre.

Ces vertus-là, la Foi, l'Espérance, la Charité, le premier catéchisme venu les recommande,

mais on n'y pense jamais assez, mes enfants; et croyez-en un homme dont la pensée a fait le tour de bien des idées et de bien des chimères, ces vertus-là sont le fond même de la sagesse et donnent le véritable secret du bonheur.

L'Espérance!... C'est par ce mot que je veux terminer mon allocution, orphelines d'Alsace et de Lorraine; car je n'oublie pas devant qui je parle; car je sais que, dans vos classes de géographie, on vous montre, sur la carte de France, une tache de deuil. Elle sera effacée un jour, mes chères enfants, n'en doutez jamais, et dites-vous bien que tous, à cet égard, nous gardons au fond du cœur la seconde des vertus chrétiennes, la chère, la précieuse, l'immortelle Espérance!

Devant la Statue
de Victor de Laprade

(A Montbrison, le 17 juin 1888)

Messieurs,

L'Académie française, qui s'honore d'avoir possédé Victor de Laprade et à laquelle il était fier d'appartenir, a chargé son humble successeur d'incliner devant ce monument le souvenir de la Compagnie et de vous dire quelle affectueuse estime elle garde pour l'homme si droit et si pur, quelle fidèle ad-

miration elle conserve pour le noble et haut poète.

J'ai déjà eu l'insigne honneur et le plaisir bien doux de louer solennellement celui dont vous fêtez aujourd'hui l'illustre mémoire et je n'ai pas à recommencer ici un éloge qui n'est plus à faire. Que pourrais-je ajouter, en effet, à ce que tant d'esprits de premier ordre, Villemain, Quinet, Montalembert, Guizot, Vitet, tant d'autres encore, ont pensé, dit et écrit de Victor de Laprade? Je dois donc me borner à rappeler combien son œuvre est excellente, combien sa vie fut exemplaire, et à déposer une palme triomphale de plus au pied de ce bronze, où l'artiste a si bien évoqué la belle et pensive physionomie de votre glorieux compatriote.

Dans ce siècle finissant, où notre poésie nationale a brillé d'un si prodigieux éclat, où tant de cordes d'or ou d'airain ont été ajoutées à la lyre française, où Lamartine a coulé comme un fleuve d'harmonie, où Victor Hugo a soufflé comme une tempête de sublime, aucun poète peut-être,

— je parle seulement ici de ceux qui ont gravi les hautes cimes de l'art — aucun poète n'a su mettre dans ses ouvrages, au même degré que Victor de Laprade, ce mérite suprême, l'absolue et parfaite unité. Nous pouvons d'autant mieux le reconnaître aujourd'hui que l'œuvre est terminée, complète, et que nous la jugeons dans son ensemble, avec le recul nécessaire. Elle nous offre le rare phénomène d'une inspiration sans défaillance et qui n'a pas connu de déclin, d'une inspiration toujours sereine, toujours élevée, toujours mise au service des grands sentiments, des généreuses pensées, qui anime de son souffle puissant et pur la moindre strophe, le moindre vers du poète et qui imprime à toutes ses productions le même caractère de noblesse, de grandeur et de beauté.

Cette unité, qui me frappe et que j'admire chez Victor de Laprade, n'est ni de la monotonie, ni surtout de l'immobilité. Au contaire, son esprit a toujours suivi une marche progressive et n'a pas cessé, par d'heureuses métamorphoses,

de se rapprocher de la perfection. Ceux qui auraient pu craindre qu'il s'attardât dans un panthéisme plein de poésie sans doute, mais un peu brumeux et incertain, qu'il restât absorbé dans le rêve mystique où le plongeait la contemplation de la nature, ont été bien vite rassurés. Ils ont vu l'auteur de *Psyché* et d'*Hermia* devenir délicieusement chrétien dans les *Poèmes évangéliques,* s'enflammer jusqu'à la satire pour la défense de sa foi et de ses convictions, unir dans *Pernette* le drame à l'idylle, trouver, pendant les désastres de l'invasion allemande, des accents inoubliables de douleur et de patriotisme, répandre enfin, dans le *Livre d'un Père,* les mâles et charmantes tendresses de son cœur. C'est ainsi que ce cher poète se transformait en se perfectionnant et, sans jamais déserter l'idéal, s'imprégnait toujours davantage de vie et de vérité, se laissait gagner de plus en plus par les émotions humaines. Le grand chêne avait d'abord exhalé vers le ciel, comme une hymne et comme un encens, les murmures et les parfums de son âme

végétale; mais plus tard, des orages ont agité ses branches sombres, les oiseaux l'ont peuplé de nids frémissants et l'ont empli d'exquises chansons.

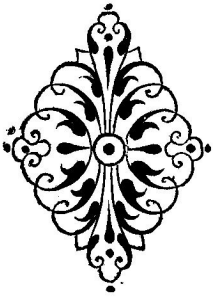
Chez Victor de Laprade, l'existence vaut l'œuvre, la dignité morale égale le don poétique. Homme de tradition et de fidélité, modeste d'esprit, fier de cœur, indépendant surtout et désintéressé, il a vécu toujours selon l'honneur et le devoir; et à l'heure de la disgrâce, je dirais presque de la persécution, il a montré le plus simple et le plus ferme courage. Cette âme virgilienne avait le stoïcisme d'un Caton.

Il est naturel — n'est-il pas vrai, Messieurs? — en parlant de Laprade, de songer aux Montagnes, qu'il a si souvent et si éloquemment chantées, aux montagnes dont il sentait si vivement les beautés grandioses et le charme pur, où il a été enthousiasmé par le lever du soleil répandant sa lueur rose sur les glaciers, où il a été délicatement touché par les petites fleurs sauvages poussant à travers la neige. Eh bien, c'est à la

vie des montagnards que j'emprunterai une comparaison pour définir la gloire de Laprade, s'élevant par degrés, sans secousse, mais avec certitude. Elle me rappelle le pas de l'habitant des Alpes ou de l'ascensioniste, qui semble lent, mais qui est sûr, et qui va toûjours plus haut. Votre poète n'a pas eu les débuts éblouissants de certains autres; il n'a pas connu les succès enivrants, la tumultueuse popularité. Non, il a vécu en solitaire, pour mieux écouter la musique divine qui chantait dans son cœur. Il a pris le chemin le plus difficile, celui qui monte, et il l'a suivi courageusement, sans s'arrêter. Mais, aujourd'hui, il reçoit sa récompense. Tandis que plusieurs de ses rivaux, qui étaient partis en triomphateurs, se sont égarés en route ou sont tombés à mi-côte, lui, il a touché le but, il est sur le sommet. Voici sa statue!

Une statue! Sans doute, l'ancien usage était injuste qui réservait exclusivement ce grand honneur aux rois et aux conquérants; mais on doit convenir aussi que, parfois, dans nos temps

troublés, il a été décerné par des caprices peu durables, par des passions d'un jour. Tel marbre hautain n'a joui que d'un triomphe provisoire; plus d'un bronze pompeux retournera tôt ou tard à la fonte. Mais le poète que voici restera debout sur son piédestal, protégé par le pieux et légitime orgueil de ses concitoyens et par le respect de tous. Cette statue durera, car elle est méritée, et il y a dans son métal des éléments autrement précieux que l'or et l'argent mêlés à l'airain de Corinthe : il y a de l'idéal et de la vertu.



Sur la Tombe d'Émile Augier

(Cimetière de la Celle Saint-Cloud, le 28 octobre 1889)

Messieurs,

Il y a quelques années, à la fin d'un banquet offert à Victor Hugo, Émile Augier, que les écrivains français avaient choisi comme le plus digne de parler au nom de tous, terminait son toast à l'auguste poète par ce simple et admirable mot : « Au Père! »

Au Père! dirai-je à mon tour. Car, dans le

groupe fraternel des auteurs dramatiques, dont je suis ici l'humble interprète, tous les cœurs sont pénétrés d'une douleur vraiment filiale. Oui, à notre père, à notre maître, à notre chef, donnons les fleurs dont nos mains sont chargées, les larmes dont nos yeux sont pleins, et associons notre deuil de famille au grand deuil de la patrie.

Aujourd'hui la France est triste. Elle voit s'éteindre une des plus brillantes étoiles de son ciel intellectuel, et, tout en recueillant avec orgueil et piété l'héritage de chefs-d'œuvre que lui lègue Émile Augier, elle dit adieu à l'un de ses meilleurs fils.

Français! il l'était par excellence, celui qui ressemblait au roi béarnais, dont il avait le rare sourire, tout ensemble fin et loyal. Français! il l'était par toutes les vertus de notre race, esprit, bravoure, bonté. Français! il l'était surtout par son probe et mâle génie.

Ce fut la nuit, en secret, à la lueur de quelque honteuse lanterne, que, le 17 février 1673, dans

un coin perdu du cimetière Saint-Joseph, on enfouit le corps de Jean-Baptiste Poquelin. Mais, invisible et présente, la Muse de la France était là. Les temps sont meilleurs, sans doute, où peuvent se réunir autour du cercueil d'Émile Augier, parmi la pompe et les honneurs mérités, la reconnaissance des Comédiens qui personnifièrent ses créations magistrales, la fierté de l'Académie française dont sa présence fut si longtemps l'ornement, tant de douleur, tant d'amitiés, tant d'admirations! Mais il convient de prononcer immédiatement après le nom de l'auteur du *Bourgeois gentilhomme* celui de l'auteur du *Gendre de M. Poirier,* et d'évoquer la figure voilée de la France devant la dépouille d'un poète qui a si hautement honoré l'esprit national et qui a servi avec tant de force et d'amour la raison, la justice et la vérité.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je retrace devant vous la carrière du maître que nous pleurons. Elle a été heureuse et glorieuse. Son temps fut juste pour lui. Depuis la *Ciguë,*

pure œuvre d'art qui résume toute la grâce antique, comme une statuette sortie, intacte et exquise, des fouilles d'Olympie ou de Tanagra, depuis la *Ciguë* jusqu'à cet émouvant et robuste drame des *Fourchambault*, qui naguère encore secouait tous les cœurs, Émile Augier n'a compté que d'éclatants succès. Que, dans *Gabrielle*, qui est une comédie d'une haute moralité, il mît hardiment dans la bouche de personnages contemporains le ferme alexandrin du XVII^e^ siècle; que, dans l'*Aventurière*, il fît passer, à travers ce même vers classique, le souffle du lyrisme et de la fantaisie; que, pris d'une vertueuse indignation, il marquât, dans le *Mariage d'Olympe*, la fille triomphante avec le fer rouge de la satire; qu'après un regard épouvanté sur les progrès d'un luxe corrupteur, il dénonçât la courtisane mariée, la lionne pauvre; — toujours il nous faisait admirer et applaudir des œuvres d'une composition solide et harmonieuse, d'un intérêt poignant et irrésistible, où l'action et le dialogue courent, de l'exposition au dénouement, dans

une seule et large coulée d'éloquence et de verve, où les répliques se croisent et se heurtent avec des chocs et des éclairs d'épées. Œuvres parfaites, nourries de force comique, où l'émotion et le rire jaillissent des entrailles mêmes du sujet, de la logique des situations, de l'humanité des caractères; œuvres exemplaires, toujours inspirées par la morale la plus hautaine et l'absolu mépris des préjugés, et qui font reculer, comme devant un éblouissant miroir, tous les mensonges et toutes les hypocrisies.

Si succinct que soit l'éloge que je puisse faire en ce moment du théâtre d'Émile Augier, je commettrais cependant un impardonnable oubli, si je n'en mesurais pas d'un regard la portée sociale.

Esprit sincèrement démocratique, fils d'une Révolution dont l'effort vers un idéal de justice doit faire oublier les excès, Émile Augier avait constaté, avec une tristesse amère, combien cette Révolution avait été incomplète dans ses conséquences et quelles inégalités elle avait laissé

subsister entre les hommes. Aussi a-t-il mis le doigt sur la plaie de la société moderne en signalant, en attaquant, avec autant d'insistance que de générosité, l'inique et monstrueux pouvoir de l'argent.

Relisez d'un trait, à ce point de vue, les comédies d'Augier. Le type dont elles nous offrent le plus de variétés, celui que le satirique se plaît à poursuivre de ses traits les plus cruels, c'est le bourgeois plein d'or et de vanité, dont la sottise égale la mauvaise foi, c'est le parvenu sans scrupule, persuadé que la richesse tient lieu de mérite et d'honneur. Qu'il se nomme Charrier, Roussel, Maréchal, Guérin, Poirier même, ce personnage incarne et symbolise l'aristocratie de l'argent qui pèse sur le monde bien plus lourdement que la noblesse d'autrefois. C'est si bien là l'opinion du poète, que lorsqu'il met en scène des gentilshommes, il ne dissimule pas son indulgence. Certes, il condamne l'ancien régime, mais sa sympathie pour les vaincus est manifeste, et, tout en raillant leurs ridicules, il leur laisse tou-

jours de la dignité ou du moins quelque grâce. Pour le parvenu, au contraire, il est impitoyable. Il semble deviner un péril prochain dans le scandale si fréquent des fortunes mal acquises, et, pour mieux éclairer cette redoutable question, il a jeté sur elle le jour puissant de l'antithèse. A côté de l'enrichi, du triomphateur indigne, il a montré son ennemi naturel, le déclassé, et il en a tracé un portrait impérissable. Giboyer, c'est l'homme pauvre et instruit, mourant de faim avec un diplôme dérisoire dans la poche de son habit râpé, c'est l'intelligence vassale du sac d'écus. Prenez garde à ce bohème! Le poète, généreux pour ceux qui souffrent, lui a laissé au cœur un grand sentiment, l'amour paternel. Mais combien de Giboyers n'y portent que de la révolte et de la haine! Prenez garde à ce bohème! Derrière les ironies effrontées de Figaro, gronde l'orage de 93. Derrière le rire de forçat de Giboyer, n'entendez-vous pas les feux de pelotons de la Commune? Ici l'auteur des *Effrontés* eut le don de prophétie, fut vraiment le *vates* antique.

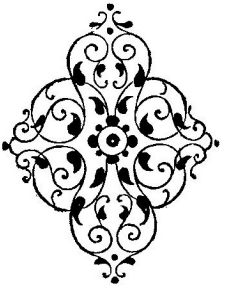
Hélas! il y a toujours des riches égoïstes et durs, il y a toujours des pauvres cyniques et envieux. Le problème n'est pas résolu. Du moins Augier l'a-t-il courageusement posé. Ce sera son éternel honneur.

Ce théâtre excellent, qui contient tant de profondes vérités, tant de salutaires enseignements, se recommande encore à notre admiration par un don suprême qui lui assure la durée, par la force et la beauté du style. Sobre, énergique, concis, tout en muscles, le style d'Augier, surtout d'Augier prosateur, garde toujours, sous ses vives couleurs, sous ses pittoresques expressions puisées à la source mère, dans la géniale langue du peuple, cette ferme syntaxe à qui l'on peut appliquer le mot d'Ingres sur le dessin, en disant qu'elle est la probité de l'art. Celui qui a su donner à son verbe tant de relief, d'originalité et de puissance, peut attendre en paix le verdict définitif de la postérité; elle le placera parmi les classiques français.

C'est sur ce mot que j'inclinerai une dernière

fois devant ce cercueil la douleur de la Société des Auteurs dramatiques.

Adieu, Maître! Nous te saluons devant le grand mystère, que tu as aujourd'hui pénétré. Mais nous t'y voyons disparaître avec confiance, sûrs que nous sommes que tu entres à présent dans le séjour de gloire, de lumière et de certitude, où vont les justes, où vont les nobles cœurs et les grands esprits, et au seuil duquel Molière, ton aïeul, te tend les bras.



Aux Élèves

du Lycée Janson de Sailly

(30 juillet 1892)

Jeunes élèves,

DANS son remarquable discours, M. Émile Faguet a glissé pour moi quelques très aimables paroles, et mon premier devoir est de l'en remercier. Mais voici que je me rappelle que votre éminent professeur est aussi l'un des jeunes maîtres de la critique contemporaine, et que je suis, par conséquent, l'un de ses

justiciables. Si j'applaudissais, autant que j'en ai le désir, les bonnes et belles vérités qu'il vient d'exprimer, n'aurais-je pas l'air de chercher à le séduire et à me ménager sa clémence pour mes ouvrages futurs ? De plus, je me méfie du peu de latin qui me reste et je n'ai pas la ressource d'envelopper mon compliment, comme il a fait pour le sien, dans une jolie citation, afin de louer en lui le brillant orateur tout en gardant une attitude décente devant le juge. Enfin, et c'est ce qui redouble mon embarras, je ne me sens pas qualifié pour répondre à un discours sur la rhétorique, moi qui n'ai pas fait la mienne. Car, pour la deuxième fois que j'ai l'honneur de présider une distribution de prix dans un lycée parisien, je dois commencer par ce pénible aveu. Je suis une espèce d'ignorant, qui ai complété de mon mieux, c'est-à-dire assez mal, de très médiocres humanités, et j'éprouve une sincère confusion à occuper la place d'honneur, ne fût-ce qu'un instant, parmi tant de maîtres, que dis-je ? parmi tant d'élèves, qui en savent beaucoup plus long que moi. « Les

premiers seront les derniers, » dit l'Écriture. Ici, l'un des derniers d'autrefois est le premier d'aujourd'hui, et il en est vraiment honteux. Jeunes lauréats qu'on invitera, dans un moment, à monter sur cette estrade, ne soyez pas éblouis par les palmes vertes de mon uniforme et par le glaive inoffensif qui pend à mon côté. Je suis indigne de vous couronner. Ce n'est pas l'amitié de votre excellent censeur, M. Favre, ce n'est pas la bienveillance de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui m'ont désigné pour cette présidence; c'est une de ces ironies dont le sort est prodigue. Vous allez être récompensés sous mes yeux pour vos succès dans des études que j'ai mal faites ou que je n'ai pas faites du tout; et ce jour, qui restera pour vous glorieux et triomphal, n'évoque, dans ma mémoire d'ancien collégien, qu'un souvenir, assez agréable d'ailleurs, c'est qu'il était la veille des vacances.

Entendons-nous bien. Je serais désolé qu'un seul d'entre vous, mes jeunes amis, prît sur moi le mauvais exemple et cherchât, dans les inno-

centes plaisanteries que j'ose me permettre, une excuse à son manque de zèle et d'application. Le poète, voyez-vous, doit toujours être considéré, si humble soit-il, comme une exception, comme un monstre spécial. Il peut avoir été, dans son enfance, un écolier rêveur et distrait, il peut même, à la rigueur, n'avoir pas fait de rhétorique, et devenir tout de même un poète. La poésie est comme la graine des fleurs champêtres, que le vent sème à son gré. Mais il ne faut pas, dans une moisson, trop de bleuets et de pavots sauvages. Pareille au sage cultivateur qui désire, avant tout, de beaux épis, l'éducation publique cherche avec raison à faire d'abord de vous des travailleurs et des hommes utiles. C'est son devoir et c'est son honneur.

Mais si, par hasard, un germe d'inspiration poétique existait dans un des jeunes fronts groupés devant moi, c'est surtout à cet enfant prédestiné que je conseillerais de se nourrir du pain des forts, de s'armer d'instruction classique. C'est

à lui que je dirais combien j'ai regretté d'avoir négligé mes premières études, de n'avoir pas, dès le début, appris à apprendre, et combien, plus tard, il m'a fallu de peine et d'effort pour réparer, tant bien que mal, le temps perdu. C'est surtout ce jeune homme que je conjurerais de se pénétrer du génie latin, du génie français, et de s'emplir pour toujours le cerveau d'éclatante lumière. C'est à lui que je recommanderais de recueillir précieusement la parole des professeurs de cette maison, encore nouvelle, mais illustre déjà, où sont appliquées toutes les réformes, où sont réalisés tous les progrès de l'enseignement moderne. Les excellents maîtres du lycée Janson de Sailly donneront au futur poète — qui en aura besoin plus que tout autre — ces bonnes habitudes de pensée et de style, cette discipline de l'esprit qui n'exclut aucune fantaisie et aucun caprice, cet ordre intellectuel qui permet toutes les libertés. Ils lui enseigneront, ou plutôt — comme l'a dit si finement M. Faguet — ils susciteront en lui cet art de la composition qui ne nuit pas plus à

l'originalité qu'un tuteur n'empêche un rosier de fleurir.

L'un de vous, jeunes gens, sera-t-il poète un jour? Qui le sait? Je le désire pour les lettres, sans oser toutefois souhaiter formellement à aucun de vous ce don exquis et amer. Ce que je vois bien, par exemple, c'est que vous attendez tous avec impatience l'instant où l'on vous donnera, selon une charmante expression de notre langue, la clé des champs. En pareille circonstance, je ne dois pas oublier que les meilleures allocutions sont les plus courtes. Permettez-moi cependant d'adresser encore quelques mots de sympathie à un enfant que je connais bien, puisque jadis je lui ressemblais comme un frère, à l'enfant qui n'aura pas de prix.

Il est là, pensif, un peu triste ; car ses parents, si indulgents et si tendres qu'ils soient, vont lui faire un peu la moue. Mais je lis dans son âme. Aucun sentiment bas n'y habite. Tout à l'heure, quand nous couronnerons ses condisciples plus méritants, il applaudira en toute sincérité, de

toutes ses forces. Bien plus, il s'est lié, probablement, avec l'un de ses brillants camarades par une de ces amitiés si franches, si pures, si désintéressées, comme on n'en contracte que dans l'adolescence, qui en sont le charme et l'honneur, et qui ne s'altèrent jamais. Et devant les succès de son ami, l'enfant qui n'aura pas de prix sera plein de joie et d'orgueil.

O cher enfant, souviens-toi toujours de cette belle heure de ta vie, de cette heure de noblesse et de générosité. Bientôt, tu seras un homme. Jeté dans une société, qui est dure, tu verras autour de toi d'âpres rivalités, des luttes impitoyables. Travaille, fais ton chemin, va vers tes ambitions légitimes. Mais prends garde à l'envie ; c'est le mal moderne. Ne la laisse pas empoisonner ton cœur. Celui qu'offense le mérite ou le bonheur d'autrui est si vil et si malheureux ! Cultive en toi le respect des supériorités vraies, la faculté d'admirer ; il n'en est pas de plus douce. En un mot, conserve toujours un peu de cet honnête instinct d'écolier

qui te fait acclamer aujourd'hui tes compagnons justement récompensés, et, quelle que soit la part que te réserve la fortune, tu seras un brave homme et un bon citoyen.

Aux

Enfants de l'École primaire

de Mandres (Seine-et-Oise)

(7 août 1892)

Mes chers enfants,

BIEN que je sois nouveau venu dans votre pays, déjà, sans doute, vous me connaissez. Les dimanches et les jeudis, quand vous avez congé, vous me rencontrez en promenade dans vos belles campagnes, et, comme vous savez que je me promène aussi les autres

jours, jours où vous êtes en classe, vous vous dites, j'en suis sûr : « Ce monsieur est bien heureux de pouvoir ainsi continuellement faire l'école buissonnière. » Or, je ne veux pas vous donner le mauvais exemple et je commence par vous apprendre qu'il y a des gens singuliers qui travaillent tout en marchant et en arpentant des kilomètres.

On les appelle des poètes. Vous n'ignorez pas ce que c'est qu'un poète. Les excellents maîtres qui ont la noble mission de vous instruire, et qui s'en acquittent avec tant de mérite et de zèle, vous ont certainement lu des vers et vous en ont même fait apprendre par cœur. Je le parierais, tout au moins, pour ceux d'un certain La Fontaine, qui, lui aussi, cherchait ses rimes en flânant à travers champs. Il faut croire que ce procédé de travail a du bon ; car La Fontaine n'est plus de ce monde depuis plus de deux cents ans, et vous savez son nom, mes enfants, et vous êtes amusés par ses délicieuses fables, qui, lorsque vous serez grands, vous charmeront encore davantage et vous donneront à réfléchir. Je ne suis rien, je suis

moins que rien à côté de celui-là, qui est un des plus profonds et charmants génies que la France ait enfantés, et je n'évoque son souvenir que pour vous faire comprendre que la plus haute ambition d'un poète, la plus belle récompense qu'il puisse rêver, c'est que son nom soit connu, c'est que ses vers soient récités, longtemps après sa mort, dans une humble école de village. Alors et seulement alors, le poète entre dans la gloire et dans l'immortalité.

Je ne suis, moi, qu'un immortel pour rire, un académicien ; et, cette fois, j'ai bien peur que vous ne sachiez pas au juste ce que c'est qu'un académicien. Si vous vous en êtes informés, on vous aura répondu, je suppose. que c'est un monsieur très instruit qui travaille à la confection d'un gros dictionnaire de la langue française. L'auteur d'un dictionnaire ! Voilà de quoi inspirer le respect à des écoliers. Par égard pour mes confrères, qui sont, en effet, des hommes de grand savoir, je me garderai bien de rien dire qui altère en vous ce sentiment. Mais la vérité me force à

vous avouer que nous sommes quarante à préparer ce fameux dictionnaire, que nous y travaillons depuis bien longtemps, qu'il est loin d'être fini ; et la modestie veut aussi que j'ajoute que, parmi ces quarante savants, je suis, à coup sûr, le plus ignorant. Je le suis d'abord parce que je n'ai plus l'heureuse mémoire de votre âge et que je ne pourrais pas réciter comme vous, par exemple, la liste des départements avec leurs chefs-lieux, ou la table de Pythagore ; mais, ce qui est plus grave, je suis ignorant de choses encore plus simples, encore plus essentielles, de choses, mes chers enfants, que vous pourriez m'enseigner. Et, si vous m'interrogiez, dans une de mes promenades devant les riches moissons de la Brie, vous seriez stupéfaits de vous apercevoir qu'un académicien est capable de confondre le seigle avec le froment et le sainfoin avec la luzerne.

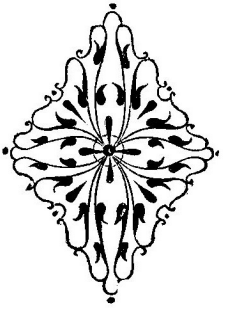
Mais, si peu digne que je sois de la première place — ici ou ailleurs — je suis cependant très heureux de l'occuper aujourd'hui au milieu de vous et de vos parents ; car c'est une occasion

pour moi de remercier publiquement les habitants de Mandres du cordial accueil qui m'a été fait et de la discrète sympathie dont je me sens entouré dans ce joli pays, qui n'est qu'à sept lieues de Paris et où il y a des champs de roses comme à Constantinople. Parisien resté trop longtemps loin de la nature et de la vie des champs, et qui me prends, sur le tard, d'un vif amour pour elles, je reçois ici, tout comme vous, mes enfants, et malgré mon demi-siècle, de très utiles leçons. Non seulement je saurai bientôt, je l'espère, distinguer une récolte d'une autre, mais, ce qui vaut mieux, j'apprends à aimer, en le voyant de plus près, le peuple des campagnes. Je constate, chaque jour, tout ce qu'il y a en lui d'amour du travail, de modération dans les désirs, de sage économie, de patience, de simplicité, en un mot de précieuses et fortes vertus, dont vous hériterez de vos pères, mes chers enfants, et qui feront de vous d'honnêtes gens et de bons Français.

De bons Français ! Oh ! cela, j'en suis sûr, car j'en ai eu tout de suite la preuve, l'automne der-

nier, peu de temps après mon installation à Mandres. Notre commune dut alors recevoir, pour vingt-quatre heures, ce beau régiment de cuirassiers qui revenait des grandes manœuvres. Rappelez-vous. Ce fut une fête dans le village. On se disputait les soldats. C'était à qui courrait le plus vite chercher un bon morceau à la boucherie, une vieille bouteille derrière les fagots du cellier. Et vous n'étiez pas les moins joyeux, vous, les petits garçons, auprès de ces grands cavaliers qui prenaient place à la table de famille et qui vous laissaient jouer avec la dragonne de leur sabre. Ce spectacle m'a réjoui l'âme. Ici, la foi patriotique est intacte. Hélas ! depuis quelque temps, nous entendons bien souvent répéter devant le peuple des villes que la haine entre les nations est une honte pour l'espèce humaine, que la guerre est abominable, que l'impôt du sang est affreux. Qui dit le contraire, bon Dieu ? Qui ne souhaiterait pour l'humanité un autre idéal que le triomphe de la force et des armes ? Par malheur, la paix entre les hommes est un rêve, ou,

du moins, pour longtemps, bien longtemps, pour toujours peut-être, elle ne sera qu'un rêve, et un rêve dangereux. Je sais bien que ceux qui s'abandonnent à cette décevante illusion marcheraient au feu, comme les autres, au premier roulement de tambour. Mais qu'ils sont coupables, qu'ils peuvent faire de mal, les insensés qui, au nom de pareilles chimères et dans le péril où nous vivons, prononcent des paroles susceptibles d'affaiblir la solidarité nationale et la vertu militaire de notre race ! Beaux parleurs pleins de vent, faux prophètes de la concorde universelle, la vérité est ici, dans les campagnes, dans le tuf profond du pays. Elle est dans le généreux instinct de ce paysan qui arrête un soldat qui passe, pour trinquer avec lui à la santé de la France ; car cet esprit droit et convaincu, car ce cœur simple sent avec ardeur que le dévouement à la patrie et le sacrifice au drapeau sont la loi, le devoir, le salut et l'honneur.



Devant le Monument de Théodore de Banville

(Jardin du Luxembourg, le 8 novembre 1892)

Mesdames, Messieurs,

Au lendemain de la mort de Théodore de Banville, notre ami Catulle Mendès, toujours si noblement passionné pour la poésie et pour les maîtres, exprima aussitôt ce pieux et charmant désir de voir le buste du poète disparu orner le jardin du Luxembourg. Ce désir a été réalisé sans retard. Entre amis,

discrètement, une souscription fut ouverte, à laquelle ont contribué généreusement l'administration des Beaux-Arts, les Sociétés littéraires dont Banville faisait partie, la Société des Gens de lettres, la Société des Auteurs dramatiques, la Comédie-Française dont il a enrichi le répertoire, l'*Écho de Paris* qui s'honorait de sa collaboration, bien d'autres encore. MM. les questeurs du Sénat s'empressèrent d'accorder l'emplacement que nous désirions. Deux artistes de grand mérite nous prêtèrent, avec un entier désintéressement, leur précieux concours. Il nous suffisait de prononcer le nom de Théodore de Banville pour grouper autour de notre entreprise toutes les bonnes volontés. Celui au nom de qui nous nous présentions était si bon! Il avait laissé à tous un si tendre souvenir! C'est le propre de la bonté, non seulement de se faire aimer, mais d'obtenir qu'on s'aime autour d'elle et de répandre dans tous les cœurs qui l'approchent un germe de bienveillance et de sympathie. Nous n'avions, je le répète, qu'à prononcer le nom de

notre maître et ami, et chacun nous souriait. Nous demandions un service et on nous disait merci. Et, aujourd'hui que notre œuvre est achevée, il me semble que j'ai à peine besoin d'exprimer notre reconnaissance, pourtant si sincère, à ceux qui nous ont aidés, et que ce sont eux, au contraire, qui nous savent gré une fois de plus d'honorer la mémoire de Théodore de Banville et de les réunir devant sa douce et glorieuse image.

Il fut un vrai poète, et c'est à dessein que j'emploie, d'abord, pour le louer, cette simple épithète. Certes, nous avons, dans la circonstance présente, le droit et le devoir de n'être pas modestes pour celui qui fit toujours preuve de la plus exquise modestie. Mais on a tellement abusé des expressions élogieuses qu'elles sont dépréciées comme les anciens assignats. Ce ne sont pas les termes excessifs qui peuvent flatter la délicate mémoire de Banville; c'est le mot juste. Il fut un vrai poète, et rien n'est plus rare. Tel peut faire figure de grand artiste et donner même

l'illusion du sublime, qui n'est pas un vrai poète. Car on obtient beaucoup, à force de volonté. Les secrets de la métrique sont loin d'être impénétrables. L'éloquence n'est souvent que de la rhétorique. L'émotion elle-même, l'émotion sacrée, peut être feinte, et il y a de fausses larmes comme il y a de faux diamants. Mais ce qui ne s'acquiert pas, ce qui est au-dessus du travail, de l'effort, de la patience, de l'art même, c'est le don, le « génie », dans le sens latin du mot. Cette puissance mystérieuse, Théodore de Banville l'a possédée au degré suprême, cette flamme intime a brûlé en lui sans jamais diminuer ni s'éteindre. Et c'est pourquoi il est un vrai poète ; c'est pourquoi, chez lui, l'inspiration et la forme sont d'une égale originalité ; c'est pourquoi l'on ne peut ouvrir son livre, à n'importe quelle page, sans s'écrier : « C'est du Banville ! » et sans y admirer cette verve de feu, ce lyrisme qui court et bondit avec la liberté d'un torrent, ces cris de folle allégresse, ces pathétiques sanglots de douleur et d'amour, cette aisance joyeuse dans la produc-

tion, où les rythmes et les verbes semblent lui obéir comme des oiseaux charmés.

Mais à ses élus, à ses préférés, la Muse n'accorde pas seulement l'inspiration ; elle leur donne aussi la candeur des sentiments, l'ingénuité du cœur. Elle fait d'eux des êtres singuliers que n'endurcissent pas les coups du sort, et qui gardent, jusque sous les cheveux blancs, leur indignation devant le mal et l'injustice, leur pitié devant la souffrance, leur enivrement devant la beauté, l'héroïsme et le génie. Théodore de Banville fut au premier rang dans cette élite de l'humanité. Oui, ce Parisien, qui avait vu tant de gens et de choses, traversé tant de milieux, qui connaissait toutes les ironies et toutes les misères de l'existence, ce sage qui n'était dupe d'aucune grimace et d'aucune hypocrisie, ce causeur incomparable qui, d'un mot, faisait tomber tous les masques de la comédie sociale, avait conservé l'enthousiasme juvénile pour tout ce que la nature et l'homme offrent de spectacles sublimes ou touchants. Toute son œuvre

en est la preuve. Il admirait la beauté avec les yeux ravis d'un enfant; il s'exaltait devant la grandeur et la vertu avec la généreuse chaleur de la jeunesse. Et ce n'était pas chez lui l'indulgence sereine de l'homme qui a beaucoup vécu et senti, mais qui, ayant le cœur bon, est encore rendu meilleur par l'expérience et par l'âge. Non, c'étaient, en vérité, les attendrissements, les colères, les émotions du jeune homme dans toute leur fraîcheur et toute leur naïveté! Par le divin privilège de la poésie, son esprit et son cœur ont toujours eu vingt ans.

C'est ainsi que fut Théodore de Banville. Il a travaillé sans relâche, seulement pour l'amour du laurier, comme il l'a dit lui-même; il a cru à tous les beaux mythes, à toutes les nobles chimères, et il a vécu une vie enchantée devant la radieuse féerie qui se jouait dans son cerveau. Dans ses *Cariatides* et dans ses *Exilés*, il a été l'égal des plus grands; il a créé un comique nouveau dans ses *Odes funambulesques*, il a donné, avec son *Gringoire*, un chef-d'œuvre à la scène

française. Rien de plus parfait que ses poèmes à forme fixe, charmants jeux de rimes qui n'appartiennent qu'à nous, qu'à notre génie national. Enfin, dans ses vers, dans son théâtre comme dans ses innombrables poèmes en prose, il a semé en prodigue l'invention, la couleur, le pittoresque, l'esprit et la grâce. Certes, en ce XIX^e siècle français, qui est vraiment trop modeste, car il est incontestablement le premier dans l'ordre lyrique, la postérité choisira pour Théodore de Banville une place d'honneur. Mais je sais déjà celle qu'il occupe au milieu du groupe fraternel de tous les maîtres de la parole rythmée. Celui qui chanta si divinement l'amour et qui dompta selon sa fantaisie les mètres rebelles est assis désormais, dans le paradis des poètes, à côté d'Ovide et de Ronsard.

Maître bien-aimé, qui gardas un culte si touchant pour tes aînés, c'est avec un tendre respect que te rendent hommage aujourd'hui ceux qui sont venus après toi et pour qui ta vie et ton œuvre resteront une leçon et un exemple. Quant

à moi, dont tu savais le sentiment filial, j'éprouve une émotion très douce et très profonde en saluant le premier ton image dans ce beau parc, où tu as promené si souvent tes rêveries, où tous les lilas te connaissent. C'est le jardin des amoureux. Près de ton monument, au mois de mai, ils se donneront leurs rendez-vous, et trouveront que la place est bien choisie pour leur poète, devant les fleurs, ses amies, entouré de ses frères, les oiseaux.

Enfin, par les nuits claires, quand ton buste rêvera parmi le frais silence et la solitude parfumée de roses, il verra passer dans le ciel une constellation qui a la forme et qui porte le nom de la Lyre. O poète ingénu qui n'as vécu que pour elle, les astres te reconnaîtront; et la Lyre caressera plus doucement ce marbre pur du sourire de toutes ses étoiles.

Devant le Monument d'Eugène Delaplanche

(Cimetière du Père-Lachaise, le 7 mai 1893)

DEVANT ce buste où l'un des élèves les plus distingués d'Eugène Delaplanche a fait revivre son cher et loyal visage, vous n'attendez pas, Messieurs, que je vous parle longuement de l'excellent homme et du noble artiste, à qui nous prouvons aujourd'hui que notre amitié et notre admiration sont demeurées fidèles. Je vois parmi vous des maîtres qui seraient seuls qualifiés pour louer dignement

l'œuvre d'un tel maître, et tous, vous sauriez aussi bien et mieux que moi rappeler le charme de sa personne et les qualités exquises de son cœur. Mais, parmi ses intimes, je suis celui dont l'outil de travail est une plume; et la page que vous m'avez demandée sur notre ami, j'ai tâché de l'écrire telle que son goût délicat et sa charmante modestie l'eussent souhaitée, c'est-à-dire sincère et cordiale, et dans l'émotion de nos souvenirs.

Né à Belleville, rue des Rigoles, Eugène Delaplanche était un enfant, — disons le mot, — un gamin de Paris. Il avait du peuple de nos faubourgs la vive sensibilité, l'intelligence souple et rapide, l'imagination pittoresque, l'esprit naturel et primesautier. Il en avait aussi l'enthousiasme ardent et naïf pour toutes les grandes idées, tempéré pourtant par un fond de scepticisme devant ceux qui les expriment et parfois les exploitent. Tel est le Parisien, prêt à se faire tuer pour un drapeau, en riant parfois de celui qui le porte.

Vous vous rappelez Delaplanche dans son atelier, quand il causait avec un camarade, sans perdre de vue le modèle ni cesser de rouler sa boulette. Il parlait peu, semblait absorbé dans son travail; mais, tout à coup, il tournait la tête vers le visiteur, une gaieté dans le regard, un sourire sous la moustache, et il lâchait alors à demi-voix, sans avoir l'air d'y toucher, un mot qui faisait balle, une phrase mordante et décisive, une vérité toujours formulée par une image juste et comique. Mais ces jolies trouvailles de son esprit, que vous pourriez citer par centaines, ne se trompaient jamais de but et ne frappaient que les ridicules et les vanités. Car Delaplanche avait une âme généreuse et un cœur d'or. Que de fois je les ai vus, ces yeux pleins d'ironie, briller de la flamme de l'admiration ou se mouiller des douces larmes de la pitié.

Un enfant du faubourg, vous dis-je, ayant gardé sous la culture de l'âge et de la vie les touchantes candeurs et les charmantes malices du peuple de chez nous! Tout en lui était de na-

ture et d'instinct. Sa vocation fut de celles qui se révèlent par des croquis en marge des cahiers de l'école primaire. Il fut artiste, il fut statuaire, malgré tous les obstacles, malgré toutes les privations, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, parce que l'Esprit souffle où il veut, parce que le papillon du génie se pose où il lui plaît, parce que Gavroche avait, cette fois-ci, l'impérieux caprice d'être apprenti chez Phidias, parce que le gamin de Belleville se sentait des mains athéniennes, en un mot, parce que ce fils de pauvres plébéiens avait, au degré suprême, le don des arts plastiques et l'amour de la beauté.

Vous parlerai-je de ses œuvres? Encore une fois, je ne me permettrai pas de les juger en présence de tant d'illustres artistes, et d'ailleurs, je n'ai rien d'un esthète. Mais le Beau m'émeut, et j'ai senti la secousse, le frisson qu'il donne, devant l'*Éducation maternelle* de Delaplanche, qui est une haute pensée revêtue d'une forme simple et puissante, devant son *Ève*, qui est la Force, devant sa *Sainte Agnès* qui est l'Innocence, de-

vant sa *Danseuse*, qui est la Grâce, devant sa *Musique*, qui est l'Inspiration.

Les beaux groupes et les harmonieuses statues de Delaplanche, ses bustes pleins de vie, sont l'ornement et la fierté de nos places publiques, de nos édifices et de nos musées. Dans l'admirable école de sculpture dont est fière la France contemporaine, il occupe une place d'élite et l'avenir l'y maintiendra.

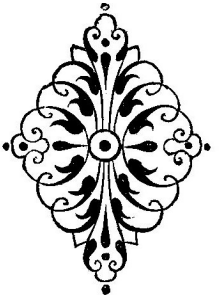
Pour accomplir cette œuvre considérable, à laquelle l'injuste Mort a mis fin si prématurément, Delaplanche a déployé — ne l'oublions pas, Messieurs, — une longue patience et un grand courage. Car sa vie fut longtemps difficile et précaire. Je ne parle pas de ses premiers débuts. Presque tous les artistes ont eu la même jeunesse. Beaucoup de misère embellie et consolée par beaucoup de rêve, de bonne humeur et d'espérance. Mais déjà mûr, à son retour de Rome, après les années de calme et insoucieux travail à la Villa Médicis, notre ami a traversé de mauvais jours. Pour gagner son pain, pour

subvenir aux dépenses toujours assez lourdes de la profession, ce vaillant homme dut se résigner souvent à faire des journées, comme un artisan, chez les fabricants de bronzes et chez les orfèvres. Dans ces dernières années seulement, il eut des ressources suffisantes, mais encore bien modestes. Nous avons été témoins de sa vie, auprès de son excellente femme, de sa digne veuve, dont nous admirons tous la belle douleur. Ils nous ont alors montré, l'un et l'autre, quelque chose de très beau et de très rare, la vertu qui s'ignore. Que de bonnes actions n'ont-ils pas faites? Il était étroit, leur logement, elle était frugale, leur table de la rue d'Assas. Mais il y avait toujours là la place et le couvert de l'ami moins heureux, et le peu qu'ils possédèrent, ce fut pour le partager.

Ah! dans le monde moderne, si âpre et si dur, au milieu de la lutte farouche des ambitions et des intérêts, quel doux et consolant spectacle que celui de ces existences d'artistes, où les règles les plus sévères de l'honneur sont observées, où

tous les devoirs sont remplis avec un absolu désintéressement et une délicieuse bonhomie et où l'idéal semble déjà réalisé, que nous rêvons pour l'humanité future : la joie dans le travail et l'épanouissement de tous les cœurs dans un sentiment fraternel.

Cher Delaplanche, ami si regretté, tu nous as donné ce bel exemple. Homme du plus haut et du plus pur talent, tu fus aussi un homme de bien, et tu n'as vécu que pour l'art et pour la bonté. Aussi nous gardons fidèlement ta douce mémoire, et c'est en sentant flotter autour de moi une atmosphère de sincère tendresse que je dépose les fleurs du souvenir au pied de ton monument.



Sur la Tombe de Francis Magnard

(Cimetière de Passy, le 20 novembre 1894)

MESSIEURS, il m'aimait et je l'aimais; et je voudrais, au nom de ses amis, vous rappeler le charme rare qu'on goûtait dans son intimité. Mais, tout d'abord, à cause même de la grande affection que je portais à Francis Magnard, il me faut songer à mesurer mes expressions et à choisir discrètement mes termes. Car je n'ai pas connu d'homme chez qui

s'alliassent davantage la simplicité des mœurs et la délicatesse de l'esprit. Sa mémoire souffrirait, je le crois fermement, de ces abus de mots, de ces louanges excessives qu'on ne s'étonne généralement pas de rencontrer dans des discours funèbres.

Il admettrait sans doute la légitime et touchante excuse de ces exagérations et se souviendrait que c'est la douleur qui les inspire; elles lui seraient pourtant importunes. Je suis certain de lui plaire une dernière fois en parlant devant sa tombe comme je lui parlais à lui-même, avec franchise, avec abandon, mais en respectant les deux principales qualités de nature qui rendaient son commerce si attrayant et si précieuse son amitié, c'est-à-dire sa modestie sincère et son goût exquis.

Modeste, Francis Magnard l'était au delà de tout ce que l'on peut imaginer, et cette vertu, qui n'est pas la plus répandue chez les gens de plume, il la pratiquait dans tous ses actes et dans toutes ses paroles. A la tête d'un des plus puis-

sants journaux qui soient, et ne devant cette situation qu'à son travail et à son mérite, il ne paraissait pas se douter qu'il eût en main une telle force, et qu'il fût — tranchons le mot — un des rois de Paris. Nul n'a jamais découvert non plus chez lui aucune trace de vanité littéraire.

Cet esprit supérieur, d'un bon sens infaillible, allant d'instinct et tout droit à la vérité, cet écrivain au style incisif, lumineux et puisé aux sources les plus limpides du génie français, ne parlait jamais de lui-même, ne faisait jamais la moindre allusion à ces lignes concises et médullaires que d'innombrables lecteurs cherchaient, chaque matin, dans le journal à peine déployé, certains d'y trouver, sur l'événement du jour, un jugement marqué au coin de la raison et relevé par le grain de sel de la plus attique ironie.

Dans nos relations de la vie privée, Francis Magnard ne se souvenait plus qu'il était le rédacteur en chef du *Figaro*. Il ne présentait à ses familiers qu'un homme rempli de bonhomie et de gaîté, ayant beaucoup d'esprit sans en faire,

s'intéressant chaudement à ses amis, leur parlant beaucoup d'eux-mêmes, les interrogeant sur leur existence et sur leurs travaux avec un zèle sincère et jamais outré, et aimant par-dessus tout les réunions intimes, la causerie, la nature, les livres et les fleurs.

Bien qu'il ne cherchât pas à briller et qu'il épuisât tous les sujets avec une rapidité un peu fébrile, sa conversation révélait toute sa valeur. Sans effort, servi par une mémoire prodigieuse, il prodiguait à ses amis les trésors d'une intelligence dévorante, ouverte à tout, curieuse de tout, et dont il augmentait sans cesse les ressources et l'outillage par des lectures énormes. Son dialogue vif, ses phrases brèves, condensées en raccourcis, offraient cependant d'autres mérites que celui de dévoiler ses connaissances encyclopédiques.

Non seulement Magnard, en ses propos, répandait des aperçus ingénieux et nouveaux sur les choses de l'art et de la pensée, faisant preuve à chaque instant du sens critique le plus sûr et manifestant souvent les préférences raffinées du

dilettante, mais il nous livrait aussi ses idées de derrière la tête. Sa franchise, absolument admirable, les laissait éclater dans toute la verdeur de leur originalité.

Beaucoup de ces idées n'étaient pas consolantes, sans doute, et l'ensemble de ses opinions sur la vie accusait un philosophe désabusé. Cependant on a exagéré le scepticisme de Magnard. C'était, en somme, celui des sages, celui qui conduit à l'indulgence et à la résignation ; et si, quelquefois, notre ami ne pouvait retenir certaines explosions d'amertume et de dégoût, c'était toujours contre les méchants, les hypocrites et les sots.

Mais si le froid de l'expérience avait pénétré sa raison, il n'avait pas du moins gagné son cœur. Je ne me contenterai pas de dire qu'il fut bon, et que nombreux, autour de lui, ont toujours été ceux à qui il rendit d'importants services. J'ajouterai qu'il était, de nature, profondément affectueux et aimant. Ici encore, un scrupule me prend, et je me demande s'il ne serait pas pénible à sa mémoire que j'insistasse

sur des sentiments qu'il ne laissait apercevoir qu'à quelques-uns, sur de bonnes actions qu'il cachait et dont il avait, en quelque sorte, la pudeur.

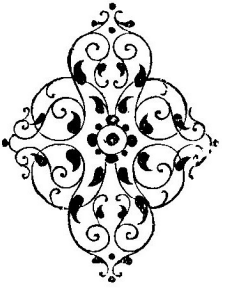
J'attribue cette timidité du cœur à la jeunesse qu'il eut. Elle fut dure et sévère. Les fleurs de sa tendresse nous ont paru semblables à ces roses de l'arrière-automne que je vois groupées en ces bouquets et sur ces couronnes funéraires. Elles ne s'ouvrent qu'à demi, comme avec effort, et n'exhalent qu'une odeur légère. Mais ce sont des roses. Est-ce de leur faute, si elles ont fleuri trop tard, et, pour être discret, leur parfum est-il moins délicieux?

Je m'arrête sur cette pensée fertile en regrets plus intimes, et j'adresse à Francis Magnard, au nom de sa famille, dont je salue la douleur, au nom de tous ses amis, un suprême adieu.

Devant sa mort prématurée, nous songeons, nous les hommes de sa génération, à tant d'autres qui déjà nous ont quittés, comme lui, au moment de la plus grande activité de leur production, en pleine poussée de sève de leur talent.

Quand nous regardons autour de nous, il nous semble que nous sommes les arbres d'une forêt exploitée avec méthode, et le petit nombre nous épouvante de ceux du même âge, ou à peu près, qui sont encore debout et qui attendent le coup de hache. Mais l'homme d'énergie qui est dans ce cercueil nous défend de nous abandonner à ces décourageantes rêveries. Il nous rappelle que, très peu de jours avant sa mort et déjà torturé par les souffrances les plus cruelles, il a pris sa plume encore, écrit sa page, fait son article.

Imitons-le. Prouvons que les hommes de pensée sont aussi des hommes de courage. Allons vers la mort sans la craindre, subissons stoïquement la souffrance, acceptons, sans nous soucier de la fuite des jours, la bonne discipline de la tâche quotidienne, et laissons, comme notre ami, le souvenir et l'exemple d'une vie toute de vaillance et de travail.



A l'Assemblée générale de l'Œuvre des Enfants tuberculeux

(7 février 1895)

Mesdames, messieurs,

DANS une de vos précédentes assemblées, un admirable, un infatigable vieillard dont le zèle pour le bien semble augmenter avec les années, M. Jules Simon, vous disait que, chaque fois qu'il fallait payer de sa personne en faveur d'une société de bienfaisance, elle lui apparaissait comme la plus importante de

toutes. Il avait bien raison. Les institutions charitables, si nombreuses chez nous, et cependant insuffisantes, hélas ! pour vaincre absolument la misère, sont toutes tellement utiles, tellement indispensables, qu'on ne saurait vraiment à laquelle donner la préférence, et quiconque a le cœur à sa place n'en peut voir de près aucune sans éprouver aussitôt le désir qu'elle se propage et s'accroisse, et sans faire un effort pour son extension et pour sa prospérité.

Mais si les formes de la souffrance humaine éveillent toutes notre pitié, il en est quelques-unes qui nous émeuvent plus particulièrement, et la plus touchante est, à coup sûr, l'enfance pauvre et malade.

Disons-le avec tristesse, le malheureux est parfois l'auteur de sa propre infortune, et, trop souvent, il aurait pu se soustraire aux maux qui l'accablent par une conduite plus régulière ou moins imprévoyante. Notre devoir de le plaindre et de le secourir n'en est pas pour cela diminué le moins du monde. Et je ne parle pas seulement au nom

de la charité chrétienne qui est supérieure à la justice, puisqu'elle est l'amour infini, et que c'est une joie de plus pour elle de s'exercer en faveur des coupables et des indignes. Non, le simple instinct de la solidarité envers nos semblables et la connaissance que nous avons de notre infirme nature suffisent à nous inspirer, pour tous les malheureux, quels qu'ils soient, l'indulgence et le pardon. Ne nous demandons jamais, devant un misérable, quelle fut, dans son passé, la part du vice et de l'imprudence ; car nous ne savons pas si, à sa place, nous eussions été plus vertueux et plus sages. Écoutons seulement la voix qui s'élève en nous à son aspect, et qui nous dit : « Il est homme, il est malheureux. Cela suffit. C'est ton frère. Qu'il te soit désormais cher et sacré ! » Or, si notre pitié excuse l'infortuné qui fut l'artisan de sa misère, jusqu'à quelle profondeur de notre âme ne devons-nous pas être émus devant le plus immérité de tous les malheurs, celui de l'enfant malade, pauvre, abandonné ? Ici, tout provoque notre compassion. Nous n'avons pas

seulement à soulager une souffrance. Nous sommes en présence de la pire des iniquités ; nous voulons sauver un innocent. Et plus la maladie qui menace ce pauvre enfant est dangereuse et cruelle, plus elle paraît difficile à entraver et à guérir, plus elle prend sa source dans le fatal mystère de l'hérédité, et plus s'exalte alors en nous le sentiment de la justice et de l'amour du prochain, plus nous nous sentons impérieusement attirés vers les dévouements et vers les sacrifices.

C'est pourquoi l'*OEuvre des Enfants tuberculeux* groupe autour d'elle tant de bonnes volontés, suscite tant de généreux efforts, obtient tant de précieux concours, recueille tant de charitables largesses. Des voix plus autorisées que la mienne vous diront tout à l'heure tout ce que l'humanité doit à votre œuvre, à la sœur Candide, aux savants médecins qui lui prêtent leur assistance, et combien de pauvres êtres, recueillis à peu près mourants dans les asiles d'Ormesson et de Villiers-sur-Marne, en sont sortis fortifiés, transfor-

més, prêts pour le rude combat de la vie. On vous dira les merveilleux progrès obtenus dans le traitement et la guérison de la tuberculose ; on mettra sous vos yeux de convaincantes statistiques, des chiffres pleins d'éloquence ; on vous décrira les bâtiments ingénieusement aérés, la discipline médicale, qui donnent de si beaux résultats. Et vous aurez la satisfaction d'apprendre que vous avez fait le bien, et que vous l'avez fait utilement.

Pour moi, ma tâche est plus simple. Quand la femme au grand cœur, que nous aimons et que nous admirons tous, m'a fait l'honneur de me choisir pour présider cette assemblée, elle ne m'a adressé qu'une consigne : « Combattez le préjugé, m'a-t-elle dit, qui veut que la phtisie soit incurable. Affirmez que nous guérissons la plupart de nos malades. »

La sœur Candide, sans s'en douter, prenait pour sa cause, le meilleur des avocats. Car, tel que vous me voyez, je suis un poitrinaire guéri. Oui, mesdames et messieurs, autrefois, quand

j'étais jeune, il s'est passé, dans mon appareil respiratoire, une foule de choses sinistres. J'ai eu des tubercules, j'ai eu des cavernes. Tout cela s'est cicatrisé, grâce au ciel, mais non sans dégâts; et ce n'est qu'avec une moitié de poumon — du côté droit — que j'ai le plaisir de vous haranguer.

Ne croyez pas que je plaisante. Sans parler des souffrances qu'il me causa, l'accident fut sérieux et laissa des traces. J'en ai eu la preuve positive, et, je puis l'avouer aujourd'hui que le danger est passé, assez inquiétante. Ayant voulu contracter une assurance sur la vie, je dus me soumettre à l'auscultation du médecin d'une compagnie, qui n'eut pas confiance et qui me déclara impropre au service, c'est-à-dire à verser mes cotisations. Il y a de cela plus de vingt ans, et je savoure aujourd'hui ma petite vengeance contre les assureurs, en me disant qu'ils ont refusé une bonne affaire.

Donc, j'ai guéri d'une maladie de poitrine. Mais si j'ai guéri, c'est parce que j'ai passé des hivers dans le midi, des étés à la campagne, c'est

parce que je suis allé m'abreuver plusieurs fois à la source salutaire des Eaux-Bonnes ; c'est, en un mot, parce que je me suis soigné, ou, pour mieux dire, que je fus soigné par les êtres chers qui m'entouraient, qui veillaient sur ma santé.

Ces soins éclairés, cette vie hygiénique, cette atmosphère de sollicitude et d'affection, votre œuvre excellente les assure aux enfants pauvres qui sont atteints du terrible mal. Un très grand nombre des petits poitrinaires qui entrent à Ormesson ou à Villiers-sur-Marne y guérissent : car ils sont là dans des établissements modèles, car ils reçoivent les soins des plus éminents spécialistes, car surtout ils y sont tendrement aimés. Et, pour louer ceux qui coopèrent à cette œuvre de régénération sociale, je ne puis mieux faire que d'appliquer à leur dévouement pour leurs chers malades le beau vers de Victor Hugo sur l'amour d'une mère pour ses enfants :

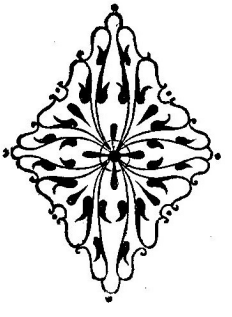
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier.

J'ai déjà eu le bonheur de faire, en faveur de

l'*OEuvre des Enfants Tuberculeux*, un appel dont la puissante publicité du *Figaro* a multiplié les échos, et auquel la générosité du public a magnifiquement répondu. Mon cœur en est encore pénétré de reconnaissance. Cependant, je n'ai accepté d'occuper cette place aujourd'hui que pour répéter cet appel, pour provoquer de votre part de nouvelles libéralités.

Je le fais avec confiance. Car nous traversons des heures sévères, où nous sentons bien que le devoir est plus impérieux que jamais pour nous d'être charitables et bons. Jamais tant de voix ne se sont élevées pour répondre aux revendications très légitimes des misérables, et pour leur annoncer, dans un temps prochain, une ère de justice parfaite et d'absolue égalité. Sans douter de la bonne foi des nouveaux prophètes, en admirant même leur idéal et en souhaitant ardemment des lois et des mœurs qui distribuent plus équitablement à chacun sa part de joie et de peines, il est impossible, pour quiconque a réfléchi sérieusement aux conditions mêmes de la vie et de la

nature de l'homme, de ne pas sentir tout ce qu'il y a, dans ces généreuses espérances, d'utopie et de chimère. On prétend que le rôle de la charité est près de finir ; j'ai bien peur qu'il ne soit éternel. Dans tous les cas, si son action ne s'exerçait pas, chaque jour plus étendue et plus efficace, le monde, tel qu'il est, deviendrait atroce et inhabitable. Que la charité redouble donc ses sacrifices et ses efforts ; et, nous qui gardons notre foi en sa vertu divine, opposons les faits aux discours, les actes aux promesses. Les réformateurs nous développent de pompeux programmes, et nous crient de toutes parts : « Voilà ce que nous ferons ». En leur montrant, nous, tant d'admirables œuvres comme celle dont l'intérêt nous réunit aujourd'hui, répondons-leur modestement : « Voilà ce que nous avons fait ».



Sur la Tombe de Paul Verlaine

(Cimetière des Batignolles, le 11 janvier 1896)

Messieurs,

ALUONS respectueusement la tombe d'un vrai poète, inclinons-nous sur le cercueil d'un enfant.

Nous avions à peine dépassé la vingtième année quand nous nous sommes connus, Paul Verlaine et moi, quand nous échangions nos premières confidences, quand nous nous lisions

nos premiers vers. Je revois, en ce moment, nos deux fronts penchés fraternellement sur la même page; je ressens, par le souvenir, dans toute leur ardeur première, nos admirations, nos enthousiasmes d'alors, et j'évoque nos anciens rêves. Nous étions deux enfants, nous allions, confiants, vers l'avenir. Mais Verlaine n'a pas rencontré l'expérience, la froide et sûre compagne qui nous prend rudement par le poignet et nous guide sur l'âpre chemin. Il est resté un enfant, toujours.

Faut-il l'en plaindre? Il est si amer de devenir un homme et un sage, de ne plus courir sur la libre route de sa fantaisie par crainte de tomber, de ne plus cueillir la rose de volupté de peur de se déchirer aux épines, de ne plus toucher au papillon du désir en songeant qu'il va se fondre en poudre sous nos doigts. Heureux l'enfant, qui fait des chutes cruelles, qui se relève tout en pleurs, mais qui oublie aussitôt l'accident et la souffrance, et ouvre de nouveau ses yeux encore mouillés de larmes, ses yeux avides et enchantés, sur la nature et sur la vie! Heureux aussi le poète

qui, comme le pauvre ami à qui nous disons aujourd'hui adieu, conserve son âme d'enfant, sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses, qui pèche sans perversité, a de sincères repentirs, aime avec candeur, croit en Dieu et le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladresses charmantes et des gaucheries pleines de grâce!

Heureux ce poète, j'ose le répéter, tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Hélas! comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé. Mais la souffrance est la rançon du génie; et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

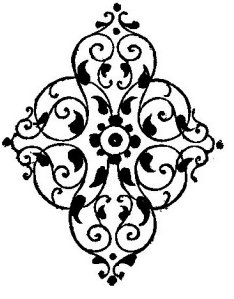
Oui, Verlaine a créé une poésie qui est bien à lui seul, une poésie d'une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des

plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur; une poésie très naturelle cependant, jaillie de source, parfois même presque populaire; une poésie où les rythmes, libres et brisés, gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers — et parmi les plus exquis — sont déjà de la musique. Et dans cette inimitable poésie, il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée, mais si ingénue.

De tels poèmes sont faits pour demeurer; et, je l'atteste, les compagnons de la jeunesse de Paul Verlaine, qui tous ont pourtant donné dans leur art tout leur effort, renonceraient aux douceurs et aux vanités d'une carrière heureuse et accepteraient les jours sans pain et les nuits sans gîte du « pauvre Lélian », s'ils étaient certains, comme lui, de laisser à ce prix quelques pages durables, et de voir fleurir sur leur tombe l'immortel laurier.

L'œuvre de Paul Verlaine vivra. Quant à sa dépouille lamentable et meurtrie, nous ne pouvons, en pensant à elle, que nous associer aux touchantes prières de l'Église chrétienne que nous écoutions tout à l'heure, et qui demandent seulement pour les morts le repos, l'éternel repos.

Adieu, pauvre et glorieux poète qui, pareil au feuillage, as plus souvent gémi que chanté; adieu, malheureux ami que j'aimai toujours et qui ne m'as pas oublié. Dans ton agonie, tu réclamais ma présence, et j'arrive trop tard, devant ce muet cercueil, songeant que l'heure est peut-être proche, en effet, où je devrai obéir à ton appel. Mais ton âme et la mienne ont toujours espéré, que dis-je, ont toujours cru en un séjour de paix et de lumière où nous serons tous pardonnés, purifiés, — car qui donc aurait l'hypocrisie de se proclamer innocent et pur? — et c'est là, en plein idéal, que je te donne rendez-vous et que je te répondrai : Me voici.



A l'Assemblée générale

de

l'Association Valentin Haüy

(9 mai 1897)

Mesdames, Messieurs,

AUJOURD'HUI, toutes les personnes réunies dans un commun dessein de bienfaisance et de pitié se souviennent d'abord que la charité est en deuil, et j'ai pour premier et douloureux devoir de vous dire que les œuvres pour le bien des aveugles ont été par-

ticulièrement atteintes dans l'effroyable catastrophe qui navre tous nos cœurs. Par bonheur, les enfants aveugles, qui se trouvaient rue Jean-Goujon, ont été sauvées. Mais deux saintes filles appartenant à l'ordre des Sœurs aveugles de Saint-Paul, qui rend de si grands services à votre Société, la sœur Marie-Madeleine et la sœur Sainte-Claire, ont cueilli, dans les flammes, la palme du martyre; et quatre dames vendeuses, qui avaient mis leur gracieux dévouement au service de l'OEuvre des ateliers d'aveugles de la rue Jacquier, présidée par M. le baron de Schickler, ont péri dans les tortures du feu. Jamais la terrible égalité de la mort n'a plus férocement triomphé, et l'on a pu recueillir, dans les cendres hideuses, le diamant qui parait la femme élégante et la croix de bronze qui pendait au rosaire de la religieuse.

Ces pertes cruelles vous remplissent de regrets et de tristesse, et vous avez décemment banni de cette solennité tout ce qui pouvait ressembler à un divertissement. Mais le pieux souvenir des chers

morts reste pour vous un exemple et redouble votre zèle. Pareils aux hommes d'un bataillon décimé par la mitraille, les soldats de la charité serrent les rangs autour du drapeau.

Mesdames et Messieurs,

Lorsque M. Maurice de la Sizeranne, le secrétaire général ou, pour mieux dire, le fondateur de la Société Valentin Haüy, vint m'en offrir la présidence, je me suis demandé d'abord ce qui me valait cet honneur inattendu. Sans doute, plusieurs fois, déjà, j'ai été assez heureux pour mettre ma plume ou ma parole au service d'œuvres bienfaisantes, et je serais très fier qu'on pût un jour m'appliquer le vers de Voltaire, — un des meilleurs qu'ait trouvé cet homme de tant d'esprit, parce qu'il y a mis du cœur :

J'ai fait un peu de bien : c'est mon meilleur ouvrage.

Pourtant, ce n'est pas là un titre suffisant pour oser succéder à l'orateur que vous regrettez tous

en ce moment et que vous regretterez encore davantage après m'avoir entendu, à cet admirable Jules Simon, qui vous apportait, depuis quelques années, le précieux concours de sa haute éloquence et de son ardente passion pour le bien.

Non, si M. de la Sizeranne a bien voulu me choisir, c'est qu'il savait que, dans ma jeunesse, j'ai eu quelques points de contact avec le monde des aveugles. En effet, presque adolescent encore, je fus admis dans l'intimité d'un homme dont tous vous chérissez et respectez la mémoire, de M. Joseph Guadet, qui était alors directeur de l'enseignement à l'Institution du boulevard des Invalides. J'étais et je suis toujours l'ami de son fils, qui est aujourd'hui votre excellent secrétaire, et les heures que j'ai passées dans cette belle famille, où tous ne vivaient que pour le devoir, le travail, le dévouement, comptent parmi mes plus chers souvenirs. M. Joseph Guadet fut, vous le savez, un éminent éducateur et un bienfaiteur des aveugles. Il a apporté de nombreux perfectionnements à cette pédagogie si malaisée, il a beau-

coup contribué à répandre et à vulgariser l'alphabet de Braille, il a inventé de très ingénieux procédés d'enseignement qui rendent encore aujourd'hui de grands services; et surtout il a, comme vous le faites, accompagné, guidé, aidé dans la vie, avec une attention et un zèle infatigables, un grand nombre de ses anciens élèves.

C'est chez M. Guadet que je me suis rencontré maintes fois avec des professeurs de l'Institution et que j'ai pu constater quels résultats surprenants l'éducation peut atteindre chez les aveugles. Sans doute, devant leurs yeux clos ou vides, leur marche hésitante, leurs gestes lents, leurs mains prudentes, ma première impression était pénible. Mais comme elle était vite dissipée! Dans ce milieu cordial, ils ne tardaient pas à s'animer, causaient librement, parlaient de musique en parfaits dilettanti, nous interrogeaient, nous les clairvoyants, sur mille choses, avec un entrain, un goût, une curiosité de la vie qui faisaient plaisir. Et, en admirant cette courageuse résignation, cette vivacité, cette gaieté

même, il m'est arrivé quelquefois, je l'avoue, sinon d'oublier tout à fait la disgrâce de ces braves gens, du moins de me demander avec étonnement : « Ne sont-ils donc pas si malheureux ? »

J'avais tort. Ceux-là, ces professeurs de l'Institution, c'était l'élite, c'étaient les privilégiés. Et j'appris, dès lors, avec quelles faibles armes presque tous les aveugles entraient dans la lutte pour le pain. Un art charmant, pour lequel beaucoup d'entre eux sont, heureusement, très bien doués, la musique, peut assurer le sort de quelques-uns, des véritables artistes, et donner à d'autres le salaire médiocre, mais encore suffisant, de l'accordeur de pianos. Mais, pour tant d'autres, qui n'ont, pour gagner leur vie, que leurs dix doigts travaillant dans l'obscurité, il n'y a que des métiers de misère. La condition de l'aveugle pauvre est bien cruelle. Il mourrait de faim, si la charité ne venait à son secours.

Cependant, parfois, elle ignore ou elle oublie le chemin du logis où souffre le misérable dans sa nuit éternelle. Comment s'étonner alors que,

découragé, vaincu, l'aveugle se décide à aller au-devant de la charité, qu'il descende dans la rue et qu'il tende la main ?

C'est l'admirable effort et c'est souvent le noble succès de votre association, Mesdames et Messieurs, de préserver l'aveugle de la mendicité, ou de l'en arracher, de lui procurer, en même temps qu'une aide fraternelle et sans humiliation, un labeur et un salaire, de substituer pour lui à la honte de l'aumône la dignité du travail, de le rendre utile à lui-même et aux autres, de lui donner, en un mot, sa place et sa besogne dans l'activité sociale.

M. de la Sizeranne, dont je voudrais ménager l'exquise modestie, mais qui me permettra pourtant de lui dire qu'il est l'âme de votre œuvre, puisqu'il lui consacre, avec le dévouement et la foi d'un apôtre, son intelligence, son activité, son temps, sa fortune, son cœur et sa vie, M. de la Sizeranne souffre positivement quand on lui parle des mendiants aveugles. J'ai bien envie de le taquiner un peu en lui disant que je doute

qu'il arrive jamais à supprimer d'une façon absolue les tableaux représentant une explosion de feu grisou, les gobelets de fer blanc, les caniches et les clarinettes. Mais cela ne ralentira nullement son zèle dans sa lutte contre la mendicité des aveugles. Si, demain, il rencontrait sur le pont des Arts, Bélisaire en personne recueillant des sous dans son casque, je suis sûr qu'il l'emmènerait avenue de Breteuil, et qu'il apprendrait au célèbre guerrier à découper de vieux papiers avec son glaive.

Que dis-je? Il ne permettrait pas à Homère lui-même de solliciter les passants, et lui trouverait tout de suite, non pas des pianos, mais des lyres à accorder. J'ajoute que nous tous, les poètes, — et surtout moi, chétif, — nous aurions besoin que nos instruments fussent rendus plus justes par les soins de l'harmonieux vieillard.

Je ne crois pas devoir insister, Mesdames et Messieurs, sur les services essentiels et constants que votre Association rend aux aveugles; à cet égard, M. le vicomte de Broc, dans le rapport si

complet et si éloquent que vous venez d'entendre, ne m'a rien laissé à dire; mais je ne résiste pas au plaisir de vous conter ma récente visite à la Maison des aveugles et de vous dire l'émotion profonde que j'en ai rapportée.

Dans ce logis modeste, j'ai reconnu, tout d'abord, ce caractère d'ingénieuse et touchante avarice qui distingue la charité bien faite; car elle a pour premier souci d'administrer avec le plus strict esprit d'épargne le bien sacré des pauvres. Oui, ce magasin de vieux habits ressemble à l'échoppe d'un fripier, et cette chambre pleine de meubles boîteux est à peu près pareille à quelque boutique de bric à brac. Mais ne vous y trompez pas. Tout ici est tenu avec ordre et propreté, et pour l'aveugle en haillons et sans asile qui va se présenter tout à l'heure, voici de quoi le vêtir chaudement, de quoi lui meubler une chambre. Il trouvera encore, ici, du travail, un travail facile à faire, assez bien payé, et pour lequel il n'y a pas de chômage, la fabrication des sacs en papier pour les petits boutiquiers et

les ambulants. J'ai voulu voir l'atelier, — non sans la légère angoisse de l'homme de lettres qui, lorsqu'on va lui montrer des livres mis au rebut et des sacs pour l'épicier, tremble de reconnaître là quelques-uns de ses ouvrages — et j'ai été émerveillé par l'adresse agile des ouvriers.

Mais que voulait ce nouveau venu, cet aveugle décemment mis et qui n'était pas un pauvre? Il montait l'escalier en touchant à peine la rampe, — car il connaissait bien le chemin, — et entrait dans la bibliothèque pour emprunter un livre ou une partition. Je l'y ai suivi. J'ai pris, sur les rayons, quelques-uns des gros volumes imprimés en Braille, mes doigts ignorants ont touché ces caractères mystérieux, et j'ai béni votre admirable et complète bienfaisance, qui ne se borne pas à donner à l'aveugle des secours matériels et du travail, mais qui lui offre aussi le pain de l'esprit et de l'âme, la pensée et le rêve, l'art et la poésie.

Enfin ma visite à l'hospitalière maison des aveugles me conduisit devant la collection des

objets fabriqués de leurs mains, et là, je dois l'avouer, une tristesse m'a étreint le cœur, car je ne voyais que de bien pauvres objets, de menus articles de brosserie ou de paille tressée, quelques lainages tricotés. Devant ce musée humble et touchant, j'ai compris combien était insuffisant, malgré tout, le résultat de tant de persévérance et d'efforts; et j'ai songé avec mélancolie que, si ce n'est pas un idéal impossible que l'aveugle puisse un jour vivre de son seul travail, il ne peut se passer, et pour longtemps encore, de l'assistance de ses frères clairvoyants.

Aussi est-ce par un appel à vos cœurs que je terminerai cette allocution. On vous le disait tout à l'heure, nul ne refuse l'aumône à l'aveugle; mais, pour la lui donner, il faut qu'on le voie, ou tout au moins, qu'on pense à lui. Or, on le rencontre rarement. Son infirmité même le condamne à la retraite, à l'isolement. Pour qu'il n'y eût plus un seul de ces infortunés laissé dans la misère et dans l'abandon, il suffirait pourtant que chacun de nous, en regardant les yeux pleins

de vie et de clarté d'un être chéri, pensât quelquefois à ceux qui sont privés de cette ineffable joie. Pensez aux aveugles, vous qui puisez tout votre bonheur au fond de chers regards! Pensez aux aveugles, époux qui vous mirez dans les yeux l'un de l'autre, mères à qui les yeux purs d'un enfant ouvrent tout un ciel!

Oui, nous tous qui n'existons que pour voir s'éclairer des yeux bien aimés, pensons aux aveugles, pensons aux malheureux qui vivent dans d'éternelles ténèbres! Secourons-les, consolons-les, aimons-les. Que notre affection soit pour eux un rayon dont ils ne verront pas la lumière, mais dont ils sentiront la chaleur. Sourions avec bonté devant leurs yeux éteints et, comme dit la naïve pancarte accrochée au cou de l'aveugle mendiant, Dieu nous verra, le jour, par le radieux éclat de son soleil, la nuit, par la lueur suave de toutes ses étoiles.

Devant

le Monument de Sainte-Beuve

(Jardin du Luxembourg, le 19 juin 1898)

Messieurs,

Il y a deux ans, un médecin très distingué, qui est aussi un lettré délicat, se souvint que Sainte-Beuve avait été, dans sa première jeunesse, externe des hôpitaux et qu'un jour même, à l'Hôtel-Dieu, pour remplacer un interne absent, il avait porté le tablier à côté de Dupuytren. Sans doute il abandonna

de bonne heure le scalpel et ne pratiqua plus la dissection que sur les ouvrages de l'esprit. Néanmoins, estimant que c'était une fierté pour le corps médical qu'un tel homme eût débuté dans ses rangs, et surpris que l'illustre écrivain n'eût pas encore obtenu les honneurs, désormais démocratisés, de la place publique, M. le docteur Cabanès s'adressa d'abord à ses confrères pour réparer ce regrettable oubli.

C'était, du même coup, inspirer un remords à la grande famille des gens de lettres, qui tous, ne fût-ce qu'au point de vue du travail incessant, opiniâtre, héroïque, doivent considérer Sainte-Beuve comme un modèle. Avant même que les médecins répondissent à l'appel de M. le docteur Cabanès, en faveur de celui que Guizot, après une lecture de *Joseph Delorme*, surnomma « Werther-Carabin », la presse s'empara de cette heureuse pensée et fut unanime à demander qu'un monument s'élevât, dans Paris, à la mémoire de Sainte-Beuve. A son tour, elle exprima sa surprise qu'à une époque où tant de personnages de

célébrité moyenne triomphent, dès le lendemain de leur mort, en marbre ou en airain, ce vaste et subtil esprit, dont, au bout de trente ans, l'œuvre demeure intacte et vivante, n'eût pas encore été l'objet d'un semblable hommage.

Le dirai-je? Je veux bien m'étonner, avec l'opinion, de cette injustice; mais n'a-t-elle pas cet avantage de nous donner, pour l'acte que nous accomplissons aujourd'hui, une sorte de garantie? Quand on grave un nom sur un piédestal, c'est, je suppose, avec l'espoir que, pendant de longues, de très longues années, il ne sera pas inconnu des passants qui le liront. Or ne s'est-on pas trop hâté, parfois, de promettre ainsi la durée à des réputations plus ou moins brillantes, mais dont s'est rapidement terni l'éclat? Même aux rares hommes qui laissent après eux une odeur d'immortalité, ne serait-il pas sage de faire subir une épreuve, une sorte de stage, avant de les admettre dans le paradis de la gloire? Avec Sainte-Beuve, nous n'avons pas à nous préoccuper de ces scrupules. Le temps a passé sans que

sa légitime et solide renommée ait subi la moindre atteinte. Le nom dont les lettres sont incisées dans cette pierre durera aussi longtemps que la littérature française; et après les trente années de purgatoire que lui infligea notre indifférence ou, pour mieux dire, notre ingratitude, Sainte-Beuve a vraiment droit à cette modeste apothéose.

Le sentiment public l'a bien compris. Dès que le comité pour l'érection de ce monument fut constitué, nous vîmes se grouper autour de nous les sympathies et les bonnes volontés, et à tous ceux qui ont assuré le succès de notre entreprise, j'ai le devoir très doux d'exprimer notre reconnaissance. Auprès de l'administration des Beaux-Arts, du Conseil général de la Seine et des Conseils municipaux de Paris et de Boulogne-sur-Mer, ville natale de Sainte-Beuve, aussitôt s'inscrivirent sur nos listes l'Académie française, le Collège de France, la *Revue des Deux Mondes*, la Société des Gens de Lettres, plus un grand nombre de noms illustres et chers, une foule qui

est une élite. Qu'ils soient tous remerciés. Mais parmi nos souscriptions, il en est certaines qui, à cause même de leur faible chiffre, ont à nos yeux une valeur et un mérite tout particuliers. Ce sont les envois des modestes travailleurs et notamment des membres de l'enseignement public, qui ont ainsi témoigné de leur gratitude envers le grand lettré dont le puissant et admirable labeur leur est tous les jours si précieux. Ces touchants souvenirs nous sont parvenus en assez grande quantité; mais si nous avions reçu l'obole de tous ceux dont l'encyclopédie littéraire qui s'appelle les *Causeries du Lundi* a facilité la tâche, de tous ceux qui sont, pour ainsi parler, les obligés intellectuels de Sainte-Beuve, ce n'est pas un simple buste, c'est une grande et belle statue que nous lui dresserions aujourd'hui.

Car Taine a eu raison, quand il a proclamé Sainte-Beuve, en notre temps, un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain; car Weiss a dit vrai, quand il affirma que, depuis Gœthe, notre siècle n'a pas produit de plus grand

critique et qu'il a produit bien peu d'aussi grands esprits. Prenez un volume au hasard dans cette œuvre vraiment prodigieuse par le travail, par le savoir et par le talent. Vous y trouverez certainement, sur un auteur ancien ou moderne, grave ou léger, étranger ou national, qu'il soit orateur ou historien, mémorialiste ou conteur, philosophe ou dramaturge, prosateur ou poète, un jugement original, des points de vue nouveaux, cent détails curieux, rares, toujours exacts et scrupuleusement contrôlés, et le plus piquant mélange de science ingénieuse et profonde, de saine et fine raison, de jolie et gracieuse malice. S'agit-il d'un classique, d'un grand et harmonieux écrivain, chez qui les beautés sont égales comme les épis d'un champ? Sainte-Beuve se contentera de vous faire admirer l'abondante moisson. Mais, s'il se trouve en présence d'un auteur de second ordre, où les pages heureuses sont éparses comme des fleurs dans une prairie, Sainte-Beuve vous épargne alors la peine de les chercher et cueille, pour vous l'offrir, toute la gerbe. Mais surtout,

— on ne saurait trop le redire, — quelle étendue de connaissances! quelle variété inouïe! Sainte-Beuve sait tout, goûte et pénètre tout! Rien ne le surprend. Il a, sur toutes choses, des trésors d'idées et d'aperçus, des mines inépuisables de notes et de documents. A peine a-t-il démonté, avec une adresse d'horloger, la machine compliquée qu'est le cerveau d'un philosophe, qu'il saisit ses crayons de couleur et ressuscite, au pastel, une séduisante figure de femme. Tout à l'heure il était installé dévotement, avec Louis XIV et sa cour, devant la chaire où Bossuet faisait retentir les grandes orgues de son éloquence; et voilà maintenant qu'il s'amuse, sous le chèvrefeuille d'une guinguette, à écouter les refrains de Désaugiers. Hier, le long d'un mélancolique bandeau de tilleuls, à Port-Royal-des-Champs, il se promenait dans l'austère compagnie de « ces Messieurs »; aujourd'hui, assis dans un raide fauteuil à têtes de sphinx de l'Abbaye-aux-Bois, il observe avec ironie le majestueux ennui du vieux René. Véritable Protée de l'intelligence, il

débrouille une intrigue diplomatique comme s'il avait eu sa place au tapis vert de tous les congrès, et il raconte une bataille de Napoléon comme s'il l'avait suivie, l'œil à la fameuse lunette d'approche appuyée sur l'épaule d'un chasseur de la garde. Prenez, vous dis-je, prenez n'importe quel tome de Sainte-Beuve, vous ne le fermerez pas de sitôt, et vous sortirez toujours de cette lecture instruit et charmé.

Mais on vous a parlé et on vous parlera encore ici, avec bien plus d'éloquence et d'autorité que je ne saurais le faire, du critique, du professeur, de l'historien. Laissez-moi seulement vous dire encore quelques mots du poète.

Sainte-Beuve avait débuté dans la littérature par la poésie, et vous vous rappelez tous, Messieurs, le goût si vif qu'il conserva toute sa vie pour les œuvres en vers et pour leurs auteurs. Cet esprit, essentiellement original et ayant la passion de la nouveauté, eut l'ambition de créer un genre qui manquait à notre littérature : la poésie intime, familière, s'inspirant de peu, vo-

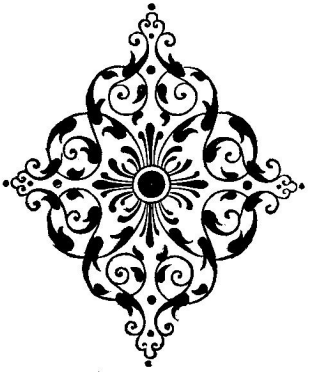
lontiers inclinée du côté des humbles personnes et des choses dédaignées, restant toujours poétique cependant, mais encore plus par le sentiment que par l'expression. Certes le grand essor du lyrique est sublime; mais la pensée du poète, avant d'atteindre le sommet, est souvent voilée par les brumes. Sainte-Beuve voulut s'arrêter à mi-côte, « sur le penchant des coteaux modérés », comme il l'a dit lui-même, d'où l'on voit mieux la réalité, de haut et de loin, et sans risquer de se perdre dans la nuée. Cette tentative, qu'on peut rapprocher de celle des lakistes anglais, et que de plus récents poètes ont renouvelée, ne pouvait réussir bruyamment dans notre pays, avant tout épris d'éloquence, et dans notre langue, où la poésie prend volontiers un tour pompeux et oratoire. Il n'en est pas moins vrai que Sainte-Beuve inventa un vers qui est bien à lui, simple et non pas prosaïque, d'un accent très sincère et très pénétrant, et admirablement propre à exprimer les émotions discrètes et les sentiments contenus. L'auteur de *Joseph Delorme*,

des *Consolations* et des *Pensées d'Août*, ne fut peut-être pas un grand poète, mais il fut un vrai poète; et quand on observe les astres du firmament romantique, il est impossible de n'y pas distinguer le doux rayonnement de son étoile.

Mais je dois me borner et, pour finir, reprendre mon modeste rôle, qui consiste à remercier tous ceux qui ont contribué au succès de cette fête littéraire; car je me reprocherais d'oublier M. Puech, un des jeunes maîtres de notre belle école de sculpture, qui a fait revivre dans ce marbre le spirituel sourire de Sainte-Beuve, et surtout le Sénat de la République, qui accueille aujourd'hui, avec une bonne grâce tout athénienne, un sénateur d'autrefois et qui, d'une manière générale, donne si courtoisement l'hospitalité, dans ce beau jardin, aux monuments élevés à la gloire des poètes et des artistes.

La place de Sainte-Beuve était d'ailleurs marquée au Luxembourg, car, dans les rares heures de repos qu'il s'accordait, il a souvent promené sa méditation sous ces ombrages. Oui, il est bien

ici, non loin de ces abeilles dont il eut toujours le tact exquis et quelquefois l'aiguillon ; et à la studieuse jeunesse du Pays Latin, le nom et l'image de ce travailleur infatigable, de cet étudiant jusqu'à la mort, offriront un enseignement et un exemple.



TABLE

Avertissement. 1

Discours de réception à l'Académie Française. (1884). 1
Rapport sur les prix de Vertu. (1893). 41
Réponse au discours de réception de M. José-Maria de Heredia. (1895). 85

Aux Élèves du Lycée Saint-Louis. (1884) 123
Aux Orphelines d'Alsace-Lorraine. (1885) 135
Devant la statue de Victor de Laprade. (1888) 143
Sur la tombe d'Émile Augier. (1889). 151

Aux Élèves du Lycée Janson de Sailly. (1892) 161
Aux Enfants de l'École primaire de Mandres. (1892). 169
Devant le monument de Théodore de Banville. (1892). 177
Devant le monument d'Eugène Delaplanche. (1893). 185
Sur la tombe de Francis Magnard. (1894) 193
A l'Assemblée générale de l'Œuvre des Enfants tuberculeux. (1895) 201
Sur la tombe de Paul Verlaine. (1896). 211
A l'Assemblée générale de l'Association Valentin Haüy. (1897). 217
Devant le monument de Sainte-Beuve.. (1898) . . . 229

Achevé d'imprimer

le vingt-deux juillet mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1.-4.-5. — 3246.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

Édition in-18 jésus, papier vélin

POÉSIE

Premières Poésies *(Le Reliquaire. — Poèmes divers. — Intimités). 1 v.* 3 »
Poèmes modernes. *1 vol.* . . . 3 »
La Bénédiction, *poème. 1 vol.* . . » 50
La Grève des Forgerons, *poème. 1 v.* » 75
Lettre d'un Mobile breton. *1 vol.* . » 50
Plus de sang! *(Avril 1871). 1 vol.* » 50
Les Humbles. *1 vol.* . . . . . 3 »
Le Cahier rouge. *1 vol.* . . . 3 »
Olivier, *poème. 1 vol.* . . . . 2 »
Le Naufragé, *poème. 1 vol.* . . » 50
Les Récits et les Élégies *(Récits épiques. — L'Exilée. — Les Mois. — Jeunes filles). 1 vol.* . . . 3 »
La Veillée, *poème. 1 vol.* . . . » 50
La Marchande de Journaux, *conte parisien. 1 vol.* . . . . . » 75
La Bataille d'Hernani, *poésie. 1 vol.* » 50
La Maison de Molière. *1 vol.* . . » 50
L'Épave, *poème. 1 vol.* . . . . » 50
Contes en Vers et Poésies diverses. *1 vol.* . . . . . 3 »
L'Enfant de la Balle. *1 vol.* . . » 75
Pour le Drapeau. *1 vol.* . . . . » 50
Aux Bourgeois d'Amsterdam. *1 vol.* » 50
Les Boucles d'Oreilles. *1 vol.* . . » 75
Le petit Épicier. *1 vol.* . . . . » 50
La Nourrice. *1 vol.* . . . . . » 75
En province. *1 vol.* . . . . . » 75
Le Liseron. *1 vol.* . . . . . » 75
La Tête de la Sultane. *1 vol.* . . » 75
Résurrection. *1 vol.* . . . . . » 50
L'Amiral Courbet. *1 vol.* . . . » 50
Le Banc. *1 vol.* . . . . . » 50
Le Défilé. *1 vol.* . . . . . » 50
Le Roman de Jeanne. *1 vol.* . . » 75
Arrière-Saison. *1 vol.* . . . . 2 »
Une mauvaise Soirée. *1 vol.* . . » 75
A une Pièce d'or. *1 vol.* . . . » 50
A l'Empereur Frédéric III. *1 vol.* » 50
A Brizeux. *1 vol.* . . . . . » 50
Les Paroles sincères. *1 vol.* . . 3 »
Le Coup de Tampon. *1 vol.* . . » 50
L'Homme-Affiche. *1 vol.* . . . » 50
A LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie. *1 vol.* . . . » 50
L'Étable. *1 vol.* . . . . . » 50
Dans une Église de Village. *1 vol.* » 50

THÉATRE

Le Passant, *comédie en un acte, en vers. 1 vol.* . . . . . 1 »
Deux Douleurs, *drame en un acte, en vers. 1 vol.* 1 50
Fais ce que dois, *épisode dramatique en un acte, en vers. 1 vol.* . . 1 »
L'Abandonnée, *drame en deux actes, en vers. 1 vol.* . . . . . 2 »
Les Bijoux de la Délivrance, *scène en vers. 1 vol.* . . . . . » 75
Le Rendez-vous, *comédie en un acte, en vers. 1 vol.* . . . . . 1 »
Prologue d'ouverture *pour les matinées de la Gaîté. 1 vol.* . . . » 50
La Guerre de Cent Ans, *drame en cinq actes, avec prologue et épilogue, en vers, en collaboration avec A. d'Artois. 1 vol.* . . . . . 3 »
Le Luthier de Crémone, *comédie en un acte, en vers. 1 vol.* . . . 1 50
Le Trésor, *comédie en un acte, en vers. 1 vol.* 1 50
La Korrigane, *ballet fantastique en deux actes, en collaboration avec L. Mérante. 1 vol.* . . . . . 1 »
Madame de Maintenon, *drame en cinq actes, en vers. 1 vol.* . . . 3 »
Severo Torelli, *drame en cinq actes, en vers. 1 vol.* 2 50
Les Jacobites, *drame en cinq actes, en vers. 1 vol.* 2 50
Le Pater, *drame en un acte, en vers. 1 vol.* . . . . . 1 »
Pour la Couronne, *drame en cinq actes, en vers. 1 vol.* 2 50

PROSE

Une Idylle pendant le Siège. *1 vol.* 3 50
Contes en Prose. *1 vol.* 3 50
Vingt Contes nouveaux. *1 vol.* . 3 50
Contes rapides. *1 vol.* 3 50
Henriette. *1 vol.* 3 50
Toute une Jeunesse. *1 vol.* . . . 3 50
Longues et Brèves. *1 vol.* . . . 3 50
Les Vrais Riches. *1 vol. illustré.* . 3 50
Mon Franc parler. *1 vol.* . . . 3 50
Mon Franc parler. *2e série. 1 vol.* 3 50
Mon Franc parler. *3e série. 1 vol.* 3 50
Mon Franc parler. *4e série. 1 vol.* 3 50
Le Coupable. *1 vol.* 3 50
La Bonne Souffrance. *1 vol.* . . . 3 50
A voix haute. *1 vol.* 3 50
Rivales. *1 vol. illustré.* . . . . 2 »
Henriette. *1 vol. illustré.* . . . 2 »
Contes tout simples. *1 vol. illustré.* 2 »

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 4.-3408.

00004